This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

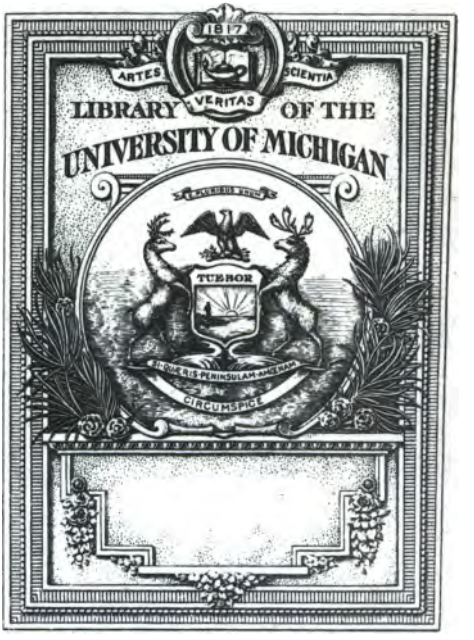
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library

DC
610
.A34
.S74

MÉLANGES

D'HISTOIRE

ET DE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

PAR

Adolphe

LOUIS SPACH

ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN.

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

1864.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Pour expliquer et justifier l'incohérence des fragments littéraires et historiques réunis dans ce petit volume, je suis obligé de mettre le lecteur au courant de leur origine.

Ce sont simplement des feuilletons, qui ont été insérés, depuis deux ans, dans le *Courrier du Bas-Rhin*, et qui, au fur et à mesure de cette insertion, ont été l'objet d'un tirage à part, réservé à une publication d'ensemble.

Puissent-ils sous cette forme nouvelle, mais peu correcte, recevoir le même accueil bienveillant, qui leur a été fait dans le corps du journal.

Gen. Lib.
Exch.
Law Library
11-12-1932

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
1.	Carve, un touriste de 1635 en Alsace . .	1
2.	Le chevalier de Stauffenberg	23
3.	Histoire diplomatique du comté de Hanau-Lichtenberg, par M. Lehmann. 1er vol.	55
4.	Saint Léon IX, le pape alsacien	69
5.	Lenz, le rival de Gœthe	123.
6.	Le comté de Hanau-Lichtenberg, par M. Lehmann. 2e vol.	175
7.	Le Rio Parana, par Mme L. Beck-Bernard .	190
8.	M. Matter	202
9.	Bruno de Ribeaupierre	213

1-29-34 CR

CARVE,

UN TOURISTE DE 1635 EN ALSACE.

Je vais vous entretenir d'un voyageur qui visite l'Alsace au milieu des fureurs de la guerre de Trente ans, et qui nous laisse entrevoir dans le récit laconique de son aventureuse carrière un coin de l'horrible réalité. Je serai comme lui, discret, laconique, mesuré dans mes paroles. Quelques contours suffiront pour rapprocher de nous ces tableaux infernaux.

C'est d'ailleurs le touriste autant et plus que sa tournée que je tiens à vous faire connaître. A peine s'il indique les localités qu'il visite involontairement. Quant à des descriptions de la façon moderne, il ne faut pas y songer. Ce qui intéresse, avant tout, dans son œuvre, c'est le récit historique, impartial, fidèle, des événements auxquels il assiste. Je détacherai du corps de son ouvrage un ou deux épisodes principaux, pour prouver mon dire.

Le voyageur, auquel je fais allusion, s'appelle Carva ou Carve ; c'est un prêtre irlandais de Tipperary, qui quitte, vers 1630, son pays natal, à la recherche d'une carrière, comme font, à cette époque agitée, beaucoup de ses pauvres compatriotes. Mais tandis que la plupart des enfants d'Erin, qui s'exilaient alors volontairement de leur île verdoyante, se vouaient au métier des armes, et allaient servir dans les armées impériales, Carve cherche à se placer comme ecclésiastique, comme confesseur, comme chapelain, et il arrive en effet à son but ; le colonel Butler, ce caractère composé de fer et de feu, qui dirige les coups, sous lesquels le duc de Friedland succombe, prend à son service le prêtre irlandais, son compatriote ; et après la mort de Butler, Carve passe, en qualité de chapelain, dans la maison du colonel Déveroux, l'un des meurtriers du malheureux duc. Aussi, dans son itinéraire, le chapelain Carve consacre-t-il toute une série de chapitres à l'illustre Wallenstein, duc de Friedland, et la mort violente de ce grand général est racontée par lui, simplement, mais avec tous les détails saisissants qui donnent à la tragédie de Schiller un air de réalité, dont peu de pièces dramatiques approchent. Je ne puis mettre en doute que Schiller n'ait eu connaissance de l'itinéraire

de Carve. C'est une rareté bibliographique (1) qui n'a pu échapper à l'infatigable investigation de l'immortel auteur de la guerre de Trente ans et de la trilogie de Wallenstein.

Carve a écrit sa relation de voyage en latin ; il possède parfaitement la langue des grands écrivains de Rome ; il l'emploie habilement, sans effort, à la narration des événements tragiques dont il est le témoin. Prêtre catholique et impérialiste fervent, client dévoué de la famille Butler, il n'en est pas moins un historien véridique ; nulle part il n'altère les faits ; il rend pleine justice aux grands adversaires de la cause austro-espagnole. Gustave-Adolphe, les généraux de Louis XIII et de Richelieu, la belle et noble figure de Bernard de Weimar apparaissent chez lui, dans leur vrai jour.

(1) Voici le titre complet de l'ouvrage de Carve : *Itinerarium R. D. Thomæ Carve Tipperariensis sacellani majoris in fortissima juxta et nobilissima legione serenissimi domini colonelli D. Walteri Deveroux. sub, sac. cæs Maj. stipendia merentis cum historia facti Butleri, Gordon, Lesly et aliorum. Editio tertia Moguntiæ impr. Nic Heyll. sumptibus Joan. Balthazar Kuntzen.* — Le premier volume de l'Itinéraire est dédié à Jacques Butler, comte d'Osmond, vicomte de Turloë, baron d'Arclow. Le second volume est imprimé en 1641 ; l'auteur ne porte plus le titre de « chapelain de Walther Deveroux », mais « des Anglais, Ecossais et Irlandais au service de S. M. l'empereur. »

Carve ne les idéalise point, il ne les rabaisse pas. Il sentait parfaitement que la cause à laquelle il avait voué ses prières et ses services ne gagnerait rien à être défendue de cette manière vulgaire.

Ce qui m'a frappé avant tout dans les pages de l'itinéraire de Carve, c'est la sobriété d'expression, je dirai presque la maigreur descriptive. Prenez le premier voyageur moderne venu, il ne croira pas pouvoir suffisamment s'étendre, il surchargera de couleurs sa palette, il les emploiera libéralement, il s'étendra avec complaisance sur les faits et les personnes, il mêlera volontiers le trait de mœurs scandaleuses à la partie didactique ou descriptive. Chez Carve rien de pareil. On le voit partir de sa chère Irlande, traverser la Grande-Bretagne, s'arrêter un court espace de temps à Londres, parcourir le nord de la Germanie, arriver à Dantzig, puis aboutir à travers la Pologne, la Silésie, la Bohême, à Prague chez le colonel Gordon. Et dans ce long trajet, récapitulé en un petit nombre de pages, pas une incongruité, pas un incident romanesque au milieu d'un monde livré au roman le plus terrible, pas une seule de ces flamboyantes descriptions qui souvent troublent la vue du lecteur, au lieu de rapprocher de lui les objets. Les faits mythologiques, légendaires, histori-

ques, qui se rattachent aux localités forment le principal aliment du récit de Carve. Les curiosités de l'histoire naturelle, les édifices, les ponts, les couvents, obtiennent parfois une mention passagère; mais, au total, il serait difficile de se figurer l'aspect des sites à l'aide de l'itinéraire de Carve. Ce que la littérature moderne nous offre en surabondance, il le donne parcimonieusement.

En Bohême, il est frappé de l'extrême fertilité du pays. A Egra il passe dans le même appartement où peu de temps plus tard les amis et complices de Wallenstein seront massacrés; puis il traverse le centre de l'Allemagne, voit à Stuttgart (qu'il ortographie Stuckart) le roi des Romains Ferdinand III, qui alors y tenait ses quartiers d'hiver. En cette ville il apprend la mort de Butler, son compatriote et patron, fait à cette occasion le récit biographique de cet homme de guerre, et passe de là, sans transition, à l'histoire de Wallenstein.

Dans cette partie de l'œuvre de Carve, il y a une richesse de détails qui contraste avec les chapitres précédents. Il est évident que le narrateur impérialiste a voulu préparer son public à l'inévitable catastrophe du grand condottiere du dix-septième siècle, en mettant en évidence la pompe royale, le luxe insolent de cette vie princière à Prague et à Gitchin.

On sent instinctivement qu'un sujet de l'empereur, quelque méritant qu'il fût, ne devait point oublier ainsi l'énorme distance qui le séparait du trône, ne pas combler à ce point l'abîme creusé entre la Majesté par la grâce de Dieu et la grandeur conquise par les faits les plus héroïques. L'arrêt de mort de Wallenstein est écrit dans cette splendide et éblouissante existence du général, entouré de gardes, de pages, de conseillers et courtisans de tout rang et de toute condition ; sa condamnation est écrite dans ce magnifique palais, espèce de citadelle où règne le Dieu du silence, dans l'invisible empire que le maître du palais exerce sur les consciences et sur les superstitions populaires. — Ecuries, cuisines, corridors, salons, jardins, piscines, volières, serres chaudes, Carve énumère ces merveilles, sans commentaire, sans réflexion ; mais on prévoit que ce foudre de guerre, qui ne pouvait plus entendre le chant du passereau, tant ses nerfs étaient surexcités par le travail et tendus par la main fiévreuse de l'ambition, va se perdre dans une diabolique tentation ; on sent que cet homme insatiable doit aspirer à fonder un trône entouré de baïonnettes, en face ou sur les ruines du trône, où siégeait l'ingratitude, cachée sous la dévotion et soutenue par des bataillons imbus des traditions du règne de Philippe II.

Je puis très-naturellement admettre que la plupart de mes lecteurs connaissent le complot tramé par Wallenstein et sa trahison de Pilsen à Eger au moment de jeter le masque et de se déclarer en révolte ouverte contre son maître. La plupart des régiments qu'il avait voulu entraîner avec lui l'ont abandonné à Pilsen. Le colonel Butler, avec une dissimulation profonde et avide de venger une ancienne injure, a suivi son général à Eger ; tout est prêt pour envelopper le lion dans les filets, d'où il ne sortira pas vivant. Terzky, Illo, Kinsky ont été invités à un banquet, chez le commandant Gordon ; on compte les assommer au milieu des fumées de l'ivresse. Ici je vais laisser parler Carve lui-même.

.... « Mais avant de se rendre au souper, ils (Butler et Gordon) choisirent quelques-uns de leurs soldats les plus fidèles qu'ils pensaient devoir participer à leur gloire. De ce nombre furent Geraldi, wachtmeistre dans la légion de Butler, et Walther Déveroux, le capitaine, qui entrèrent dans le château par une poterne et qui eurent la mission de se précipiter dans la salle vers la fin du repas pour massacrer ceux qu'ils trouveraient infidèles à l'empereur. Le capitaine Edmond Borcke devait, avec sa compagnie, parcourir les rues et avoir soin de comprimer tout tumulte dans la ville.

« En attendant, ces deux officiers entrèrent dans la salle du festin par deux portes opposées, en brandissant leurs épées et en criant : *vive Ferdinand II! vive la maison d'Autriche!*

« Il est facile de concevoir quel trouble dût suivre cette invasion si inattendue pour les traîtres. En un clin d'œil, les tables furent renversées ; les uns se précipitèrent sur leurs armes, d'autres poussèrent des cris d'effroi. Illo, sans retard, se fiant en sa vigueur, s'empresse de saisir une épée suspendue au mur dans son voisinage ; il voulut faire face à ses adversaires, mais il perdit la vie au moment où il allait se mettre en garde. On se porta ensuite contre Terzky ; il tomba criblé de coups et de blessures. Ainsi en arriva-t-il aux autres. Au milieu de ce tumulte et de cette lutte, l'épée de Déveroux se brisa, et, comme il lui restait encore de la besogne à faire contre Wallenstein, il saisit une hallebarde en guise de glaive, et marcha à la hâte vers la demeure des traîtres à l'Empire. Pendant cette marche, au moment même de toucher au vestibule, l'escopette d'un soldat inhabile ou imprudent partit ; le coup, toutefois, ne jeta point le trouble dans la maison. Le capitaine Déveroux devançait les autres, et, dans sa marche précipitée, il vint à faire du bruit, si bien que le valet de chambre qui veillait à la porte du

duc de Friedland dût avertir le capitaine de marcher plus doucement, pour ne pas troubler le sommeil de son maître endormi. Alors Déveroux s'écria: « Pas de silence ! il est temps de faire du bruit maintenant.... » Puis, s'approchant de la porte de la chambre à coucher et la trouvant fermée, et point de clef sous la main, il frappa trois fois violemment du pied contre la porte, mais en vain. Alors, appelant à son secours le plus robuste de sa troupe, et se ruant avec lui contre la porte, il ne parvint néanmoins pas à la briser. Au quinzième assaut seulement, Déveroux rompt l'obstacle, et, entrant dans la chambre à coucher, dès qu'il vit le duc, il l'interpella ainsi : « Te voilà donc traître à l'Empire et à l'empereur ! » Mais il n'obtint point de réponse : le duc remuait les lèvres sans articuler une parole. Alors Déveroux pensa qu'il ne fallait point frapper sur l'heure Wallenstein, mais attendre un peu pour lui laisser le temps de se convertir à Dieu et de donner signe de contrition; mais n'en ayant rien obtenu, il lui enfonça, tel qu'il était là en chemise, la lame dans les entrailles. Wallenstein tomba du coup ; il rendit l'âme sans proférer une parole. Ainsi, la honte de l'univers et l'infâme traître à César expia son crime pour ainsi dire sous la main vengeresse de Dieu. Et vous, chefs, gardez-vous de suivre

ses traces, pour ne pas subir une punition pareille. »

Les acteurs ou plutôt les spectateurs de cette tragédie consistaient à peu près en trente soldats de Butler, parmi lesquels deux Ecossais, un Espagnol et le reste des Irlandais. Avec Déveroux, ils enveloppèrent dans un tapis le cadavre de Wallenstein et le placèrent sur un chariot qu'ils conduisirent dans la citadelle. Sans retard on fit des perquisitions dans les archives ou la chancellerie de Friedland ; ses carrosses et ses autres biens mobiliers furent placés en lieu sûr. Le lendemain, de bonne heure, Butler se rendit auprès des colonels, tant auprès de ceux qui étaient en ville, que des autres qui avaient dressé leurs tentes hors des murs et y tenaient leurs quartiers. A la plupart d'entre eux il révéla les projets criminels qui avaient été l'occasion de la mort violente du duc. Il les exhorta tous, sérieusement, à jurer de nouveau fidélité à l'empereur et à garder leur serment.

« Et, après avoir régularisé et terminé toute cette affaire, Butler s'en alla vers Vienne avec Walther Déveroux, et trouva l'empereur occupé à faire ses dévotions à l'église. Et à peine l'empereur l'eut-il entrevu, qu'il s'écria : Que Dieu conserve et bénisse la tête de notre bien-aimé Butler !... Après le service divin, il

le fit venir dans son cabinet particulier, et, l'ayant comblé d'éloges pour sa fidélité, il y ajouta de grandes largesses ; et pour commencer, il tendit à l'archevêque de Vienne, qui était présent par hasard, un magnifique collier d'or, afin que ce prélat, agissant au nom de l'empereur, le mit au cou de Butler, avec toutes les bénédictions de l'église. Ensuite l'empereur lui-même lui présenta une médaille d'or pur, à son effigie, en disant : « Tu la porteras en souvenir de moi, pour m'avoir sauvé, ainsi que toute ma maison. L'occasion viendra où je pourrai te récompenser selon ton mérite. » En même temps, il lui donna le titre de comte, et pour que ce titre eût une valeur réelle, il y attacha plusieurs domaines en Bohême. — Il donna un collier d'or et conféra d'autres honneurs au capitaine Déveroux. Lesly (Loslé) se vit comblé de présents analogues. Chaque capitaine reçut 20,000 florins. Quant à Gordon, il resta sans bouger à Egra, jugeant convenable d'attendre un peu, pour ne pas se donner l'air d'avoir servi l'empereur pour un motif cupide, plutôt que pour la gloire et pour l'honneur. Plus tard, toutefois, il reçut de l'empereur plusieurs domaines provenant de Terzky.

« Enfin l'excellent empereur, pour ne pas se donner l'air de poursuivre de sa haine l'âme

de Wallenstein et de ses complices, prescrivit de dire, à Vienne, trois mille messes. »

Dans la plupart des détails de ce récit, les lecteurs de la tragédie de Schiller auront pu se croire en pays de connaissance. — On y respire cette odeur de meurtre qui trouble les plus solides organisations et cause une répulsion instinctive. J'ai hâte d'en sortir, et d'en venir à la partie de l'itinéraire que j'ai annoncée au début de cet article.

Après la mort de Butler, le prêtre Carve s'était mis au service de ce même Déveroux, qui avait joué dans le drame sanglant d'Egra le principal rôle et qui avait passé au grade de colonel. Tout son corps d'armée était composé d'Irlandais. Carve de Tipperary voulait confesser ses compatriotes ; il restait, sur la terre étrangère, fidèle aux traditions de la patrie locale. Nous sommes en 1635, et nous allons nous rendre, avec lui, après le siége d'Augsbourg, par Ulm et Geisslingen, vers la Lorraine, dont le duc était l'un des principaux et des plus énergiques alliés de l'empereur.

Nous arrivons à Tubingue, « ville académique célèbre, renommée par ses bonnes mœurs et ses hommes lettrés. Un château fort, situé sur une colline, défend la ville. » — Ensuite, à travers une contrée pillée et dépouillée de tout, Carve arrive dans la Forêt-Noire. Les ha-

bitants, exaspérés par de longues et intolérables souffrances, ou s'enfuient ou se barricadent. Le colonel Déveroux les met à la raison, en enfonçant les portes, et en usant de tous les moyens à l'ordre du jour dans cette guerre barbare, pour extorquer les derniers écus et la dernière bouchée de pain. Par Waldkirch et sa pittoresque vallée, on arrive à Hochberg, puis à Fribourg, « ville connue pour être lettrée et adonnée aux arts libéraux, ville plus influente par Pallas que par le dieu Mars. »... « De là nous allâmes vers Brisach, l'une des premières citadelles d'Europe, située sur une colline que le Rhin enveloppe presque en entier de ses deux bras. Elle est fortifiée par la nature et par l'art, elle a des fossés profonds, et elle est entourée d'un double mur d'une bonne épaisseur. Dans les environs s'étend à perte de vue une immense plaine. Au milieu de la place publique, on remarque une tour très-élevée, renfermant un puits merveilleusement profond. On y puise l'eau à l'aide d'un cheval affecté à cet usage aux frais de la ville. Quant aux remparts de la forteresse, ils sont garnis de toute espèce d'artillerie. Du côté de l'ouest, un pont d'une longueur et d'une largeur considérable, est jeté sur le Rhin. A l'est, des moulins flottants se présentent sur des pontons habilement disposés à cet effet. »

De là, Carve se rend à Ensisheim : « La rivière d'Ill qui prend sa source dans les montagnes d'Alsace, passe dans cette localité, d'où nous allâmes vers Molsheim ; malheureusement nous y trouvâmes la même difficulté pour nous sustenter. »

Le duc Charles de Lorraine envoie le commandant Mercy vers Belfort, et Carve prend part à cette expédition. Sous les murs de Belfort, les Croates de Mercy s'emparent d'un scribe ou notaire (tabellion), porteur de lettres destinées à l'ennemi. Le malheureux est pendu sur place

Le corps d'armée, dont Carve fait partie, pousse jusqu'à Lure ; mais obligé de lever le camp, on rebrousse chemin vers Belfort et Brisach. Ici, le maréchal Colorédo, le vice-maréchal Jean de Werth, le général baron de Suys et le général d'artillerie Reinacher, se réunissent au corps lorrain que commandait Mercy. Les Impérialistes ravagent les environs de Colmar ; ils coupent vignes et moissons. On voulait punir l'infidélité de Colmar, qui s'était rendue aux Suédois alliés de la France, après avoir massacré la garnison impériale.

Le grand corps d'armée est partagé en deux : le duc de Lorraine en conduit un à Remiremont ; l'autre partie se rend en Lor-

raine par une autre route, sous la conduite de Jean de Werth. « Dans cette marche, les montagnes présentaient un merveilleux aspect; couvertes de neige étincelante sur les sommets, portant à mi-côté des céréales et enveloppées à leurs pieds, d'arbres frutiers en pleine floraison et de prairies verdoyantes. »

Carve convient qu'arrivés en face des Français, les Lorrains et les Impériaux sont repoussés jusqu'à Schirmeck, sur l'extrême lisière de l'Alsace.

A quelque temps de là, nous le retrouvons à Phalsbourg, puis en marche vers Saverne. « Saverne est un lieu bien fortifié et l'un des mieux défendus de l'Alsace. Le marquis de Grana venait de le reprendre sur les Français. Galas reste en ce lieu, et pour ne pas laisser le soldat dans l'oisiveté, il fit réparer les remparts et ajouter à la défense de la ville ce qui semblait lui manquer. »

Ici Carve intercale pour la vingtième fois peut-être dans son récit l'un de ces tableaux repoussants de la famine qui désolait alors l'Alsace ainsi que la plus grande partie de l'Europe centrale. Il mentionne comme un fait ordinaire l'exposition des enfants par leurs mères, et les cadavres des chevaux et des bœufs servant de nourriture délicate aux soldats, qui succombaient par bandes au

milieu de la neige où ils cherchaient leur subsistance.

Sous le général Wangler (*sic*), Carve arrive à Bouquenom, qui venait d'être repris à Nassau, et rendu par décision de la Chambre impériale de Spire à la Lorraine. — De Bouquenom, Carve se rend à Saarbruck ; il rencontre dans le magnifique château de cette résidence nassauïenne la princesse Marie-Elisabeth de Bade-Durlach, épouse du duc de Nassau. Il vante les qualités de cette femme accomplie, qui faisait des vers latins, parlait avec une grande facilité la langue de Cicéron, et discutait sur des thèses de philosophie.

L'année suivante (1636) il raconte la reddition de Saverne aux Français, et exprime à ce sujet un désespoir amer. Dans ce moment fatal pour les Impérialistes, Carve était à Landau. En 1637 nous le trouvons au cœur de la Forêt-Noire, dans un couvent ou une abbaye de l'ordre de Citeaux, qu'il ne désigne point par un nom propre, mais dont il vante l'église et les colonnes, taillées dans un seul bloc de pierre. Il prétend avoir vu suspendue à titre de souvenir au plafond de l'église la peau du bœuf, qui avait transporté ce bloc énorme. — Quoique la peau ou le cuir fût d'une dimension considérable, Carve émet quelques doutes sur la tradition, qui attri-

buait à un seul bœuf le charriage de cette pierre. Quelque antiquaire bienveillant du grand-duché de Bade ou de Wurtemberg nous dira peut-être à quelle abbaye s'applique le récit du confesseur de Déveroux.

Sous la rubrique de l'année suivante (1638) Carve raconte la reddition de Brisach, où commandait, au nom de l'empereur, le baron de Reinach; mais il ne nous fait pas connaître si le démon des batailles l'avait conduit dans les environs de la forteresse, au moment où le duc de Weimar en amenait la reddition. L'horrible famine qui ravageait la garnison de la forteresse, fournit de nouveau à Carve l'occasion de faire passer sous les yeux des lecteurs quelques scènes de cannibales, qui sont constatées par le témoignage de tous les auteurs contemporains, et que l'on ne peut malheureusement révoquer en doute, quelque peine que nous ayons à admettre cette dégradation de l'espèce humaine. Les malades survivants après cette horrible crise furent, par les soins du duc de Weimar, évacués sur Strasbourg; des bateliers du Rhin se chargèrent de cette œuvre de charité, et la ville protestante recueillit, avec un louable empressement, ces débris d'une garnison catholique.

Carve n'entra jamais dans les murs de Strasbourg; du moins, il ne mentionne aucune visite

de ce genre dans les deux volumes de son itinéraire. Cette lacune dans le récit de ses courses forcées est regrettable pour nous. Son impartialité lui aurait permis de rendre justice à l'attitude hospitalière de nos ancêtres ; son sentiment de l'architecture religieuse l'aurait conduit à écrire quelques lignes sur notre cathédrale, et au sortir de tant de combats, dont il avait été le témoin, le lendemain de tant de misères qu'il avait en partie lui-même endurées, il aurait très-probablement félicité cette ville « merveilleusement fortifiée » d'avoir échappé jusqu'alors aux tribulations et aux angoisses d'une guerre fratricide ; d'avoir vu, en un mot, expirer aux pieds de ses murs les flots qui envahissaient alors une bonne moitié de l'Europe.

Une preuve à l'appui de son impartialité se trouve dans le récit de la mort du duc Bernard de Weimar. Je me permettrai d'en extraire les principaux incidents :

« Lorsque le vaillant général en chef des Suédois se trouva saisi, à Neubourg, d'une inflammation d'entrailles, il devina bien, au bout de trois jours de souffrance, qu'il était, en toute chose semblable aux autres hommes, qui par décret divin sont tous voués à la mort ; et ayant fait appeler les médecins, il leur demanda ce qu'ils pensaient en toute sincérité

de sa maladie, et s'il devait conserver quelque espoir de vivre. Les docteurs lui firent connaître qu'il n'y avait plus de secours humain possible, et ils l'engagèrent à se tourner vers la source de toute vie, vers Dieu, pour lui demander d'écarter, si possible, la mort instante. Il obéit à ce conseil, et tournant ses yeux vers le ciel, il se disposa à mourir bravement. — Et tout d'abord, il prescrivit de consigner par écrit sa volonté dernière, afin de prévenir, après son décès, toute discussion sur son héritage. Ensuite, il fit appeler tous les généraux et les plus considérés des colonels, les exhortant par des paroles éloquentes à s'abstenir de toute damnable avidité d'argent et d'honneur : et de toutes ses forces, à haute voix, avec des arguments puissants, il leur recommanda d'être unis.... et par ses éloquentes paroles, il émut si bien tous les assistants, qu'ils versèrent des torrents de larmes et se donnèrent la main, en gage de leur concorde future.

« Ayant ainsi mis ordre à toute chose, il fit venir un ministre de la parole de Dieu, à l'effet d'être par cet intermédiaire exhorté à penser à son salut éternel. Et la langue ne fit pas défaut au prédicant, et le prédicant ne manqua point à la langue, mais il fit bravement son devoir. Ainsi, Bernard de Weimar illustre par

de nombreuses et meurtrières batailles, termina ses jours, qui avaient été voués à l'extermination de la maison d'Autriche et à la ruine de l'empire romain. »

Carve discute la question longtemps controversée de l'empoisonnement du duc ; il affirme catégoriquement que la section du corps, pratiquée après le décès, a prouvé victorieusement le contraire, et que le duc succomba surtout sous le poids des affections morales, puni par la main du seigneur, pour n'avoir pas su empêcher le sac des villes de la Franche-Comté.

Sans nier d'une manière absolue la solidarité que Carve établit entre le général et ses soldats, ajoutons que pas un des généraux, commandant dans la guerre de Trente ans, n'a pu prévenir les excès de ses subordonnés, et que le duc de Weimar fut au contraire celui de tous les chefs de bandes, qui parvint à maintenir le plus de discipline, en prêchant d'exemple, car Bernard de Weimar était chaste et désintéressé, modeste et rapportant toute la gloire de ses succès à Dieu. Il pressentait sa fin, précisément lorsqu'il vit les populations accourir à lui, se jeter aux pieds de son cheval et lui exprimer, en retour des services rendus à la morale publique, une adoration qui ne revient qu'au créateur du monde.

Carve décrit en détail les funérailles solennelles du duc, dont les restes mortels furent d'abord transférés à Brisach, et déposés dans une chapelle de l'église. Dans tous les rangs de l'armée franco-suédoise l'affliction fut immense ; la cour de Louis XIII prit officiellement le deuil ; cependant Richelieu ne fut point fâché de se sentir débarrassé d'un allié aussi dangereux que gênant. — Carve affirme que la douleur en France fut sincère.

A partir de ce moment, le récit du prêtre irlandais se rapporte à d'autres parties de l'Allemagne et de l'Europe. Il n'y est plus question de l'Alsace, et, pour ne pas nous égarer sur les pas de Carve dans les régions lointaines, nous allons congédier ce guide instructif.

La partie la plus curieuse de cette œuvre peu connue et qui mérite pourtant de l'être sous bien des rapports, est sans contredit celle d'Egra. Il me semble, en la lisant, que j'entends la voix sourde de Butler, au début du cinquième acte de la mort de Wallenstein, cette voix sinistre, qui retentit comme un irrévocable arrêt du destin :

Zwölf rüstige Dragoner sucht ihr aus,
Bewaffnet sie mit Piken, denn kein Schuss
Darf fallen (1).

(1) Vous ferez choix de douze vigoureux dragons, vous leur mettrez en main des piques ; car pas un seul coup ne doit retentir....

Schiller a fait du capitaine Déveroux un assassin un peu vulgaire et rapace ; peut-être a-t-il deviné juste ; cependant rien ne nous autorise à révoquer en doute le récit de Carve, qui semble assigner à Déveroux le rôle de confident intelligent de Butler. Singulier et incontestable privilége des grands poëtes ! Ils donnent à leur narration une existence plus forte et plus saisissante que celle de la réalité même. Et ce souffle du génie qui passe sur la cendre des morts, leur communique, en les ressuscitant, une forme nouvelle ; le poëte, en un mot, entre en lutte avec l'histoire, et celle-ci, en dépit de ses incontestables droits, ne reste pas toujours la dernière sur le terrain.

Quant à la partie géographique de l'itinéraire, je suis convaincu que mes lecteurs partagent mes regrets de ce que Carve n'ait pas été un peu plus explicite. J'ai recueilli religieusement tous les passages qui touchaient à des noms qui nous sont familiers ; et dans cette absence presque complète de description, je suis sûr aussi qu'on aura remarqué le trajet des Vosges, opéré par Jean de Werth. Lorsqu'un esprit, comme celui de Carve, peu sensible aux beautés pittoresques, se laisse aller à une naïve admiration de sites presque alpestres, où la neige couronne les sommets

des montagnes, tandis que des vergers en fleurs décorent la base de cette chaîne, et y sèment une neige printanière, c'est un témoignage éclatant, irrécusable, porté en faveur de notre pays natal. Même après les Alpes, l'Alsace et les Vosges conservent leur valeur spéciale. Je remercie rétrospectivement le chapelain irlandais, le voyageur du dix-septième siècle, qui sans le savoir et le vouloir a délivré ainsi à notre province, affligée alors par la plus cruelle des guerres, un brevet d'immortelle beauté.

LE CHEVALIER DE STAUFFENBERG.

En passant le Rhin par une belle journée, entre Strasbourg et Kehl, vous apercevez distinctement, à l'Est, sur un monticule qui se détache de la chaîne de la Forêt-Noire, un château féodal et à ses côtés un arbre isolé, qui à cette distance se trouve réduit aux proportions d'un point noir. C'est le château et le tilleul de Stauffenberg. La légende et l'histoire ont illustré ce site. Dans l'Ortenau qui s'étend aux pieds du Stauffenberg, il n'est guère d'habitant qui ne sache que dans les temps

anciens un chevalier, maître de ces lieux, fut aimé d'une nixe ou d'une fée ; que ce seigneur, richement pourvu par son amante invisible, fut heureux aussi longtemps qu'il demeura fidèle à la promesse de ne point épouser une femme de ce bas-monde, mais qu'il mourut quelques jours après son mariage avec une parente de l'empereur, comme s'il avait été frappé par la malédiction divine.

Nous allons tout à l'heure reprendre cette merveilleuse tradition, et voir quel parti la poésie légendaire a su en tirer. Mais, avant tout, il sera utile d'indiquer les faits réels qui se sont accomplis dans cette demeure seigneuriale, aujourd'hui propriété de la maison princière de Bade.

L'origine du château de Stauffenberg remonte au onzième siècle ; c'est un évêque de Strasbourg, Otton de Hohenstauffen (1084-1100) qui probablement en est le premier fondateur. Le souvenir de cette héroïque famille se retrouve partout dans la vallée du Rhin, en Suisse et dans la pittoresque Souabe, pendant toute la période des croisades. A défaut de traditions ou de documents, le nom seul du château qui nous occupe porterait témoignage en faveur de sa provenance et de ses constructeurs. Mais il existe une preuve plus précise, ce sont les armes parlantes au-dessus de la porte d'en-

trée : l'écusson des Stauffen, un calice (1) posé au-dessus de trois cimes de montagnes, au-dessous de deux barres transversales.

L'ornementation du cimier consiste en un buste de femme, dont les deux bras, en forme de croissants, se terminent par des espèces de calices oblongs ou des bouquets de fleurs (2). A côté de l'écusson des Stauffen, on remarque celui des Owe ou Aue, dont le cimier consiste en une gueule de lion, à crinière flottante.

La juxta-position des armes de ces deux familles n'est elle-même que le symbole vivant d'un fait historique très-positif. Pendant quelque temps le château de Stauffenberg a été une propriété indivise entre les Stauffen et les Owe (3).

(1) Dans l'allemand du treizième siècle, Stauff, Steufa, Stoph, Staufelin signifie *coupe*, *calice*, *petite coupe*. Voir Ziemann, p. 435, et le Glossaire de Scherz.

(2) C'est à ce buste de femme que la tradition populaire a sans doute rattaché l'idée d'une nixe. On avait cru reconnaître dans ce grossier bas-relief une jeune femme métamorphosée en poisson.

(3) Au treizième siècle, nous trouvons le nom des seigneurs de Stauffenberg dans plusieurs actes authentiques soit comme témoins, soit comme arbitres. Schidelin de Stauffenberg paraît, comme tel, dans un diplôme émis en 1263 par Walther de Geroldseck. Le même seigneur figure comme témoin dans une trêve entre Walther de Geroldseck et Henri, évêque de Strasbourg.

Au quatorzième siècle (1317), le château est pris par les Strasbourgeois dans une guerre soutenue par eux contre Rodolphe III, margrave de Bade. Cette première lutte se termine par une transaction (1318); mais de 1327 à 1329 les mêmes querelles recommencèrent. Reinbold, chevalier de Stauffenberg, se prend à chicaner Albert d'Owe, le copropriétaire du château et vassal de l'évêque de Strasbourg. Aussi Albert a-t-il recours à son suzerain, qui appelle les Strasbourgeois à son aide. On assiège le château de Stauffenberg, qui est pris et impitoyablement rasé.

Rodolphe, margrave de Bade, suzerain du chevalier Reinbold, prend à son tour fait et cause pour ce vassal inquiet, et envahit les domaines de l'église épiscopale de Strasbourg. Mais Othon, duc d'Autriche, réconcilie, à Bischoffsheim, les parties belligérantes.

Il paraît, en tout cas, que le châtelain si cruellement puni, avait bien vite repris courage et reconstruit le castel démantelé. En 1350, Ruter de Stauffenberg assassina un petit-fils de Berthold de Bucheck, évêque de Strasbourg; et pour la seconde fois, les hommes de l'évêque, à l'aide de l'artillerie de Strasbourg, détruisirent le château (1).

(1) Voy. Bader, *Histoire de Bade*, p. 301 et suivantes, et Maurice Engelhardt, *Le Chevalier de Stauffenberg*,

Après cette dévastation, les familles des Bock, des Hummel, des Kolb, des Schenck, des Schott, des Widergrün figurent comme ganerbes, c'est-à-dire comme alliés et cotenants de Stauffenberg. Les ganerbiats, fondés dans l'origine pour mettre un terme aux déprédations de la chevalerie pillarde, dégénérèrent bien vite et devinrent à leur tour l'origine et le prétexte de nouvelles rapines. Vers la fin du quatorzième siècle (1396), Léopold d'Autriche, fatigué de ces déprédations des coseigneurs du Stauffenberg, s'empressa d'y mettre ordre en le rasant. — C'était, dans un seul et même siècle, le troisième sac bien constaté d'un seul et même castel. Il est évident que les anciennes substructions, posées par une race de géants, résistèrent à ces ébranlements et à ces exécutions sommaires. Pendant le quinzième siècle, le Stauffenberg a dû se relever de ses ruines. En 1612, il passa définitivement à la maison margraviale de Bade.

Après les châteaux de la ville aux eaux thermales et celui d'Eberstein au-dessus de la vallée de la Murg, le Stauffenberg constitue certainement l'une des plus belles propriétés de la maison princière actuelle. C'est un charmant point de repos dans le magnifique jardin que l'on appelle le grand-duché de Bade. La vaste et fertile plaine du Rhin, les vignobles de Durbach

aux pieds du castel, l'amphithéâtre de forêts et de rochers de la Forêt-Noire, forment à cette poétique demeure un entourage incomparable. Que vos yeux se portent au levant et au couchant, au nord et au midi, les lignes majestueuses des montagnes et les lointains vaporeux de la plaine présentent l'aspect le plus varié, et cependant rien qui heurte dans ce contraste; c'est un ensemble que l'on dirait arrangé tout exprès par la main d'un grand artiste paysagiste pour produire une impression d'harmonieuse unité. Et de même que, dans ce grand tableau, la plaine se marie à la montagne, et la montagne à la plaine, la mythologie légendaire donne ici la main à l'histoire; et celle-ci se complaît sur les confins de la tradition, pour y puiser une nouvelle source d'intérêt, d'instruction et de plaisir.

La Bibliothèque de la ville de Strasbourg conserve un précieux manuscrit, où se trouve consignée, en vers de la fin du quatorzième siècle, la légende relative au chevalier de Stauffenberg, amant d'une fée. L'un de nos compatriotes, feu M. Maurice Engelhardt, le commentateur de *Herrade de Landsperg*, a eu le bon esprit de se faire aussi l'éditeur du poëme du chevalier de Stauffenberg (1), et

(1) *Der Ritter von Stauffenberg, ein altdeutsches Gedicht, herausgegeben nach der Handschrift der*

d'accompagner ce travail érudit de notes historiques, littéraires, archéologiques, et de dessins, calqués sur ceux du manuscrit original du quinzième siècle. — Grâce à lui, le public lettré a été rendu attentif à cette charmante composition qui, par son plan et sa teneur primitive, appartient évidemment à une époque antérieure à celle du texte actuel. — M. Engelhardt croit pouvoir attribuer le *Chevalier de Stauffenberg* à Hartmann von Owe; c'est une hypothèse ingénieuse, mais elle ne s'appuie pas sur des données assez précises pour que nous puissions l'adopter en toute sécurité. En se fondant sur la circonstance que les Owe étaient copropriétaires du château de Stauffenberg, et que le poëte Hartmann a pu se sentir entraîné à mettre en vers une gracieuse tradition attachée à cette demeure, pour lui patrimoniale, M. Engelhardt fait preuve de divination poétique; mais il n'y a point là de certitude absolue, et je dois avouer, pour ma part, que les procédés artistiques, que je remarque dans le *Chevalier de Stauffenberg*, ne me semblent point les mêmes que ceux du *Pauvre Henri* (1).

Bibliothek zu Strassburg, von M. Engelhardt, Strasb. 1823, 1 vol. in-8°.

(1) Un poëme charmant composé par Hartmann von Owe

Fischart, qui, dans la seconde moitié du seizième siècle, a reproduit avec quelque altération ce poëme du quatorzième siècle, en attribue la facture à un certain Erkanbolt, qui n'était probablement que le copiste du manuscrit. Mais peu importe; l'essentiel, c'est que le poëte anonyme a su exciter notre intérêt en faveur de cette adorable fée, bienveillante patronne de Petermann von Temringen, chevalier de Stauffenberg. La fée n'est point une magicienne sortie de l'enfer; ce n'est pas non plus une ondine où une nixe malicieuse, comme le veut la tradition orale; c'est une créature d'un ordre surnaturel, qui s'est sentie irrésistiblement entraînée vers le loyal chevalier, et l'a couvert de sa protection invisible, dans les tournois et les combats. Elle est croyante, et ne détourne nullement de ses devoirs religieux le preux guerrier qu'elle a choisi pour époux; elle lui défend de se marier, évidemment parce que la bigamie lui semblerait un cas pendable; et en retour du bonheur matériel et moral qu'elle donne librement à son protégé, elle avait bien le droit de réclamer, de ce dernier, un sacrifice ou une renonciation à des liens éventuels. Les autres personnages, dont nous n'apercevons que le profil dans le cours du récit, sont aussi dessinés avec finesse. Les scènes d'amour sont

naïvement chaleureuses, mais point du tout cyniques; et sauf quelques longueurs, dont aucun poëme du moyen âge n'est exempt, l'action marche régulièrement vers le terme tragique et fatal que la légende lui assigne. Au surplus, je vais laisser parler le poëte lui-même, en donnant une traduction autant que possible littérale et presque complète de ce récit.

Le chevalier de Stauffenberg.

Traduction de l'allemand, d'après le texte édité par feu M. Maurice Engelhardt.

La légende (l'aventure), ainsi que je l'ai lue récemment, nous parle d'un digne et noble chevalier, qui s'appelait Petermann de Temringen, et qui était un vaillant champion. Il était né au Stauffenberg, sis dans la Mortenoue (1), dans ce beau pays, où vous pouvez rencontrer plus d'une belle et honorable dame, pure et digne de toute louange.

Le noble et bon chevalier était libéral de sa nature; ce qu'il avait de rentes, il le dépensait; vertueux et obéissant à la parole de Dieu, il accueillait le pauvre aussi bien que le ri-

(1) Ortenau, district du grand duché de Bade actuel, sur la rive droite du Rhin, sous la même latitude que Strasbourg.

che; aucun étranger ne le quittait sans avoir reçu un don.

Le chevalier servait fidèlement le seigneur Dieu, et chaque matin il adressait sa prière à la douce mère de Dieu, à Marie, la conciliatrice : « Assiste-moi, disait il, et fais en sorte que je conquière la grâce avant de mourir. » Pas un jour ne se passait sans prière; aussi Dieu le couvrait-il de sa protection, comme il fait de maint chevalier, victorieux par lui dans les batailles et les tournois. Et notre chevalier, de grande naissance, partout où il rencontrait des dames vouées à la constance, sentait son cœur se dilater. La légende nous dit que, fût-il éperdu de colère, dès qu'il apercevait une douce femme, son humeur se calmait. Aussi dans le vaste monde ne disait-on de lui que du bien ; jamais dans les temps anciens et de nos jours, jamais chevalier plus noble n'avait été vu, parcourant tant de pays !

Et le même vaillant champion désarçonnait des chevaliers sans nombre; dans les tournois et les batailles, oncques ne vit-on, chez amis et ennemis, plus brave combattant; partout où s'étendait sa main et où touchait son épée, ses adversaires disparaissaient devant lui et restaient couchés dans la poussière.

.... Aussi sa gloire fut-elle immense; en Souabe, Bavière et Hongrie on l'élevait aux

nues ; en Angleterre et en France on l'assimilait aux meilleurs ; pour lui, en Toscane et en Lombardie, les douces femmes imploraient la bénédiction divine. Bravement il se battait dans les contrées païennes ; partout où il pouvait atteindre les infidèles, il arrosait de leur sang les prairies ; maint homme non baptisé disait à son voisin : Jamais je n'ai vu lutteur pareil à ce fier chevalier ! Et plus d'une femme païenne féficitait en secret la mère qui l'avait mis au monde. Tous et toutes vantaient sa bravoure unie à tant de douceur et de modestie. Ainsi, à la pointe de sa lance, il avait gagné un renom de chevalerie, et comme la tige de l'amandier se couvre de fleurs, il était riche en honneurs et en vertus.

Comment une belle femme lui apparut.

Il advint un jour que ce beau chevalier était assis en son château, en compagnie de ses amis qui fêtaient son retour ; car le sire de Stauffenberg avait été loin d'eux pendant longtemps. Or, ce modèle de bravoure, un matin de la Pentecôte, dit à son écuyer : Va, selle-moi mon cheval ; mon cœur me dit d'aller vers Nus bach pour y entendre la messe. Que Dieu daigne effacer une partie de mes grands péchés ; car, en tout temps je hasarde ma vie et mon corps pour l'amour des nobles

dames, pour les honneurs et la vaine gloire de ce monde.

L'écuyer lui dit: Sire, j'y cours; car volontiers je vous obéis. — Et il se précipita vers l'écurie; il en fit sortir deux chevaux; et de sa main il porta le chaperon, le manteau, l'épée et les éperons de son maître; et lorsqu'il l'eut rejoint, tous deux s'en allèrent chevauchant; mais le pieux sire de Stauffenberg fit prendre les devants à son valet; car lui, il voulait, selon son ancienne habitude, réciter en route ses prières.

Le varlet descendit par le chemin du château. Presque aussitôt il aperçut, assise seule sur un quartier de roc, une dame d'une surprenante beauté: car la légende affirme que jamais Dieu ne fit apparaître dans ce monde une femme plus belle de corps et de figure que n'était cette douce et tendre créature. L'éclat du soleil brille et efface bien les étoiles; certes, la beauté de cette femme aurait ainsi rejeté dans l'ombre tout autre visage féminin. Elle était assise, seule, au dire de la légende, sur un roc adossé contre la forêt; elle était revêtue d'une robe blanche, si éblouissante, que le varlet crut qu'elle était descendue tout droit du ciel, ou du moins qu'elle était enlevée du jardin du paradis et qu'elle appartenait à la légion des anges.

Sa merveilleuse robe était de soie de Galma ; et sur ce riche vêtement brillaient des pierres précieuses adaptées avec un art magistral et douées d'influences magiques ; car, placées dans la main d'un malade incurable, les pierres auraient rappelé à la vie ce malheureux, je vous le donne pour certain.

Et cette belle créature, veuillez m'en croire, portait aussi une riche agrafe sur son sein ; et dans ce joyau brillait une escarboucle qui aurait illuminé la nuit la plus sombre : et des autres pierres précieuses qui formaient sa parure, la moindre n'aurait pu être achetée par un empereur de ce bas monde. Oh ! qu'elle était donc gracieuse et merveilleuse d'aspect !

Le varlet avait bien remarqué la dame ; mais il passa son chemin en silence. La dame courtoisement s'inclina vers lui et le salua ; mais il n'osa s'arrêter, de peur de froisser son maître qui le suivait à deux pas de distance. Son cœur en était bien blessé ; il s'en affligea ; mais de s'arrêter, il n'eut garde, et continuant à chevaucher, il s'inclina respectueusement vers la dame du rocher.

En attendant, le chevalier lui-même était venu vers la place où la belle dame était assise, et à peine l'eut-il regardée, qu'il se sentit inondé de bonheur. La flèche de l'amour avait traversé son cœur : il s'inclina courtoisement.

« Mon cher ami, que le Dieu du ciel te rende ton salut ! » dit la dame. Et en prononçant ces mots, elle se leva. Le cœur du chevalier était brûlé de part en part; il sauta de son cheval; la dame lui tendit sa jolie petite main, et le preux courtois l'aida à descendre du rocher. Toute son inquiétude s'évanouit, il l'entoura de ses bras et la pria de s'asseoir. Et la belle dame n'opposa point de refus; tous deux s'assirent sur l'herbe. Et le chevalier reprenant son discours : « Pardonnez-moi, très-noble dame, puis-je, sans encourir votre disgrâce, vous dire ce que demande mon cœur ?... » « Tu le peux hardiment. » — Il en fut pénétré de joie et reprit avec bon courage :

« Ange de pureté, comment se fait-il que vous soyez ici toute seule, sans aucun cortége ?... » Et la dame, regardant le chevalier avec une bonté courtoise, lui dit, en accompagnant ses paroles d'un gracieux sourire : « Tu as le droit d'en être étonné. Je vais te dire, noble chevalier, comment il arrive que je sois ici toute seule assise; je t'attendais, ami ! Je t'en donne l'assurance, ma fidèle amitié t'est acquise; j'ai eu soin de toi depuis que tu fais actes de chevalerie par monts et, par vaux. — Dans les batailles, dans les tournois, dans les bons et les mauvais jours, j'ai veillé sur ta tête, comme un ami doit veil-

ler sur son ami ; je t'ai constamment préservé de tout dommage dans les tournois. Partout où devant les princes on a rompu des lances, je t'ai couvert d'un bouclier ; et près du Saint-Sépulcre, où tant de chrétiens ont été renversés, c'est moi, cher ami, qui ai veillé sur toi, dans ces moments où ton cœur avait atteint le comble de ses vœux. De ma main invulnérable, je t'ai protégé partout sur la terre étrangère.... et partout où se portaient tes désirs, c'est moi qui, invisible, t'ai guidé. Et maintenant, cher ami, tu me vois ici, face à face, et certes j'ai conquis ce droit par mes fidèles veillées ! »

« Que je suis heureux d'avoir vécu jusqu'à ce jour, s'écria le chevalier ; puisque j'ai pu te rencontrer ! non ! il ne pouvait m'arriver de plus grande fortune, et ce serait le comble de mes vœux, si auprès de vous, gracieuse dame, je pouvais rester jusqu'à la fin de mes jours ! »

Et de ses lèvres de rose la dame laissa tomber ses mots : « Cher ami, il en sera ainsi, pourvu que tu fasses ma volonté, telle que je vais te la manifester. Toutes les fois que tu le voudras, tu m'auras auprès de toi, lorsque tu seras tout seul ; mais je te le dis en vérité ; si tu veux jouir de mon amour, il faut que tu restes, sans femme légitime, jusqu'à la mort. Sois fidèle, et je te promets que tu vivras jus-

qu'au bout sans aucun souci, sans affliction, sans embarras; pourvu que tu renonces à une femme en mariage; des biens de cette terre, tu en auras tout ce que peut désirer ton cœur; c'est moi, cher ami, qui te le fournirai. Mais si tu prenais une épouse légitime, sache-le bien, ton beau corps dépérirait en moins de trois jours; vraiment, je te le dis, personne alors ne pourrait détourner le mal. Et maintenant, conserve bien mes paroles dans ta mémoire et dans ton cœur. »

Alors le bon chevalier lui dit : « Votre discours est-il bien vrai?.... » « Oui, répliqua la douce créature ; j'appelle en témoignage le seigneur Dieu ; qu'il ne me soit plus propice, et qu'il m'enlève ma vie et mon corps, si je ne t'ai dit toute la vérité. »

Alors le vaillant champion répliqua : « Moi aussi, j'en appelle à Dieu, qui jamais n'a manqué de soutenir les cœurs fidèles, et de mettre à l'abri de toute peine l'âme et le corps qui en lui se confient. Que Dieu donc nous protége tous deux, car telle est ma libre résolution de vous donner mon corps et ma vie aussi longtemps que Dieu me laissera l'existence. » Alors elle embrassa cet homme chéri, et il serra dans ses bras cette tendre femme, et il baisa ses lèvres de rose, et elle lui rendit vertueusement ses baisers ; et jamais, depuis

ce temps, on n'a vu amour aussi violent que celui de ces deux amants.

Et volontiers sur cette bruyère le preux chevalier se serait couché près d'elle, mais la vertueuse dame lui dit: « Que le Christ qui est notre soutien à tous, nous préserve! cela ne saurait se passer ici. Personne ne doit voir notre première rencontre sur cette bruyère. Mon ami, je t'en supplie; cher cœur, accorde-moi ma prière; sache un peu te maîtriser, et réservons-nous pour la maison où je ferai toute ta volonté. »

Il dit: « Gracieuse dame, ce que vous demandez, volontiers je le fais. » — Et la dame répondit pudiquement: « Tu en seras récompensé, et ne t'en repentiras point. Remonte à cheval et prends congé de moi, cher chevalier; tu es sur le chemin de la maison de Dieu. On commettrait un péché en t'arrêtant. Je m'en garderai bien. Voici, cher ami, cet anneau; il renferme une pierre précieuse, le soleil n'en a jamais vu de plus belle! »

Il dit: « Si tu le veux, je le porterai pour l'amour de toi; car, en me séparant de toi, j'endure la douleur la plus grande qui puisse m'advenir. Quand donc pourrai-je te revoir? ceci, chère dame, faites-le moi savoir! »

Elle dit: « J'entends la cloche de l'église qui a sonné un premier appel. Je dois te

prescrire d'entendre la messe, pour que Dieu pardonne tous tes méfaits ; dès que tu auras dit le *Benedicite*, retourne chez toi, bon chevalier, et rends-toi seul dans ta chambre ; alors, sois en sûr, je serai auprès de toi dès que tu l'auras désiré, et je t'accorderai tout ce que souhaite ton cœur. » Alors le brave chevalier lui dit : « Eh bien, je pars tout joyeux. . . . . .Mais à qui vous confierai-je toute seule ? »

— « Mon ami, laisse-moi ce soin ; je suis là où je veux être ; Dieu m'a donné de voir l'accomplissement de mes désirs (*den Wunsch*) et partout une existence libre dont tu auras ta part.... »

Alors le noble chevalier appela son cheval qu'il avait élevé de manière à le faire accourir au simple cri : Viens camarade ! Il lui adressa donc cet appel ordinaire, et le camarade accourut ; et lui, tout joyeux, remonta à cheval et prit congé d'elle ; il suivit le sentier où son varlet l'attendait.

Suit une fraction du chant, intitulée :

Comment le chevalier chevaucha vers l'église en se recommandant à Dieu.

Puis la section :

Comment la belle dame revint auprès du chevalier, lorsqu'il fut rentré au château, et comment les choses se passèrent.

Il est bien entendu que les choses se passent doucement et heureusement; les deux amants nagent dans un océan de félicités. La dame répète au chevalier qu'il peut jouir de ce bonheur jusqu'au jour du jugement dernier, pourvu qu'il fasse comme elle a commandé. Il lui renouvelle ses engagements; il sera le serviteur très-humble de la dame, « aussi longtemps qu'il aura vie et bon sens. » La dame le comble de prospérités, lui fournit le moyen d'enrichir tous ses amis; « et il en avait grand nombre! »

Comment le chevalier alla quérir des aventures en pays étranger, avec grand appareil (herrlich und kostlich).

Son nom se répand partout; dans tous les rangs de la société on lui prodigue des éloges; mainte belle femme, maint homme libre, maint comte s'écrie : « qu'il était un vrai chevalier d'aventures; que rien ne pourrait l'arrêter. » — Mais au milieu de ses succès, il n'oubliait jamais d'appeler auprès de lui son amie invisible et elle accourait à son premier appel.

Comment le chevalier rentra dans ses foyers et fut pressé par ses amis de prendre une femme légitime.

Les scènes d'intérieur sont aussi rendues, comme tout ce qui précède, avec une charmante naïveté. Les frères, les amis du chevalier de Stauffenberg sont d'accord que ses affaires péricliteraient, s'il ne prenait femme; cela leur semble d'autant plus convenable qu'il n'aura qu'à vouloir; aucun prince ne lui refusera son enfant.

A ces instances, le chevalier oppose des refus constants; il est trop jeune; il ne veut point s'engager dans des liens indissolubles; il veut encore jeter son premier feu.

Ich wil ein fryes Leben han,
Diwil ich heys ein junger Mann.

En un mot, il éconduit ses amis, qui ne se découragent pas et se retranchent derrière un prud'homme, un homme de grande influence. Mais le chevalier déclare qu'il se ferait hacher plutôt que de prendre femme.

Comment la belle dame vint auprès du chevalier et le prémunit contre les conseils de ses amis.

La dame s'était, en effet, aperçue du violent chagrin de son ami; et dans leur douce inti-

mité, elle ne put s'empêcher de lui dire qu'elle aurait préféré ne pas avoir joui de son amour, pour ne pas le voir plongé maintenant dans une cruelle alternative.

Il répond, comme de raison, par des protestations de fidélité; tout autre en aurait fait autant. Elle ne laisse pas de lui donner un bon conseil : « Si on continue à t'obséder, tu diras que tu as contracté en secret un mariage, qui te vaut un bonheur complet. » Elle lui rappelle de plus, sans détour, que la menace, en cas de manquement, s'accomplirait.

Et avec le lever de l'aurore, la dame disparaît; et le chevalier se jette à genoux, comme il fait toujours, pour implorer Dieu du fond de son cœur.

Comment le sire de Stauffenberg vint à Francfort par-devant le rôi des Romains.

Une élection d'empereur se fait dans la vieille cité. Le chevalier y arrive avec trente de ses affidés. Il est accueilli comme devait l'être le favori de la fortune et des dames; il frappe et attire les regards du roi des Romains, qui demande sur lui des renseignements. C'est le nain du roi (*des Kenigs Getwergh*) qui chante les éloges du chevalier libéral.

Comment le roi reçut le chevalier de Stauffenberg, et comment aux fêtes de la cour il fait des prouesses.

Dans les tournois, le chevalier couche par terre tous ses adversaires; il n'épargne que les jeunes gens qui font leurs premières armes.

Comment le roi dit au sire de Stauffenberg qu'il voulait lui donner sa nièce pour épouse.

Le roi dit au chevalier que la princesse de Carinthie, jeune fille de dix-huit ans, et sa propre nièce, ne refuserait pas de lui donner sa main; que de vastes terres pour lui et sa progéniture seraient livrées en fief au mari de cette grande héritière. Mais les instances les plus vives du souverain échouent contre une inexplicable attitude du sire de Stauffenberg. Le pauvre chevalier a pâli; il a gardé le silence, et tous les assistants lui disent: « Comment se fait-il que vous laissiez sans réponse l'offre gracieuse de votre seigneur suzerain? Le roi lui-même sera affligé. »

« Mon bon chevalier, vous pensez peut être que de vous je me moque; mais vraiment non, vous allez prendre ma nièce que je pourrais au besoin offrir à un prince. »

Le chevalier se retranche derrière son indignité, sa basse extraction, sa pauvreté : « Sire, donnez votre nièce à un homme qui puisse la couvrir de sa haute protection et de sa splendeur. »

Et le roi reprit sur l'heure : « Je t'assure que si je la destinais à un pauvre varlet, elle le tiendrait pour son égal, et lui serait soumise ; car je connais bien le cœur de ma parente. »

Les refus obstinés du chevalier occasionnent une grande rumeur : le clergé surtout s'émeut ; les évêques demandent au sire de Stauffenberg s'il est marié.

Et le chevalier fait une confession franche et presque complète. Il raconte aux prélats son mariage secret, et la beauté de sa femme et le bonheur qu'elle lui donne et l'assistance qu'elle lui prête nuit et jour, et la prédiction sinistre qui le menace dans son existence, s'il manque à la foi qu'il a dû engager à cette épouse cachée.

L'un des évêques s'écrie : « Chevalier, laissez-moi voir cette femme ! »

Le chevalier répond : « Elle ne se laisse voir qu'à moi tout seul. »

Et tous s'écrient : « Ce n'est point une femme véritable et mortelle ! » — « Vous allez, per-« dant votre corps et votre âme, dit un vieux « chapelain ; et cependant vous prétendez être

« chrétien !... Où donc avez-vous votre bon « sens ? Vous courtisez donc le diable, et le « préférez à toutes les femmes douces et chas- « tes ?... Le démon s'est transformé en femme, « et l'âme qui est en votre corps sera éternel- « lement perdue, si vous renoncez aux femmes « pures. Oui, le diable de l'enfer est le com- « pagnon de votre couche. »

Et le clergé tout entier insiste si fortement, que le chevalier s'engage à faire sur l'heure selon les commandements du roi.

« — Vous enverrez la jeune fille à la Mortenawe ; c'est là que je célébrerai mes noces. »

Comment la belle dame vint, de nuit, chez le chevalier, et lui annonça qu'il mourrait, dès qu'il aurait pris femme.

Dans la première entrevue nocturne qu'en revenant de Francfort le chevalier eut avec la fée, celle-ci se plaignit d'être trahie.

Son époux feint de ne pas la comprendre, mais elle répète la menace de l'inévitable mort qui l'attend. Elle-même sent que son cœur en sera brisé ; mais elle n'est que l'involontaire instrument d'une volonté plus forte. — « Si tu te maries, je ferai voir, au commencement du festin de noces, mon pied à tes hôtes, jeunes et vieux, hommes et femmes..... Dès que tes yeux auront aperçu se signe, ne

tarde point à te confesser, à recevoir la communion et l'extrême onction, et prie Dieu qu'il ait pitié de ton âme. »

Alors le chevalier remémore les avertissements du clergé; il pense que cette femme pourrait bien mentir, et lui se trouver en proie à une illusion diabolique. En un mot, il crut à la doctrine des sages de ce monde.

La belle dame le quitte, et le laisse plongé dans une inexprimable anxiété.

Comment la jeune fille est conduite par devant le chevalier, et comment un pied apparut à travers le plafond au-dessus de la table du festin.

Pendant que chevaliers et dames en étaient au premier service du festin, on vit le plafond s'entr'ouvir et laisser paraître un pied nu, un gracieux pied de femme, blanc comme l'ivoire; et tous les assistants de s'écrier : que jamais un si beau pied ne leur avait apparu! — Mais, pendant que les hôtes du chevalier se complaisent à admirer ce singulier phénomène, le maître du château s'écrie : « Malheur à moi! je suis perdu! » Il commence à arracher ses cheveux : « Mes amis, vous m'avez ruiné, et vous vous êtes perdus avec moi! Vous voilà tous déshérités de vos espérances. Dans trois jours je serai mort! »

On se précipite dans les compartiments de l'édifice au-dessus de la table du festin ; on cherche, on fouille partout : pas de trace d'une fente quelconque, pas de trace d'un intrus. Et tous de s'écrier : « C'est une hallucination ! c'est le diable qui nous a trompés ! »

Comment le chevalier fut administré et comment il mourut.

L'apparition du pied de la dame invisible a, comme de raison, troublé et interrompu le festin ; on renonce à la musique, aux chants, à la danse, lorsqu'on voit la terreur du chevalier qui a dit à sa jeune fiancée : « Ma chère âme, mon amour, chère petite femme ! que Dieu ait pitié de moi, lui qui me défend de jouir de ton doux amour. »

Et la jeune fille, de mœurs douces et placides, lui répond : « Cher chevalier, que le Dieu du ciel et la dame venue des cieux te consolent ! »

Le chevalier se prépare bravement à la mort. Il demande à sa fiancée de vouloir bien diriger les cérémonies de l'enterrement, il se couche, fait venir un prêtre, reçoit les saints sacrements, et lorsqu'il voit tous les assistants fondre en larmes, il dit aux comtes, aux hommes libres, aux serfs : « N'ayez plus souci de moi. Je vous prie, chers frères, de tenir les

promesses que j'ai faites à cette douce jeune fille. »

« — Non, dit la fiancée, il n'en sera rien, cher époux de mon choix, tout ce que j'ai apporté ici de biens sera le lot de tes amis. » Et elle lui tendit sa main blanche, en signe de fidélité : « Je t'ai été destinée, en pays étranger. Aussi, quand je serai veuve, la main d'aucun homme ne me touchera plus jamais, s'il est vrai, comme tu l'affirmes, que je devrai mener ton deuil. »

« — Cela aura lieu demain ; demain je serai à la fois vivant et mort. »

Et la fiancée, en soupirant, s'écria : « Tu perds la vie pour l'amour de moi ! Eh bien, pour l'amour de toi, j'entrerai dans un couvent, et je me garderai si bien moi-même, que jamais homme ne me verra plus de ses yeux. Et je prierai Dieu pour toi, et aussi pour ta sainte mère qui aura soin de ton âme. »

Le chevalier la remercia : « Où sont mes frères ? — Et tous ses frères dirent : « — Nous voici ! » — « Chers frères, que cette jeune fille vous soit recommandée ! » Et ainsi il prit congé d'eux. Puis, implorant le Dieu du ciel, il s'écria : « Sainte Marie Reine, que mon âme te soit recommandée ! » Et sur ces entrefaites, la mort brisa son cœur.

***

Je ne sais si mes lecteurs ont été frappés comme moi, dans la dernière partie de la légende, par une intention vraiment ingénieuse du poëte. Le héros du récit nous fait de prime abord l'impression d'être un peu mobile. Comme il s'est laissé aller à aimer cette belle créature, descendue sur terre des régions invisibles, il la quitte aussi, sans essayer de lutter jusqu'au bout avec les instances qui l'obsèdent. Ne serions-nous pas en droit de lui trouver de l'amour-propre au début de sa carrière amoureuse, et un peu de faiblesse au moment où il la clôt d'une manière si désastreuse pour lui et les deux femmes attachées à son sort?...

Je crois toutefois qu'un seul instant de réflexion suffira pour le justifier sur ce point. N'oublions pas que le récit nous place au beau milieu des croisades, et que l'auteur du quatorzième ou du quinzième siècle qui a rajeuni l'ancienne tradition, était encore imbu des idées qui avaient agité les précédentes générations. Le chevalier de Stauffenberg, prêt à toute espèce de sacrifice pour se maintenir dans les faveurs de son amie invisible, ne peut cependant se résigner à jouer le salut de son âme. Ici s'arrête son courage. Il peut braver les hommes, mais non la colère de Dieu et la terreur de l'enfer. Le clergé, qui exerce tant

d'influence sur sa décision, s'est bien appliqué à lui faire comprendre toute l'horreur de sa position. Petermann de Temringen se résigne à épouser une princesse, pour ne pas être damné; et de fait, il espère bien peu de chose de ce sacrifice. Un seul instant, il doute de la puissance de la fée; il pense que les menaces proférées par elle et ses sinistres prédictions pourraient bien n'être qu'une illusion diabolique. Dès que le joli petit pied a traversé le plafond, le chevalier se prépare à mourir en bon chrétien; il n'use plus, comme ferait Faust ou Don Juan, du délai de quelques jours qui lui est laissé; il ne songe point à enlever à la jeune fille la fleur de sa virginité. Loin de là, il se couche, pour ne plus se relever; il se confesse, il veut faire une belle mort, comme feront, quelques siècles plus tard, les grands personnages du siècle de Louis XIV, qui, dans un moment donné, quelquefois avant le soir de leur existence, renonçaient aux pompes de Versailles et se couchaient, par anticipation, dans leur cercueil.

Je ne puis quitter le chevalier de Stauffenberg sans dire un mot du curieux manuscrit qui nous a conservé, à travers cinq siècles et demi, le souvenir de cet amour caché aux yeux des hommes, et le récit de cette fin touchante. La copie du poëme du chevalier de

Stauffenberg consiste en seize feuillets, soit trente-deux pages, intercalés, dans un seul et même volume, entre le *Speculum humanæ salvationis* (ou le miroir du salut de l'âme), de Henri de Stauffenberg, et la collection des Fables allemandes de Boner. — Ainsi le poëme du chevalier de Stauffenberg ne forme qu'une très-petite partie du volume en question; mais ce qui constitue le grand intérêt artistique de cette copie faite au commencement du quinzième siècle, c'est une série de dessins à la plume, légèrement coloriés, qui accompagnent le texte et en forment, comme nous dirions aujourd'hui, l'illustration. Les scènes marquantes du récit se trouvent ainsi reproduites avec un peu de raideur, mais toujours avec une expression naïve et inimitable. La déclaration du chevalier, comme elle est à la fois touchante et enfantine! comme les physionomies des prêtres irrités sont rendues avec finesse et avec une intention légèrement hostile! et puis, voyez l'intérêt archéologique incontestable qu'offre la petite chapelle de Nussbach, dans sa rustique simplicité! Les scènes d'intérieur des deux amants au haut du Stauffenberg, les tournois, les festins, tous ces petits tableaux forment une galerie, que feu M. Maurice Engelhardt a reproduite dans son estimable et curieuse édition. Il y a quarante

ans, son travail avait le mérite d'une véritable révélation ; car le manuscrit de Strasbourg était inconnu, et l'édition imprimée en 1482 ne se trouvait qu'en quelques rares exemplaires au fond de collections inabordables.

Quant à moi, je ne puis séparer du poëme du Stauffenberg le souvenir de l'homme modeste qui a ressuscité ces figures du temps passé. Toutes les fois que j'ai fait le pèlerinage du château de Stauffenberg, j'ai associé le nom et le souvenir d'Engelhardt à celui du chevalier Petermann.

L'*Ondine* de Lamotte-Fouqué fait aussi concurrence dans mon esprit à l'image de la fée de Stauffenberg. Je suis à me demander si la tradition populaire, qui a métamorphosé en nixe la protectrice cachée du chevalier, n'est pas plus poétique que la figure admise dans le récit versifié du poëte anonyme du quatorzième siècle. Evidemment s'il y avait dans les environs immédiats du Stauffenberg quelque lac alpestre, ou seulement un torrent, une belle fontaine aux eaux surabondantes, la légende de l'ondine ou de la nixe aurait prévalu sur cette apparition un peu vague d'une dame, qui vient on ne sait d'où, et qui réunit dans sa personne complexe des idées païennes et chrétiennes. Mais le paysage qui entoure le Stauffenberg était privé d'eaux, on

dirait que l'auteur du conte a voulu mettre sa fiction en harmonie avec le caractère de la localité. Acceptons, telle qu'il nous la donne, la dame au doux sourire, assise sur un rocher, et passant dans la chambre nuptiale sans faire subir à l'époux de son choix d'autre condition que celle de rester fidèle à cette union invisible. L'inconstance ou la faiblesse, impitoyablement punie, fait la morale de la fable. Dans le code de la passion et de la chevalerie, l'amour doit être aussi fort que la mort, et, au besoin, courir les chances de la damnation éternelle.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DU COMTÉ

DE HANAU-LICHTENBERG

PAR

J. G. LEHMANN,
pasteur à Nussdorf, membre correspondant de l'Académie des sciences de Munich etc.

Deux livraisons formant le 1er volume de l'ouvrage.

Mannheim, chez J. SCHNEIDER, 1862.

(Urkundliche Geschichte der Grafschaft Hanau-Lichtenberg, u. s. w.)

M. Lehmann est l'auteur estimé et connu d'une histoire très-complète des châteaux du Palatinat, sans compter plusieurs monographies. Dans ses travaux historiques, M. Lehmann s'est appliqué à ne rien produire qui ne fût basé sur des documents originaux et presque toujours inédits. Ainsi, en abordant l'histoire du comté de Hanau-Lichtenberg, il a largement puisé dans les archives grand-ducales de Darmstadt, qui ont recueilli les anciens titres du comté. A cette occasion, S. A. R. le grand-duc actuel de Darmstadt a donné

à M. Lehmann une preuve de sa confiance toute particulière, en permettant que les titres, parchemins, volumes et papiers de toute nature dont le consciencieux historiographe pouvait avoir besoin pour la rédaction de son œuvre, fussent temporairement transférés de la ville de Darmstadt à Nussdorf, près de Landau, où réside notre auteur. C'est une libéralité qui honore à la fois le prince, propriétaire de ces archives, et le savant ecclésiastique, jugé digne de cette faveur extraordinaire. On voit quelquefois chez nous, où l'on est scrupuleusement rigide à l'endroit des personnes qui veulent puiser dans les dépôts publics, on voit quelquefois des documents isolés, détachés de leur fonds et confiés à des savants qui offrent des garanties désirables; mais jamais on n'aurait permis qu'une collection complète, représentant l'histoire d'une famille seigneuriale sortît du pays et de l'asile qui l'abrite contre les mauvaises chances d'un incendie ou d'un détournement.

Si je m'appesantis sur cette circonstance, c'est que je tiens à faire, dès le principe, toucher du doigt le caractère distingué de l'œuvre, dont j'inscris le titre en tête de ces lignes. M. Lehmann, en écrivant l'histoire du comté de Hanau-Lichtenberg, si intimément lié à toutes les pages de notre histoire d'Alsace,

M. Lehmann a tenu d'abord à ne pas être le copiste de Herzog, puis à ne rien laisser à faire à ses successeurs. La quintessence de bien des centaines de chartes se trouve condensée dans son œuvre, qui n'est point pour cela d'une lecture difficile, mais qui offre dans des pages substantielles, quelquefois un peu austères, le tableau fidèle des destinées d'une famille de dynastes, dont les principaux représentants nous sont déjà familiers. Il n'est plus, je dois le croire, un seul de mes lecteurs qui n'ait entendu parler de l'évêque Conrad, constructeur de la grande façade de notre cathédrale, et des frères Jacques et Louis de Lichtenberg. Je puis peut-être revendiquer l'honneur d'avoir en plus d'une occasion, depuis une vingtaine d'années, appelé l'attention du public alsacien sur les personnages marquants des trois dynasties qui se sont succédé dans la possession du château et des domaines de Lichtenberg. Les nombreux documents administratifs, qui constituent dans nos archives départementales, le fonds de Hanau-Lichtenberg, ont été pour moi l'objet de travaux spéciaux ; mais je suis obligé de baisser pavillon — et je le fais de bon cœur — devant la vaste érudition de M. Lehmann, qui a largement profité de la bonne occasion qui lui était faite, en copiant un nombre infini de titres, et en

encadrant leur contenu dans son récit. Quant à notre fonds de Hanau-Lichtenberg et à mon inventaire, que je m'étais empressé de mettre à sa disposition, il n'en a guère fait usage ; ce sont des papiers qui n'avaient plus de valeur pour le but qu'il poursuivait. Peut-être aussi se disait-il, comme l'abbé Vertot : « Mon siége est fait, » car il n'a eu connaissance de notre dépôt qu'après l'achèvement presque total de son travail. Dans toute œuvre humaine, il faut savoir se borner et ne pas avoir la prétention d'être rigoureusement complet.

Je prendrai même la liberté de dire à cette occasion que nous commençons, pour tout ce qui touche à l'histoire particulière de l'Alsace, à tomber dans une exagération de détails et de redites qui transformera sous peu cette partie de notre littérature locale en une carrière de matériaux incommensurable et inabordable. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire, qu'à parcourir le relevé des ouvrages qui traitent de l'Alsace dans le premier volume de l'ouvrage collectif publié sous les auspices du préfet actuel du Bas-Rhin. Encore M. Heitz, en faisant ce catalogue, n'a-t-il pu donner la totalité des monographies, brochures, volumes, qui traitent de l'histoire et de la géographie de notre chère province ; et si jamais elle arrive à s'effacer de la mémoire des hommes,

ce ne sera pas la faute de ses enfants, littérateurs, compilateurs, annalistes etc. Il faudrait un singulier cataclysme politique ou physique pour balayer et engloutir toutes les productions, ayant charge ou prétention de sauver de l'oubli le nom alsatique, les faits et les destinées des Alsaciens.

Au milieu de ce débordement, une œuvre pareille à celle de M. Lehmann aura toujours l'avantage ou le privilége de résumer et de rendre inutiles beaucoup d'autres travaux sur le comté de Hanau-Lichtenberg. Les hommes sérieux recourront à lui, non pour s'amuser, mais pour s'instruire; et les travailleurs de seconde main parcourront ces pages pour débiter en petite monnaie l'or pur de la mine primitive. Je promets infailliblement ce genre de succès à M. Lehmann.

Ce premier volume, qui a paru en deux livraisons, nous conduit depuis l'époque primitive à laquelle remonte l'histoire de la famille et du château jusqu'en 1480, c'est-à-dire jusqu'au moment où les anciens comtes de Lichtenberg disparaissent de la scène et s'éteignent dans les mâles pour faire place aux comtes de Hanau et à ceux de Deux-Ponts-Bitsche.

Je convie mes lecteurs à monter un instant, sous la conduite de M. Lehmann, au vieux fort

de Lichtenberg, et à jeter, en pensée, leurs yeux sur les riches domaines de cette famille.

La source abondante qui jaillit au haut de la montagne où le château de Lichtenberg (Claremont) est situé, a dû motiver de bonne heure l'établissement d'une demeure seigneuriale. De ses premiers rayons le soleil frappe les murs de la forteresse et l'illumine de ces teintes magiques, propres aux lieux élevés au-dessus des brumes de la plaine. Bernard Herzog fait remonter au moins à 821, peut-être aux temps mérovingiens, l'origine de la famille et de son séjour sur la montagne qui constitue aujourd'hui encore la base de la forteresse de ce nom. Mais toute cette histoire primitive du château et de la famille est assez confuse jusqu'en 1251, époque où le vieux tronc de Lichtenberg se sépare en deux branches, ou du moins jusqu'au commencement du douzième siècle, parce que les anciens dynastes, comme le fait remarquer l'auteur, n'écrivaient que leurs prénoms. Ils ont laissé une trace indélébile de leur passage sur terre dans la tour centrale de ce puissant château, flanqué maintenant sur tous les points de terrasses plus modernes. Près du second pont-levis commence l'entrée creusée dans le roc ; la cour est entourée de bâtiments modernes, où l'on caserne au besoin toute la petite

garnison. Sous la plate-forme se trouve le magasin à poudre, logé dans l'ancienne prison qui portait un nom de mauvais augure (*die Hœlle*, l'Enfer), et qui a servi en effet, en plus d'une occasion, de lieu de détention et de torture. C'est là que languit pendant plusieurs années Schaffried de Linange, l'ennemi acharné des Lichtenberg, le malheureux prisonnier, dont je vais tout à l'heure encore évoquer le souvenir. Dans la cour du château on trouve aussi des traces de l'époque de la Renaissance ; mais les yeux du visiteur se portent de préférence sur le vaste horizon de montagnes, de collines et de plaines qu'on embrasse du haut du donjon central. Les domaines des anciens seigneurs de Lichtenberg, les principaux bailliages des comtes de Hanau-Lichtenberg, et des princes de Darmstadt, leurs successeurs, s'étendaient dans un rayon de cinq à six lieues au pied et en face de la montagne qui porte le château. Pour l'amour-propre des anciens seigneurs ce devait être un spectacle sans pareil que celui des riches moissons qui mûrissaient pour ainsi dire à leurs pieds ; et si de temps à autre leur prospérité progressive était entravée par des querelles locales ou par des malheurs publics qui s'étendaient à toute la vallée du Rhin, ils avaient pour eux l'expérience d'un long passé

qui leur défendait de se décourager. Ils pouvaient aussi s'appliquer la devise de l'Autriche : *Tu, felix Austria, nube ;* car très-souvent les contrats de mariage ont agrandi leur domaine, ou relevé, malgré le morcellement des branches diverses, la fortune de leur famille. Ensuite, leur liaison systématique avec la puissante cité épiscopale et municipale de Strasbourg leur a valu un genre d'influence que n'avaient point d'autres seigneurs de l'Alsace ; plusieurs Lichtenberg ont occupé de père en fils la charge d'avoué (*Vogt*) de la ville ; enfin la gloire de l'évêque Conrad de Lichtenberg rejaillit sur la maison, dont il est issu ; plusieurs empereurs d'Allemagne apprirent à distinguer ces puissants vassaux et à leur faire une place dans leur faveur et leur estime. Je n'ai point l'intention de répéter ici, dans le cadre restreint de cette annonce, l'histoire des dynastes de Lichtenberg ; je me borne à l'indiquer, à la résumer, quitte à renvoyer au travail même de M. Lehmann les personnes curieuses de voir fonctionner en détail tous les personnages de ce formidable arbre généalogique annexé au premier volume de l'*Histoire diplomatique du Comté.*

En dernière analyse, c'est toujours vers l'illustre évêque que l'on revient de préférence, du moment où l'on s'occupe de l'his-

toire des dynastes de Claremont. C'est lui qui agrandit le château (en 1272), dont l'origine avérée remonte à un siècle plus haut ; c'est lui qui fonde la chapelle en l'honneur de la Trinité et de la sainte Vierge ; lui qui construit Dachstein et Rouffach, lui, qui acquiert les seigneuries et les bailliages de la rive droite du Rhin, Willstett et Lichtenau entouré par lui de murs. Il est inutile de rappeler son œuvre capitale ; à cette occasion M. Lehmann fait des vœux pour voir transporter au milieu de la chapelle de saint Jean le monument funéraire de Conrad, en ce moment encore adossé contre le mur méridional. Je soumets ce désir de M. Lehmann à M. l'architecte de l'Œuvre-Notre-Dame, et à mes collègues du Comité historique.

Un neveu de l'évêque Conrad, Hanemann II de Lichtenberg, était un vrai représentant du droit du plus fort. Rude, brutal, toujours prêt à faire le coup de main, il assiste son oncle contre Adolphe de Nassau, et prend part à la bataille de Gœllheim (1298) ; aussi fut-il bien vu et bien reçu à la cour d'Albert d'Autriche. Il entra en lutte avec les chevaliers Reinbolt et Jean Humbel de Staufenberg ; ses antagonistes succombèrent et furent retenus prisonniers à Lichtenau. Une autre fois, ce fut le tour de Conrad et Jean de Schauenburg de

Winterbach, qui s'étaient imprudemment attaqués à l'évêque de Strasbourg; ils furent obligés de se réfugier à Windstein; Hanemann et les alliés de l'évêque assiégèrent et démolirent le château (1332).

Sur la demande de ce même Hanemann, l'empereur Louis de Bavière érigea en ville la commune de Brumath. Mais cet honneur ne profita guère à la jeune cité. Brumath, possédée en commun par les diverses branches des Lichtenberg, devint l'occasion de beaucoup de dissentiments dans l'intérieur de la famille; et plus tard, au quinzième siècle, dans la guerre avec les Linange, la malheureuse bourgade eut encore à souffrir de cette indivision.

Le même Hanemann de Lichtenberg se trouva en lutte avec Adhémar, évêque de Metz, au sujet du Herrenstein et de Neuwiller, puis avec les Fleckenstein, puis avec Haguenau. Quoiqu'il eût pris l'engagement de ne pas troubler cette ville, il ne tint aucun compte de sa promesse; il surprit un beau jour le village impérial de Griess; mais les habitants de Haguenau réussirent à reprendre pied dans le village aux trois quarts incendié par Hanemann. Je relève, au pas de course, quelques-uns des actes de ce seigneur, à titre d'échantillon de ces querelles si fréquentes et si stériles qui remplissent les annales du

moyen âge, sans que l'on arrive à trouver un fil conducteur à travers ce labyrinthe de combats.

Au quinzième siècle, les discussions entre les Lichtenberg et les Linange prirent un caractère plus sérieux et s'étendirent sur une surface de pays plus grande. J'ai déjà devancé les époques et fait allusion à cette guerre. Je demande la permission d'y revenir une fois de plus ; car elle constitue le point culminant de la monographie de M. Lehmann.

En 1440, les deux frères Louis et Jacques de Lichtenberg avaient partagé l'héritage paternel ; le château de Lichtenberg restait indivis. Jacques tenait la partie supérieure avec la chapelle, Louis la partie inférieure. Les fontaines et les citernes demeuraient en commun ; la garde et la domesticité du château étaient aussi à frais communs ; il en était de même pour les constructions et réparations à faire aux forts. Les deux frères vivaient encore en bonne intelligence, lorsque vers 1450 commença la lutte avec les Linange pour la possession de la moitié de Brumath. Du côté des Lichtenberg se trouvaient à titre d'alliés le margrave de Bade, les comtes de La Petite-Pierre, les sires de Fénétrange ; du côté de Schaffried de Linange le comte Jacques de Mœrs, Thiébaut de Hohgeroldseck, George d'Ochsenstein, Jean de Fleckenstein. En vain le puissant Electeur

palatin, Frédéric-le-Victorieux, essaya-t-il de réconcilier les parties; il finit par se ranger du côté des Linange, ce qui n'empêcha pas les Lichtenberg de prendre le château de Brumath et de battre à Reichshoffen (5 juin 1451) Schaffried de Linange et ses alliés. Schaffried fut retenu prisonnier au château de Lichtenberg d'abord, puis à La Petite-Pierre, en dépit de l'intervention des prélats de Mayence et de Spire et du grand-maître de l'ordre teutonique, enfin de l'évêque de Strasbourg, Robert de Bavière. Alors l'Electeur Frédéric-le-Victorieux se mit sérieusement de la partie, en assiégeant et en prenant La Petite-Pierre; ce fait d'armes amena la délivrance de Schaffried. Maintenant ce fut le tour des Lichtenberg qui eurent à fléchir et à implorer la protection de l'Electeur. Celui-ci fit la sourde oreille, et l'évêque de Strasbourg, son parent, mit au ban les deux intrépides seigneurs qui, loin de se décourager, guettèrent une occasion de vengeance. A la date du 28 septembre 1457, Schaffried de Linange fut surpris une seconde fois, près d'Iffezheim, par les émissaires de Louis et Jacques, et emprisonné de nouveau dans le redoutable donjon de Lichtenberg.

Toute la vallée du Rhin fut émue du sort du malheureux Schaffried; mais personne n'osait affronter le courroux des deux frères. La ville

de Strasbourg refusa sa médiation ; Louis de Müllenheim, le bourguemestre, se garda bien de pousser ses concitoyens vers une fausse démarche. L'empereur Frédéric III seul intervint et se fâcha. Le 14 février 1459, les deux Lichtenberg furent mis au ban de l'Empire par la chambre impériale, pour avoir illégalement capturé ledit Schaffried. Alors les Lichtenberg se mirent à négocier, sans toutefois relâcher leur prisonnier, qui subissait, pendant cette longue détention, des traitements peu courtois. En octobre 1462 les deux frères se réconcilièrent avec l'électeur palatin, protecteur de Linange. A la date du 15 mai 1463 Jacques de Lichtenberg eut recours à un patronage plus puissant encore que celui de l'électeur palatin; il se mit, lui et ses domaines, sous le protectorat de Louis XI, roi de France. Une lettre émise par le roi et datée de Tarbes, semble indiquer de sa part l'intention de ne pas perdre de vue les bords du Rhin qu'il avait déjà visités près de vingt ans auparavant, comme dauphin de France, à la tête de ses Armagnacs.

Depuis six ans, Schaffried languissait dans le donjon (*die Hœlle*), qui devait être, en effet, un enfer pour lui.

Maintenant, à la nouvelle du puissant appui que venait de trouver l'un de ses bourreaux, il souscrivit aux conditions les plus hu-

miliantes, en consentant par exemple à dénaturer officiellement les faits, à convenir de ses torts et à baiser la main qui le frappait.

Jusqu'ici les deux frères avaient été d'accord dans toutes leurs affaires politiques et domestiques; maintenant, arrivés au comble de leurs vœux, par l'humiliation de leur ennemi, ils se désunirent, à l'occasion d'une femme. L'histoire de la belle Barbe d'Ottenheim a été redite bien des fois. M. Lehmann apporte cependant quelques nouveaux details; il fait surtout mieux connaître la négociation que l'ouverture éventuelle de la succession des deux frères nécessitait. Mais pas plus que nous M. Lehmann n'a trouvé des documents sur le procès intenté à la «belle sorcière», après la mort de son protecteur Jacques de Lichtenberg.

Nous suivrons l'auteur, avec intérêt, dans la seconde partie de son œuvre de patience, d'érudition et de saine critique.

SAINT LÉON IX

LE PAPE ALSACIEN.

(Mémoire lu à la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.)

Le 8 août 1048, le Pape Damase II mourut subitement, empoisonné, dit-on, par Benoît IX, après vingt-trois jours de pontificat, qu'il avait passés hors des murs de Rome, dans l'antique cité de Préneste ou de Palestrine. Au moment de son décès, l'empereur d'Allemagne, patrice de Rome, exerçait une influence majeure sur les élections papales. Les députés romains se rendirent à Freisingen, auprès de Henri III, pour le prier de leur désigner un candidat. Le choix de l'empereur tomba sur son parent Bruno, évêque de Toul.

En ceignant la tiare, Bruno prit le nom de Léon IX, qu'il immortalisa par l'éclat de ses vertus.

Léon IX est un Pape alsacien. Avant de raconter l'histoire de son pontificat, il est indispensable de rappeler son origine, et de retracer en quelques lignes, la situation du clergé,

de l'Eglise, et de l'Europe centrale, au moment où le précurseur de Grégoire VII monta sur le Saint-Siége.

Je n'apporte point de documents nouveaux et inédits à cette esquisse. Schœpflin a publié trois chartes concernant le voyage de Léon IX en Alsace ; nos archives du Bas-Rhin conservent deux de ces titres. J'aurai soin de les encadrer dans mon récit; ils en formeront, sinon le point culminant, du moins un épisode, qui aura quelque chance de fixer votre intérêt, puisqu'il y est question de l'église d'Altorf et du couvent de Hohenbourg, c'est-à-dire de deux localités, chères aux archéologues et aux fidèles.

Si j'entreprends la tâche téméraire de faire revivre à vos yeux cette sainte figure, sans légitimer mon dessein par une révélation trouvée dans quelque document inédit du onzième siècle, j'espère du moins conquérir votre indulgence par la sincérité de mon admiration pour cet illustre pontife; admiration qui n'exclut point, — vous le verrez tout à l'heure, — un jugement impartial A défaut de sources inconnues, j'ai pu trouver, pour le respect que m'inspire Léon IX, des points d'appui dans plusieurs auteurs modernes, qui ont voué comme moi un culte à ce grand réformateur. Des écrivains catholiques et protestants ont été également émus, en liant

connaissance à travers les âges, avec ce représentant de toutes les vertus évangéliques, avec l'intrépide lutteur, qui avait voué au vice une implacable haine, et qui sacrifia bravement sa vie dans une guerre à mort contre les méchants.

Bruno est né, le 21 ou le 22 juin 1002, dans le comté de Dabo, selon les uns; dans le château mérovingien d'Eguisheim, selon les autres; *in finibus dulcis Elizatiæ*; sur les confins de la douce Alsace, dit Wibertus; cette expression pourrait s'appliquer à la rigueur aux deux localités. Dabo ou Dagsbourg, le pays où naquit Heilwigdis, la mère de Saint-Léon, est situé près des frontières de l'Alsace, mais sur le versant occidental des Vosges. Eguisheim, où résidait Hugues IV, comte du Nordgau et père du futur pontife, se trouvait aussi près des frontières de la province, en admettant que le Sundgau ou Sudgau fût considéré, à l'époque dont nous nous occupons, comme un district indépendant de l'*Elizatia* de Wibertus.

La question, au surplus, est oiseuse, aussi longtemps qu'un document positif n'aura point précisé le lieu de naissance de Bruno. Par sa mère, il rattachait son origine aux anciens comtes de Dabo, et par une tante maternelle, il se trouvait parent de l'empereur Conrad-le-

Salique. — S'il m'était permis de hasarder une hypothèse, je pencherais à placer son berceau plutôt à Dagsbourg qu'à Eguisheim. Son père, le comte Hugues, se trouvait incessamment impliqué dans les guerres locales qui, pendant la première moitié du onzième siècle, infestaient la vallée du Rhin. Reginbald, l'un des seigneurs de Rappoltstein, avait dévasté ses domaines; dans l'une de ces rencontres, Gérard, le frère aîné de Bruno, avait péri. N'est-il point probable que pendant ces troubles, Heilwige, la fille de Louis de Dabo, ait cherché temporairement un abri dans la maison paternelle, et que pendant l'une de ces pérégrinations forcées, elle ait donné le jour à l'enfant qui devait valoir à sa maison une éclatante renommée?...Ce qui semble venir à l'appui de ma thèse, c'est qu'à l'âge de cinq ans déjà, l'éducation de Bruno fut confiée à un prélat lorrain, à l'évêque Berthold de Toul, qui avait deviné dans le caractère studieux et méditatif de cet enfant précoce, une des gloires futures de l'Eglise. La mère de Bruno était un modèle de piété; elle avait, de concert avec son mari, fondé le couvent de Sainte-Croix, près Woffenheim, et l'Œlenberg, dans le Sundgau. De huit enfants, issus de son mariage avec le comte Hugues, deux filles, Odile et Gebba, prirent le voile, et devinrent, l'une,

abbesse de ce même couvent de Woffenheim, et l'autre abbesse de Neuss. Les traditions de la famille — peut-être des documents aujourd'hui perdus — plaçaient parmi les gloires de la maison, à l'extrême limite de l'âge mérovingien, une abbesse de Hohenbourg, dont le nom allait être inscrit par Léon IX dans le calendrier chrétien.

Les premières leçons, données par une pieuse mère avaient déposé dans le cœur de Bruno le germe des bonnes pensées et des fortes résolutions. Jeune homme, il partageait ses journées entre l'étude des sciences ecclésiastiques, la visite des hôpitaux et des prisons. Journellement, il donnait des preuves de son humilité, en pratiquant des œuvres d'abnégation ; sa pureté angélique devenait, pour un monde dépravé, un modèle idéal. Autour de lui le vice marchait le front levé ; la majeure partie du clergé était engagée dans des liens illicites ; les charges ecclésiastiques étaient vendues au plus offrant ; les princes et les seigneurs en disposaient pour leurs créatures, pour leurs parents, pour leurs enfants illégitimes. Sans aucun doute, les passions mauvaises sont de tous les temps et de tous les pays ; mais il est des époques exceptionnelles où le frein de toute discipline est brisé, où le masque de l'hypocrisie même est jeté de

côté comme une gêne inutile. Ce sont les époques des grandes rénovations qui se préparent et s'accomplissent, soit par la violence, soit par quelque main ferme, qui porte le fer et le feu sur la gangrène sociale. On a toujours remarqué qu'en face de la corruption, à côté des caractères criminels, se développent, par la force même du contraste, les vertus les plus éclatantes. Les martyrs chrétiens sont nés au milieu d'une société en décomposition. Je m'explique parfaitement le caractère de Bruno par la haine vigoureuse que devait lui inspirer l'aspect d'un siècle violent, sensuel, cherchant à oublier dans les orgies les frissons que la crainte de la fin présumée du monde venait de lui donner.

L'empereur Conrad-le-Salique avait appelé le jeune lévite à sa cour. Bruno resta, sans affectation, austère au milieu des plaisirs, recueilli au milieu de la vie dévorante des affaires. Dans ses loisirs, il sacrifia au culte des muses latines : très-jeune déjà il avait célébré son aïeule Odile. Lorsqu'en 1026, Herrmann, évêque de Toul, vint à mourir, l'empereur jeta les yeux sur son parent et lui conféra cet évêché. Bruno ne se refusa point à une tâche, dont il ne soupçonnait peut-être pas toutes les difficultés. A peine âgé de vingt-quatre ans, il n'avait pas encore acquis la triste ex-

périence de la vie, qui apprend à l'homme à se méfier de ses propres forces, et à se voiler la tête en face du mal. Bruno, selon le témoignage de plusieurs auteurs contemporains, avait adopté, pour sa vie intime, la règle de saint Benoît; il conserva, sur le siége épiscopal, toutes ses austérités premières; en face de son clergé, il développa une sévérité, une fermeté, qu'on ne s'était point attendu à trouver dans ce jeune homme doux et humble, qui s'était constamment effacé devant les autres et qui avait paru poursuivre une sanctification purement personnelle. Comme évêque, il essaya les forces dont il allait trouver l'emploi près de trente ans plus tard sur une scène infiniment plus vaste. Il entama avec son clergé prévaricateur ou impudique une lutte incessante, chassant les abbés incapables ou infidèles, rétablissant la discipline à Senones, à Saint-Dié, à Estival, à Moyenmoutier; composant des hymnes dans ces moments qu'on appelle perdus; opposant le silence du mépris et la sérénité d'un front pur aux calomnies qui osaient s'attaquer à son irréprochable existence; descendant des hauteurs de la méditation, lorsque les ordres de l'empereur lui confiaient des soins politiques, et alliant, dans ces rares occasions, la prudence du serpent à la simplicité de la colombe.

Ainsi, il était parvenu à réconcilier Conrad-le-Salique et Robert, roi de France; il avait rétabli la paix en Lorraine, après la mort d'Eudes comte de Champagne, et nous allons le voir, comme pape, proclamer en Alsace la trève de Dieu. Peu de temps avant sa grande élévation, il avait (en 1045) restauré le couvent de Hohenbourg, détruit par un incendie, et, dans cette existence toute vouée à son Sauveur, il aspirait plutôt à descendre qu'à monter, plutôt à entrer dans un couvent de Bénédictins qu'à réunir sur sa tête de nouvelles dignités ecclésiastiques, lorsque l'empereur lui annonça, dans les derniers jours de 1048, que la Diète de Worms l'appelait, par un vœu unanime, à la chaire pontificale vacante.

L'effroi de Bruno fut sincère; il entrevoyait du premier coup d'œil l'immense responsabilité qui allait peser sur lui; il demanda à se recueillir, passa plusieurs jours dans le jeûne et la prière, et, au sortir de cette retraite, il déclara qu'il se sentait incapable de porter le fardeau qu'on voulait lui imposer; il confessa publiquement devant la haute assemblée ses faiblesses, ses péchés, son indignité personnelle. Mais cette humilité, qui n'était que l'expression et le résultat de ses convictions chrétiennes, lui gagna d'autant plus le cœur de

tous les assistants ; sa componction fut plus éloquente que ne l'aurait été un discours cicéronien. Les instances de l'empereur, son ami et son maître, finirent par ouvrir les yeux du modeste candidat sur le danger que courrait la chrétienté, si l'on renvoyait les députés romains soit avec une réponse négative, soit avec la nomination d'un pontife moins apte à prêcher d'exemple à cette Rome plongée dans les excès de l'anarchie et de la débauche. Lorsque les délégués des nobles, du clergé et du peuple de Rome s'étaient présentés à la cour de l'empereur d'Allemagne, à Freisingen, les Allemands s'étaient d'abord détournés avec un mouvement d'effroi et d'horreur ; personne n'osait aspirer à cette tiare, qui portait la mort avec elle. Et si jamais une assemblée délibérante avait été bien inspirée, ce fut cette diète convoquée par l'empereur à Worms ; car, de l'aveu de tous les contemporains — et ce jugement premier a été ratifié par la postérité — le choix qu'on y fit d'un pape ne pouvait tomber sur un prêtre plus digne que ne l'était l'évêque de Toul.

Bruno, à la fin convaincu qu'un appel d'en haut lui arrivait dans l'unanimité de cette réunion diétale, Bruno accepta, sous condition qu'une élection canonique confirmerait, à Rome, l'élection improvisée à Worms. Avec

lui, la papauté ruinée va se relever rapidement, et devenir une puissance véritablement universelle. Le règne de Léon IX ouvre une ère féconde en soudaines et salutaires métamorphoses.

Au moment où le nouveau pape s'achemimait vers la cité éternelle, nu pieds, le bâton du pèlerin à la main, comme les apôtres ses prédécesseurs, Rome sortait d'un état anarchique, dont j'oserai à peine indiquer quelques contours.

De même qu'à la fin du dizième et au commencement du onzième siècle, la puissante famille des Crescentius avait disposé de la tiare, ce fut, dans les temps un peu antérieurs à l'époque où nous sommes arrivés, la famille ambitieuse des comtes de Tusculum, qui tyrannisait le municipe de Rome et qui pourvoyait ses membres de toutes les dignités lucratives de l'Eglise, sans en excepter la papauté. La politique impériale favorisait, pendant assez longtemps, un état de choses, qui assurait sa prépondérance sur les affaires de l'Italie du centre; il fallut que le scandale arrivât à un degré inouï, pour mettre un terme à cette coupable incurie, ou à cette inintelligente connivence. Un enfant de douze ans, le fils du comte Albéric, avait été placé en 1033, sur le trône pontifical; l'un de ses frères,

Grégoire, fut pourvu de la dignité de patrice. A partir de ce moment, un mystérieux nuage descend sur l'Eglise de Rome et enveloppe la ville sainte d'une sinistre obscurité, sillonnée par moments d'éclairs plus sinistres encore. Benoît IX, à mesure qu'il grandissait, semblait réunir dans sa nature démoniaque les vices de Caligula et d'Héliogabale. Les péchés capitaux régnaient impunément sous ses auspices et sous son égide; l'antique palais du Latran avait été transformé par lui en un lieu de plaisirs mondains. Lorsqu'excédée de tant d'insolence, la partie saine du clergé et du peuple essayait d'y porter remède en procédant à l'élection de pontifes moins indignes, ces essais n'aboutissaient qu'à une confusion plus grande; il y eut un moment, où trois papes siégeaient à Rome, l'un au Vatican, le second à Sainte-Marie-Majeure, un troisième au Latran. Des luttes à mort ensanglantaient les rues de la ville; Benoît IX, tantôt fugitif, tantôt triomphant, finit par céder la tiare à prix d'argent, et continua, dans une retraite profane, hors des murs de Rome, sa vie de débordements. Telle était la situation de l'Eglise au centre de la chrétienté, telle avait été Rome, au moment où Léon IX allait frapper aux portes de Saint-Pierre.

Sa marche, de Toul à travers l'Allemagne et

l'Italie, avait été une marche triomphale. Peuple, prêtres et nobles accouraient sur le passage de l'évêque qui marchait nu-pieds, comme le dernier des pèlerins, mais qui portait sa mission régénératrice écrite sur son front. Son cortége était aussi simple que lui-même ; mais au nombre des amis qui s'étaient attachés à sa nouvelle destinée, et qui allaient courir avec lui tous les dangers d'un combat à outrance, se trouvait un simple moine, qui valait une légion d'adhérents. J'ai nommé Hildebrand, le moine de Cluny, le chapelain de Grégoire VI, de l'un des concurrents de Benoît IX ; Hildebrand qui avait puisé dans le spectacle même des infamies romaines la volonté et le courage de réformer et de relever cette Église déchue. Ce sont les orgies de Benoît IX qui ont provoqué, qui ont légitimé les rigueurs de Grégoire VII ; la mission providentielle de ce pape, préparée par les pontificats de Léon IX et de Nicolas II, avait été révélée à ce génie incomparable sur les bords même de l'abîme, où menaçaient d'être englouties les traditions des premiers papes martyrs et des pontifes contemporains de Constantin et de Charlemagne. Hildebrand était l'homme d'une nouvelle époque, encore caché aux yeux du monde, mais intronisant déjà, sous le nom de Léon IX, un nouveau système.

Léon IX fit son entrée à Rome, au chant des hymnes, entouré par le clergé et par le peuple. Il alla en droite ligne prier sur le tombeau de l'apôtre saint Pierre, puis il déclara, devant un immense concours de fidèles, n'avoir accepté qu'à contrecœur la dignité pontificale, et être prêt à retourner dans sa patrie (1), si le choix préalable de la Diète allemande n'était ratifié par les habitants de la ville éternelle.

Evidemment la confirmation populaire que réclamait Léon IX était une affaire de pure forme ; mais le principe même énoncé par le pape lui gagnait l'affection du peuple ; il semblait, en réclamant l'assentiment des Romains, condamner lui-même la dictature de l'empereur (2). A partir de ce moment, l'Eglise s'appliqua nécessairement à reconquérir la liberté du choix dans les élections papales.

Le 12 février 1049, jour de la purification, il fut consacré par les trois cardinaux-évêques, et de ce jour, l'Eglise sentit le souffle vivifiant d'un air de réforme ; c'était la bise du nord qui venait enlever les miasmes marécageux de la campagne romaine.

(1) Il ne s'était point démis de ses fonctions d'évêque.

(2) *Gregorovius, histoire de Rome au moyen âge.* T. IV, passim.

Les annales ecclésiastiques mettent en lumière l'activité dévorante du nouveau Pape, qui convoqua concile sur concile, et parcourut incessamment l'Europe centrale, pour extirper la simonie et le concubinage, pour relever l'épiscopat amoindri, et imprimer une vie nouvelle à des règlements oubliés ou méconnus. Le Pape Victor III a dit de lui, avec toute raison : *ab eo omnia ecclesiastica studia renovata, novaque lex visa est exoriri.* A peine assis sur le siége pontifical, il émet une bulle en faveur de l'église de Saint-Pierre, et attribue à la restauration et à l'ornement de cette basilique tous les dons faits par les fidèles. Dès le mois de mars 1049, il se rend à l'église de Saint-Michel, sur le mont Gargano qui domine l'Adriatique. Sa pensée pieuse et ardente erre au delà de cette mer jusqu'à Byzance et appelle la lumière d'en haut sur les Grecs schismatiques ; de là, il se rend au couvent du Mont-Cassin, fondé par saint Benoît, le guide spirituel de son enfance et de sa jeunesse. Il croyait devoir à ce protecteur invisible sa guérison dans une maladie mortelle, et il venait maintenant s'acquitter d'un devoir de reconnaissance dans le sanctuaire même où Benoît avait vécu. Le Pape, quoique pompeusement reçu par l'abbé Richerius, dîna dans le réfectoire à la table des moines, et

gagna les cœurs par cette humilité qui chez lui semblait une grâce d'état. Il éprouvait instinctivement le besoin de s'appuyer sur quelque affection, puisqu'il allait être obligé de froisser les intérêts et les passions.

Dès le premier concile qu'il convoqua à Rome en avril 1049, il pouvait se convaincre que s'il voulait agir avec une vigueur extrême, renverser tous les obstacles, frapper tous les coupables, les églises de Rome resteraient sans prêtres. Hildebrand, maintenant son sous-diacre et recteur de Saint-Paul, le dirigeait à la fois avec énergie et modération. Kilian, évêque de Sutri, accusé de plusieurs vices, avait cherché à se défendre en faisant admettre de faux témoins; mais à la voix du Pape, il était tombé, frappé d'apoplexie, comme Ananias, sous l'impression d'une terreur panique qui s'était emparée de tous les assistants, Léon prétendait établir la règle que tous les prêtres qui auraient été consacrés par un évêque simoniaque seraient privés de leur dignité. L'effroi fut universel. C'est alors que Hildebrand intervint et fit établir, comme règle normale, les ordonnances moins sévères de Clément II. Mais Léon IX se montra implacable contre les mariages incestueux et contre les ecclésiastiques concubinaires.

Pur, lui-même, de tout péché charnel, il

s'indignait contre les coupables qui avaient violé le vœu de chasteté. Les femmes convaincues d'avoir cohabité avec des prêtres furent privées de leur état civique et condamnées à l'état de serves du palais de Latran. Cette antique demeure des Papes, qui sous Benoît IX avait été un lieu de débauches, fut exorcisée par le saint pontife et rendue à sa destination première; les admirables hymnes de l'Eglise primitive retentirent de nouveau sous ces voûtes purifiées.

Dès son entrée en fonctions, le Pape reçut de la part de saint-Pierre-Damiani un livre, fruit d'une longue et terrible expérience, un volume portant le titre significatif et néfaste de *Gomorrhianus*, qui signalait au père des fidèles les vices hideux dont laïques et cléricaux se souillaient, et qui le sommait d'extirper ces excroissances du corps social. Le Pape répondit catégoriquement au jeune anachorète pour le remercier de ses tristes révélations et prit l'engagement d'y porter remède dans la mesure de ses forces. A l'un des successeurs de Léon IX, au Pape Alexandre II, l'œuvre de Damiani parut offrir des sujets de scandale tels, qu'il crut devoir l'enfermer dans une cassette sous triple clef. L'église, depuis ce temps, a permis l'impression de cette anatomie du vice ; car la morale publique n'est

point engagée dans les publications de cette nature, et elle ne court point de danger par des crudités physiologiques. C'est la poésie du crime qui fausse les intelligences et pervertit les cœurs.

Dès le début de son pontificat, Léon IX avait à lutter avec d'autres difficultés matérielles ; les caisses des églises avaient été vidées par le monstrueux Benoît IX; dès lors comment nourrir la petite cour pontificale ? Il songeait déjà à vendre jusqu'au dernier de ses ornements, et ses amis d'Allemagne étaient sur le point de mettre leurs vêtements en vente, afin de pouvoir retourner dans leur patrie, lorsqu'un don inespéré arriva de la cour lombarde de Bénévent. On a remarqué que pendant les soixante-dix années qui ont précédé le pontificat de Léon IX, et sous son règne même on ne frappa point de monnaie papale. Le peuple romain cependant vivait d'aumônes, comme il vit aujourd'hui du produit des étrangers ; par une coïncidence heureuse, dans cette détresse publique, on vit se présenter à Rome un roi d'Ecosse, illustré bien plus par la tragédie shakespearienne que par les annales contemporaines. Macbeth, meurtrier de son prédécesseur Duncan, avait à se faire pardonner cet assassinat, et il répandit avec profusion des aumônes et des largesses de

toute nature. Le peuple fut satisfait et attribua ce secours inattendu à l'influence du Pape.

En général, la ville de Rome resta calme sous Léon IX, qui s'appliquait à ne pas attaquer les formes de la constitution urbaine. La piété réelle du Pape inspirait aux habitants un respect involontaire, et l'union intime qui régnait alors entre l'empire et la papauté contribuait aussi au maintien de la paix dans les rues de la ville et dans les châteaux de la campagne. Mais Léon ne parvint jamais à se sentir à l'aise dans une cité qui avait été récemment souillée par tant de meurtres perfides et de combats publics. Le séjour de Rome lui inspirait une involontaire répugnance; en additionnant les mois qu'il a passés au Latran, on n'arriverait probablement pas au quart des années de son pontificat.

Déjà pendant l'automne de 1049, nous trouvons le Pape en route pour le Nord. A Passignano, en Toscane, il est rejoint par saint Jean-Gualbert, ce chevalier-moine, fondateur du couvent de Vallombreuse, et l'un des lieutenants les plus actifs du Pape dans l'œuvre de la réforme. Il traverse Pavie, passe le Saint-Bernard et se rend à Clugny, partout conciliant, confirmant ou concédant des priviléges. Puis il entre un instant à Cologne où un accueil magnifique l'attend; à Aix-la-Cha-

pelle il reçoit la soumission de Godefroi, duc de Lorraine, qui avait saccagé et incendié la ville de Verdun, et qui maintenant faisait amende honorable sur le théâtre même de ses méfaits, en se laissant frapper de verges et en consentant à faire l'office de manœuvre pour la reconstruction de l'église qu'il avait brûlée.

Un synode avait été convoqué à Rheims pour le 3 octobre 1049; Henri Ier, roi de France, circonvenu par des évêques simoniaques, avait voulu détourner le Pape de son projet d'entrer en Champagne. Léon IX persista dans son dessein; un immense concours de tous les points de l'Europe centrale et de l'Angleterre lui prouva qu'il n'avait pas trop présumé de son influence morale. — La foule des pèlerins dans l'église de Saint-Remy, où l'on avait exposé la relique du saint, fut telle qu'il y eut des malheurs à déplorer. Le Pape fut obligé de se réfugier dans un couvent contigu à l'église, que l'on évacua de force pour pouvoir célébrer les cérémonies de la consécration.

Le synode fut tenu dans le temple, qui venait d'être restauré et livré au culte; une longue série de mesures disciplinaires marqua chaque jour de cette active assemblée. L'archevêque de Rheims, accusé de simonie, mais habilement défendu par l'évêque de Senlis, fut as-

signé à comparaître, en 1050, devant un concile à Rome. D'autres dignitaires inculpés furent moins heureux ; l'abbé de Pothières (dans le diocèse de Langres) qui s'était refusé de payer le denier de saint Pierre et s'était rendu coupable d'actes honteux, fut solennellement déposé. L'évêque de Langres, accusé de crimes multiples, crut devoir se soustraire par la fuite au prononcé du jugement, qui le mettait hors du sein de l'Eglise.

Cette terrible sentence de l'excommunication fut prononcée, dans le même synode, contre plusieurs prélats prévaricateurs ; les anciennes prescriptions contre la chasse et le mariage des prêtres furent renouvelées, et lorsqu'après une étonnante activité déployée pendant le concile, le Pape fit ses adieux à Rheims, il put se rendre le témoignage d'avoir, sur le sol de la France, et en face d'un roi malveillant, déployé la même énergie qu'à Rome, en face d'une faction de puissants dynastes.

Un concile était convoqué à Mayence, pour le 11 octobre, et l'empereur d'Allemagne devait s'y rencontrer avec le Pape. Avant de s'y rendre, Léon IX consacra l'église de Sainte-Madeleine à Verdun, et versa des larmes sur les ruines des temples et des demeures, qui avaient été saccagés par Godefroi de Lorraine.

On vit à Mayence se produire des scènes analogues à celles de Rheims. Un évêque de Spire, Sibico, accusé d'adultère, essaya de se défendre; sa mâchoire fut subitement paralysée, et, de ce moment, l'assistance ne douta plus de l'influence irrésistible d'un Pontife, qui était visiblement assisté par le Seigneur.

De Mayence, le Pape retourna sur ses pas en Lorraine, et arriva en novembre à Moyenmoutier, « cette pépinière de saints; » du fond de la vallée lorraine, il se dirigea vers Andlau, en Alsace. Je laisse à penser quelle dut être son émotion, lorsqu'il toucha ce sol, où il avait sans doute plus d'une fois passé comme jeune lévite pour visiter soit Hohenbourg, soit le monastère d'Altorf, fondé par ses ancêtres. Le couvent de Saint-Fabien et Sainte-Félicité à Andlau le reçut dans son enceinte; il y consacra le maître-autel dans l'église nouvellement reconstruite par l'abbesse Mathilde, et y plaça les reliques de sainte Richarde. Les droits et les priviléges de l'abbaye furent renouvelés à cette occasion, sous réserve d'une redevance de trois pièces de toile pour étoles, que l'abbesse aurait à envoyer annuellement au Saint-Siége. Le souvenir de la sainte impératrice devait être sympathique à Léon IX, qui cultivait, comme sainte Richarde, les muses latines, et qui aimait, sans doute, comme

elle, ce pittoresque vallon. J'ai tout lieu de penser que le Pape ne passa point aux pieds de Hohenbourg, dont il avait restauré le couvent quatre ans auparavant, sans faire une courte station au haut de la montagne ; toutefois, le document qui constate d'une manière officielle sa sollicitude pour le saint asile et pour le nom de son aïeule, n'a été émis qu'un an plus tard, en 1050 ; nous aurons à y revenir.

Arrivé à l'église de Saint-Cyriaque, à Altorf, où ses parents étaient enterrés, le Pape consacra le maître-autel, y déposa une grande quantité de reliques, entre autres le bras de saint Cyriaque, et resta plongé dans un long recueillement sur la pierre sépulcrale des auteurs de ses jours. Quels eussent été les transports de la pieuse Heilwige, si elle avait vécu assez longtemps pour voir le cortége qui accompagnait le Pape dans son pèlerinage et si elle avait pu recevoir des mains d'un fils la bénédiction de l'un des plus dignes successeurs de saint Pierre !

Pour le coup, le pontife laissa un témoignage officiel de son séjour temporaire dans le couvent de Saint-Cyriaque. Une bulle datée du 28 novembre 1049 (1) rappelle les origines du couvent fondé par les parents du Pape, qui

(1) Voy. Schœpflin, *Als. dipl.*, I, p. 164 à 165.

veut « baser l'avenir de ce lieu vénérable sur « des priviléges apostoliques, en retirer pour « lui-même des moyens de salut et assurer « aux moines un appui tutélaire. » Répondant aux vœux de son cousin (*patruelis*) Adalbéron, chanoine de l'église de Toul, il reproduit les premiers actes de la fondation de ce monastère, et prescrit les premiers défrichements dans les alentours. Le comte Eberhard, un ancêtre du Pape, y venant fréquemment, l'avait déjà trouvé propre à la fondation d'un couvent ; mais il avait été arrêté dans ses projets par la maladie et par la mort. Son fils, Hugues-l'Enroué (*aliquantulum raucus*), connaissant les intentions du comte, commença dans cette localité à construire une église en l'honneur de saint Barthélemy et de saint Grégoire. Sur la demande du même Hugues, l'évêque Erkenbold consacra l'église, et Hugues fit don à cette jeune fondation des dîmes d'Altorf, et en même temps des dîmes de la campagne située autour du *Burcberck* (1), avec celles de Mollkirch, Grendelbruch, Schirmeck et Bærenbach. La consécration a lieu en présence de l'abbé de Clugny et de plusieurs prélats. Léon IX, dans cette même bulle, confirme les dons et les priviléges accordés par

(1) Burgberg, montagne du château, probablement de Guirbaden.

ses parents à l'église d'Altorf, par exemple, le droit de battre monnaie, le droit de péage, et celui d'un marché, autrefois octroyé par l'empereur Othon (1).

(1) Il n'est point dit si c'est Otton I, II ou III, qui avait accordé cette faveur. La bulle n'existe point en original dans notre collection du Bas-Rhin; nous ne possédons qu'un simple *Vidimus* de l'officialité de 1462. Schœpflin ne connaissait pas plus que nous la charte primitive; il a travaillé sur le *Vidimus*.

On lisait sur le dos de la charte, que l'évêque Werner attribua, lors de la consécration de cette église, à l'autel de Saint-Cyriaque les dîmes de dix-sept manses (*terra salica — Selegelende*) provenant soit du comte Eberhard, soit du comte Hugues, soit de leurs frères Gerard et Waffrid; puis les dîmes de l'Osternforst, à Dereberde et Demosand (*sic*); enfin les dîmes de la forêt de Berenbach et Grendelbach (*Grendelbruch*), commençant par le cours d'eau de Rotaho (*la Bruche à Rothau*), et se terminant à Surebac (*Sauerbach?*).

La même note contient encore d'autres renseignements sur les mutations survenues dans ces rentes. Ce sont des détails passablement confus; ils se rapportent à des biens sis à Torolfesheim (*Dorlisheim*), donnés par Gontram, fils de Hugues, pour le salut de son âme et une partie des dîmes sur des terres que Mefrid (*sic*), l'oncle de ces seigneurs, avait données à l'autel de Saint-Etienne, à Metz. La comtesse Berthe, épouse d'Eberhard, avait livré et donné à l'autel de la Sainte-Vierge à Strasbourg une partie des dîmes, attribuées dans le principe à l'église d'Altorff par Gontram.

Le premier voyage du Pape Léon IX en Alsace est encore marqué par une bulle, émise le 17 novembre 1049 (1) en faveur du monastère de Sainte-Croix fondé par ses parents à Woffenheim, dans le Haut-Rhin.

Après une invocation à l'instrument du martyre du Sauveur, Léon rappelle que l'église en question a été fondée par ses parents Hugues et Heilwigdis; il dit qu'en souvenir d'eux et de ses deux frères Gérard et Hugues, déjà décédés, et pour son propre salut, il soumet l'église en question à l'autorité et à la protection du Saint-Siége. A l'avance, il réprouve toute usurpation éventuelle, même si elle avait lieu dans un but religieux; il permet à l'évêque du diocèse d'y faire gratuitement des consécrations d'autels ou de religieuses, mais sous aucun prétexte il ne saurait admettre qu'un roi, empereur, archevêque ou évêque y fasse un acte impliquant une autorité domaniale ou d'advocatie. Il rappelle avoir confié l'advocatie à son neveu Henri, possesseur du château d'Egensheim (*Eguisheim*), et lui confère, à ce titre, l'usufruit des rentes d'Orbeis. Après sa mort, le plus âgé des co-propriétaires d'Eguisheim succédera à l'advocatie, aux mêmes conditions.

(1) Schœpflin, *Als. dipl.*, I, p. 163 et suiv.

A leur défaut, l'abbesse et la congrégation des religieuses de Sainte-Croix pourront au besoin élire l'avoué parmi les co-propriétaires d'Eguisheim. S'il n'y a point d'héritier à Eguisheim, les religieuses choisiront dans la famille ou parenté du fondateur, de manière à prendre toujours de préférence le plus proche parent, et à maintenir l'avouerie dans la famille (*in genere*).

« Suit une réglementation de ce que l'avoué pourra percevoir, si les domaines du monastère allaient augmenter ; c'est toujours, indépendamment des revenus du fermage d'Orbeis, la douzième partie des nouveaux revenus; mais il faudrait pour cela attendre que le couvent ait acquis douze nouvelles manses. Si l'avoué percevait plus qu'il ne lui est dû, sur les biens meubles et immeubles du couvent, l'abbesse, après une admonestation et un délai de douze semaines, aura droit d'en appeler au Saint-Siége.

« Après la mort de l'abbesse, que le Pape lui-même venait de bénir, les religieuses devaient être libres dans leur choix; elles devront de préférence en prendre une dans leur propre sein, capable et douée de bonté ; dans le cas où ces conditions ne se trouveraient pas, on aurait à en choisir une, hors du rayon du couvent. Il réserve au Saint-Siége seul la

bénédiction ou la consécration de l'abbesse élue.

« *En retour de toutes ses faveurs, l'abbesse enverra tous les ans à Saint-Pierre de Rome une rose d'or de la valeur de deux onces romaines*, ou bien la valeur même, pour en faire confectionner une; et ceci aura lieu en temps de Carême, le dimanche d'Oculi. »

Le Pape institue formellement « ce mémo- « rial des immunités accordées au couvent de « Sainte-Croix, pour qu'à Rome même, où « tout acte religieux prend son origine, et où, « *malgré moi*, j'ai accepté les fonctions de « vicaire de l'apôtre, le monastère situé sur « mes domaines paternels et largement doté « par moi, ne tombe point en oubli. »

« Fait le 14 des Kalendes de décembre. » — Au bas de l'acte, conservé aux archives de Colmar, se trouve le visa de Conrad, évêque de Strasbourg.

Le Pape s'était-il rendu lui-même à Wolfenheim, en venant de Moyenmoutier, et avant d'aller à Andlau, ou après cette tournée, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer ou de préciser maintenant. En tout cas, il ne semble guère probable que Léon IX, une fois en Alsace, n'ait pris quelques jours pour visiter les fondations de ses parents, d'autant plus que

Woffenheim était dans le voisinage d'Eguisheim et de son château paternel (1).

Au sortir d'Alsace, nous trouvons le Pape dans le comté de Calw, en Souabe, tenu par son neveu Adalbert. — Aux environs de Calw, les ruines du couvent de Hirschau attirèrent son attention ; il y fit faire des fouilles et découvrit les reliques de sainte Aurèle. A la suite de cette heureuse trouvaille, il enjoignit à son neveu et à la comtesse Viltrude de relever les murs du couvent et de le remettre entre les mains des Bénédictins.

Vers la fin de novembre 1049, il arrive à Reichenau, dont il avait soutenu l'abbé contre l'évêque de Constance ; dans cette île aux anciennes basiliques ; il célèbre la fête de saint Clément. De là, il se rendit à Augsbourg, puis passa au cœur de l'hiver par les Alpes du Tyrol, et fut de retour à Rome vers le commencement du carême de 1050. Je ne saurais mieux exprimer l'immense changement qui venait de s'opérer dans la situation générale,

(1) L'abbé Hunkler place, à cette même époque, une tournée du Pape au monastère de Saint-Sigismond à Rouffach, de plus, la consécration des églises de Bergholzzell, d'Œlenberg et d'Ottmarsheim. Je ferai aussi remarquer que les chartes concernant Sainte-Croix et Altorf ne sont point datées de ces localités même; c'est probablement en route pour l'Italie que le Pape les a fait expédier.

qu'en traduisant les paroles d'admiration qu'inspire à C. Hœfler cette rentrée du Pape dans les Etats de l'Eglise, après sa première excursion apostolique en France et en Allemagne.

« En moins d'un an, le Pape avait réussi à « arracher l'Eglise à un état de détresse et à la « relever de son abaissement. Le partisan le « plus enthousiaste des promesses divines « n'aurait pu espérer un semblable résultat. « L'Espagne se trouvait rattachée au Saint- « Siége; en France, l'esprit d'opposition du « roi et des évêques était brisé ; l'Eglise d'An- « gleterre était plus intimément que jamais « unie à l'Eglise de Rome ; en Allemagne, les « germes d'une dissolution prochaine étaient « étouffés ; en Italie, la transformation était « complète ; dans l'Occident tout entier, l'es- « prit apostolique primitif était rajeuni, les « préceptes canoniques fortifiés. Plus avait été « grand à Rome l'esprit de perdition, plus « brillant était aujourd'hui le modèle qui mon- « trait à tous les peuples le chemin de la vie et « du salut. Les princes de la terre rendaient « hommage de nouveau au successeur de l'a- « pôtre ; les évêques de tous les pays de l'Oc- « cident entendaient de nouveau sa voix.

« Beaucoup d'évêques avaient été pourvus « d'excellents pasteurs ; les moines et les prê- « tres étaient ramenés à la vie disciplinaire,

« les laïques bridés, les récalcitrants punis ; et ce « résultat était obtenu sans l'emploi de la vio- « lence, malgré l'opposition et l'inimitié des « puissants de la terre, sans conseil, sans as- « sistance, par un seul homme faible et dés- « armé, mais pénétré de l'esprit de Dieu, de la « foi apostolique, de l'espérance dans le se- « cours d'en haut, et de l'amour qui le pous- « sait à laisser sa vie pour son troupeau. »

A peine descendu à Saint-Jean-de-Latran, le Pape préside le concile qui décida la condamnation de la doctrine de Béranger de Tours (1), sur l'Eucharistie, et ce jugement fut confirmé quelques mois plus tard par le concile de Vercelli.

Jusqu'ici, Léon IX, absorbé par les soins de la réforme du clergé, n'avait pu s'occuper de la situation politique et territoriale du Saint-Siége ; mais maintenant il éprouva l'impérieux besoin de faire honneur aux traditions de Rome pontificale ; pour lui, comme pour quelques-uns de ses grands prédécesseurs du huitième siècle, le Pape devait être un pontife-roi ; l'humilité de son cœur n'obscurcissait point sa vue comme homme d'Etat ; peut-être aussi puisait-il, pour cette partie de son activité, toutes ses inspirations chez le moine Hildebrand, dont nous avons vu l'austère

(1) Il niait la présence réelle.

figure au milieu du cortége qui avait suivi l'évêque de Toul à Rome. Depuis Charlemagne, la curie romaine convoitait la Pouille et la Campanie, et faisait remonter ses prétentions ou ses droits jusqu'à la donation de Constantin. Ces desseins du Pape se portaient sur l'Italie méridionale, qui offrait à cette époque un singulier aspect (1). Les empereurs d'Orient et d'Occident aspiraient à y dominer; les princes lombards continuaient à règner en maîtres souverains dans plus d'une ville; les cités maritimes étaient à peu près indépendantes, et à travers ce dédale de seigneuries, les Normands, récemment arrivés, se mettaient au service de tous les partis, pour les tromper les uns après les autres.

Dans cet état à peu près anarchique, le Pape devait apparaître comme une providence. A Salerne il fut accueilli avec déférence par le prince Guaymar IV; à Melfi, il eut une conférence avec les princes normands, et dans le duché de Bénévent, que l'empereur Henri III avait en partie accordé aux Normands, le Pape prépara la voie à une conquête pacifique. La ville de Bénévent chassa l'année suivante ses maîtres lombards, et se donna aux souverains ecclésiastiques de Rome (25 juin 1051).

(1) Voy. Grégorovius IV, p. 77-78.

Dans l'automne de 1050, Léon IX s'achemina de nouveau vers les contrées du Nord, qui lui étaient si chères ; le 19 octobre il visita Toul, et employa quinze jours à revoir, dans les environs, toutes les localités, où, pendant son enfance studieuse et sa jeunesse active, il avait déjà vécu de cette vie de sainteté, qui faisait maintenant l'orgueil et l'admiration des peuples catholiques. Il y eut une affluence considérable de pèlerins et de dignitaires de l'Eglise, qui vinrent du fonds de la Hongrie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, porter leurs hommages à ce Pape, redresseur des torts et digne héritier de la succession de saint Pierre.

Pendant son séjour dans son ancienne résidence épiscopale, Léon IX honora les reliques de saint Gérard, dont le corps avait été trouvé intact après cinquante-six ans, écoulés depuis son ensevelissement. De Toul, il se rendit sur les confins de la Lorraine, au couvent de Hesse, près Sarrebourg, dont il confirma les priviléges ; puis il redescendit, dans l'arrière-saison, en Alsace. Ce fut pendant cette seconde tournée pontificale qu'il émit le remarquable document, dans lequel il constate la présence des reliques de sainte Odile au couvent de Hohenbourg. Ici, je ne puis mieux faire que de traduire textuellement une

charte qui constitue pour le monastère, situé au sud-ouest de Strasbourg, sur une sommité des Vosges, un véritable titre de noblesse (1) :

« Léon, évêque, serviteur des serviteurs de « Dieu, au nom du Seigneur, à l'église de « Sainte-Marie, mère de Dieu, à Hohenburch, « où repose le corps de la Sainte-Vierge Odile « et par son entremise, salut aux religieuses « qui à tout jamais y feront le service divin.

« Pendant que nous parcourions, poussé « par un pieux devoir, la contrée d'Alsace, il « nous arriva de visiter Hohenburch, et puis- « que nous portons une pieuse sollicitude à « toutes les églises, une dévotion spontanée « nous aurait porté vers ces lieux, sans comp- « ter que le souvenir de nos parents, qui dé- « votement y ont servi le Christ et y reposent « en paix, nous a poussé à consacrer de nou- « veau, comme résidence du Saint-Esprit, « ladite église, que nous avons trouvée pour « ainsi dire abandonnée. Et nous l'avons fait « ainsi qu'il convient. Or, à ce temple dédié à « la Sainte-Vierge, mère de Dieu, et à saint « Nicolas, la vénérable abbesse Berthe a livré « un bien avec des serfs qu'elle possédait près « d'Arcenheim (*Artzenheim*) et près de Mei-

(1) Cette bulle est placée improprement par Schœpflin (*Als. dipl.*, I, p. 166-169), en 1051, au lieu de 1050.

« noldesheim (*Mænolsheim*), Sahsenheim, Uh-
« resheim (*Ursheim*), Gersheim (*Gerstheim*).
« Nous avons de plus statué que sur les deux
« autels, dont l'un est placé au-dessus de la
« tête de sainte Odile et l'autre dans l'église
« principale, personne ne célèbre la solennité
« de la messe, si ce n'est l'évêque du diocèse
« même, et les semainiers attitrés de l'église
« même ; et, en outre, toute personne capable
« qui se présenterait, mais toujours avec l'au-
« torisation et l'assentiment de l'abbesse ou
« de la congrégation dans le cas où l'abbesse
« ne serait pas présente. On aura de plus soin
« de se pourvoir d'un prêtre religieux, qui
« desservira journellement l'autel de Sainte-
« Odile et remplira dignement l'office de cha-
« pelain auprès de l'abbesse. Et puisqu'il con-
« vient à nos devoirs de régent apostolique,
« de porter une bienveillance compatissante à
« qui brille dans l'exercice de la piété, ainsi
« que le portent les lettres-priviléges accor-
« dées par nos prédécesseurs, il nous a sem-
« blé aussi juste et convenable de nous rendre
« aux désirs de cette église et des religieuses
« qui s'y vouent au service du Seigneur. Or
« donc, nous concédons en vertu de notre au-
« torité, et à tout jamais, ledit privilége, sta-
« tuant sous réserve de la censure apostoli-
« que, et en invoquant le jugement de Dieu,

« que ladite église devra inviolablement pos-
« séder le bien susmentionné, et tous ceux qui
« ont déjà été concédés par les fondateurs de
« l'église ou par d'autres fidèles serviteurs du
« Christ; par exemple : Rodesheim (*Ros-*
« *heim*), Torolfesheim (*Dorlisheim*), Avels-
« heim (*Avolsheim*), Sahsolsheim (*Sæssols-*
« *heim*), Bladensheim (*Blæsheim*), Scafersheim
« (*Schæffersheim*), Ehnenheim (*Obernai*), Il-
« lenkirchen (*Illkirch*), Ingemarsheim, Ehen-
« heim (*sic*, *Niedernai*), Egensheim (*Eguis-*
« *heim*), Sigolsesheim (*Sigolsheim*), Alege (?),
« Sunthausen (*Sundhausen*), Argersheim (*Er-*
« *gersheim*), Scopfheim (*Schopfheim*), Gers-
« heim (*Gerstheim*), Bircheim (*Bergheim-Mil-*
« *telbergheim?*), Tullingen. Quant à la terre
« salique de Saint-Nabor, et de tout ce qui
« serait ultérieurement concédé, que personne
« se permette dorénavant d'en enlever ou de
« lâcher une parcelle; mais que le tout de-
« meure intégralement aux religieuses vouées
« en ce lieu au service du Seigneur.

« Nous avons aussi résolu de confirmer aux-
« dites religieuses la faculté d'élire, toutes les
« fois qu'une abbesse viendra à décéder, sans
« contradiction, une abbesse qui prendra la
« direction du couvent. Ordonnons aussi
« qu'elles élisent de préférence dans leur pro-
« pre sein, si elles peuvent y trouver une digne

« et religieuse abbesse, sinon qu'elles accep-
« tent la meilleure qu'elles pourront trouver
« autre part et qu'elles amènent l'élue devant
« l'évêque, pour qu'il la consacre, et que l'ab-
« besse à son tour fasse régulièrement consa-
« crer par l'évêque les religieuses soumises à
« son régime.

« Nous décrétons aussi que toute la super-
« ficie (*area*) de la montagne, qui, du temps
« de sainte Odile était possédée par les reli-
« gieuses seules, ainsi qu'il est constaté par
« une ancienne tradition, soit soumise à l'ab-
« besse de telle manière que personne ne
« s'avise, sans son assentiment, de cultiver ou
« d'occuper la montagne qui s'étend au-des-
« sous de l'enceinte du mur païen (*infra septa*
« *gentilis muri*) et que personne se hasarde
« d'enfreindre et de violer, de quelque façon
« que ce soit, la paix, qui doit, selon notre
« volonté, régner perpétuellement en ces
« lieux. Décrétons en outre que pas une per-
« sonne, de quelque condition qu'elle soit,
« n'exige quelque chose de ladite église par
« force ou par violence, mais qu'elle puisse
« toujours, calme et tranquille, vaquer aux
« louanges de Dieu ; voulons aussi que l'ab-
« besse ne dissipe point les biens du couvent
« avec une prodigalité insouciante, mais que,
« fidèle dispensatrice du suprême empereur,

« elle s'applique à conserver diligemment et à « garder prudemment tous les revenus qui « devront servir aux pauvres du Christ et à « l'avantage de l'église, non à la vanité du « monde, de manière que les brebis du Christ, « qu'elle doit paître selon l'esprit et la « chair, ne manquent jamais de pâturage tem- « porel et puissent s'appliquer sans souci à la « recherche et à l'acquisition des choses de « l'éternité. Si elle contrevenait à ses devoirs, « et si, avertie une, deux ou trois fois, elle ne « venait pas à résipiscence, nous prescrivons « qu'elle soit déposée selon les règles cano- « niques, et devant l'église, en vertu d'une « censure judiciaire.

« Or donc, en vertu de l'autorité qui nous « compète comme successeur de saint Pierre, « nous décidons irrévocablement qu'il ne sera « permis à aucun empereur, roi, archevêque « ou personnage quelconque, grand ou petit, « d'agir, de quelque façon que ce soit, à l'op- « posite de cette lettre confirmative. Quicon- « que y contreviendrait, nous voulons qu'il de- « meure frappé de notre anathème apostoli- « que, jusqu'à ce que, humblement, il vienne « à s'en repentir. Mais celui qui gardera (*ces « préceptes*), voulons qu'il participe de la vie « éternelle. Frappé sera du même anathème « tout semainier ou tout autre prêtre qui se

« hasarderait à accabler l'église de Hohenbourg « par des contestations ou des violences. Les « semainiers aussi ne posséderont sur la mon- « tagne que les maisons nécessaires à leur ha- « bitation, qui leur auront été concédées par « l'abbesse à titre de bénéfice.

« Fait, le 10 des kalendes de janvier (*le 18 « décembre 1050*) de la main d'Odon III, pri- « micerius de Toul, chancelier et bibliothé- « caire du siége apostolique, pendant la se- « conde année du règne de Léon IX, Pape, « indiction IV^e^. »

Je pense que tout commentaire pâlirait à la suite de ce document, témoin de la sollicitude du Saint-Pontife pour l'Alsace et pour ses illustratons religieuses. Mes lecteurs auront été saisis, sans que j'insiste sur cette circonstance, par les termes affectueux qui révèlent l'attachement du Pape pour le pays de ses ancêtres. Ils doivent aussi être frappés de la description des localités, et des termes relatifs à l'enceinte celtique, témoin muet d'un long passé, qui, à l'époque de saint Léon déjà, exerçait sur l'imagination du peuple une mystérieuse influence.

Un historien d'Alsace, que nous avons tous connu et apprécié, feu Strobel, place ici la visite de saint Léon dans le Haut-Rhin et à Strasbourg. — Dans la capitale de l'Alsace, le Pape

visita la cathédrale romane, dont la reconstruction, commencée sous l'évêque Wernher, avançait alors rapidement. Léon approuva les plans qu'on lui soumit. Puis il consacra l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, et, à la demande des fidèles, il y laissa son couvrechef, que l'on montrait pendant longtemps à titre de relique, le mercredi de la Semaine-Sainte. — Cependant, au milieu des soins donnés aux églises et aux monastères, il ne perdit point de vue le but majeur de son voyage dans le Nord, *la pacification du pays*.

Depuis que l'empereur Conrad II avait déclaré les fiefs héréditaires, il s'était formé dans les pays rhénans, comme dans l'Allemagne centrale, un nombre considérable de petites seigneuries indépendantes, souche et origine de la noblesse inférieure. Le premier effet de cette mesure, dictée par des circonstances impérieuses, fut de donner lieu à des frottements constants de seigneur à seigneur, et de seigneur à ville ; la paix publique était journellement troublée ; le Pape avait lui-même pendant son jeune âge éprouvé, par les malheurs de sa propre famille, les terribles suites de cet état anarchique. Le trouble qui régnait dans l'Eglise, s'était communiqué à toutes les relations politiques et civiles. Pour lutter avec le mal, le Pape s'appliqua de son mieux à faire

adopter en Alsace la paix de Dieu, qui avait déjà obtenu force de loi dans d'autres parties de l'Europe centrale.

Une convention, jurée en 1051, par les seigneurs et les villes, couvrit de sa protection, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, les ecclésiastiques, les femmes, les marchands, les chasseurs, les pèlerins, les agriculteurs allant aux champs ou revenant de leur labour. Tous les participants à ce traité s'engageaient à ne point porter des armes pendant les jours fériés, et pendant les jours de la semaine, fixés par la Trève-Sainte. La peine de mort était prononcée contre la personne libre qui violait le traité; le serf coupable perdait la main. Toute provocation violente était punie; tout accusé subissait l'épreuve de l'eau froide. On plaça la paix de Dieu sous la surveillance du clergé, et lecture publique était donnée des articles de la convention, chaque dimanche, dans les églises. Le son des cloches annonçait, le soir du mercredi, que toute hostilité devait cesser pendant quatre jours.

Ce fut un immense bienfait, et dans les campagnes, on dut bénir le nom de Léon IX, qui valait à son pays natal cet armistice régulier et qui permettait aux opprimés de respirer un peu plus librement.

Au commencement de 1051, le Pape se rend à Trèves, puis pour la seconde fois à Augsbourg. Dans cette ville, un pénible devoir l'attendait : il avait cité à comparaître devant lui l'archevêque de Ravenne, accusé de machinations séditieuses contre la personne même de Léon. Sur les instances des évêques présents, le Pape pardonna et donna au pénitent hypocrite l'absolution dans la mesure de sa contrition. Un sourire sardonique, infernal, effleura la figure du prêtre rebelle ; il retourna impunément à Ravenne ; mais il y mourut d'une mort subite, et la croyance populaire attribua cette fin soudaine à la main vengeresse de Dieu.

Pour la célébration des fêtes de Pâques (1051), Léon IX fut de retour à Rome ; il y guérit pendant le service divin, par la seule influence de sa parole et de son regard, une pauvre possédée ; des faits analogues se répétèrent dans plusieurs circonstances et servirent plus tard de preuves à l'appui de la canonisation du Pape.

Pendant cette année 1051, Léon IX se rendit de nouveau dans le sud de l'Italie, où les Normands continuaient à commettre des cruautés inouïes. Pour y arriver, il suivit d'abord la route de Subiaco, et visita, dans cette belle vallée alpestre, les monastères illustrés

par saint Benoît. Il usa de rigueur envers l'abbé du *Sacro Speco*, qui, se sentant coupable, s'était réfugié à Trevi; puis il examina les documents des habitants de Subiaco, et fit impitoyablement brûler les titres apocryphes. Je cite cette circonstance, parce qu'elle jette rétrospectivement quelque lumière sur la manière de procéder qu'a dû employer le Pape pour le couvent de Hohenbourg. Il est évident qu'avant de faire cette consécration son examen s'était porté sur les titres de famille que le monastère avait conservés, et que l'acte solennel, qu'il accomplit, pour constater la vénération séculaire dont jouissait sa sainte aïeule, n'avait été décidé qu'après un consciencieux recueillement.

En arrivant dans l'Italie méridionale, il reçut définitivement la soumission de Bénévent; il fit son entrée dans cette ville, le jour même de l'Assomption. Alors les instances les plus vives lui arrivèrent du Catapan grec Argyrous, qui représentait le reste de l'influence byzantine dans la Pouille. Le Pape commença, en effet, à faire des préparatifs et des armements pour châtier les chevaliers-bandits de la Normandie; mais abandonné dès ce moment par Guaymar, prince de Salerne, il résolut de s'adresser à l'empereur Henri III, avoué de l'Eglise de Rome; car en s'appuyant

sur l'Allemagne, il pouvait espérer en finir avec les Normands, abriter contre leurs attaques Bénévent, sa nouvelle acquisition, et sauver les habitants de la Pouille, torturés, mutilés par les bandes des fils de Tancrède de Hauteville.

Pour décider l'empereur à lui fournir des secours efficaces, il fallut, une troisième fois, s'acheminer vers le Nord. Il se rend en Allemagne, en 1051, et commence par intervenir dans la lutte engagée entre Henri III et les rois André et Bela de Hongrie. Ses efforts sont couronnés de succès ; puis il passe à Ratisbonne, y rend les honneurs dus aux reliques de l'évêque Wolfgang, qui, d'après la tradition, avait rendu la vue à sainte Odile, consacre le couvent de Saint-Emerau, transporte à Bamberg les ossements du Pape Clément II, et arrive à Worms en décembre. Son séjour dans cette ville est marqué par la promesse d'un secours contre les Normands, qu'il arrache à l'empereur, auquel il cède l'évêché de Bamberg et l'abbaye de Fulde contre la propriété définitive de Bénévent.

Aucun document ne conserve la trace d'une visite, que le Pape aurait faite à sa chère Alsace, maintenant qu'il se trouvait non loin de cette province pour la troisième fois depuis son avénement au trône pontifical. En 1052,

nous le trouvons à Padoue, confirmant les priviléges des églises, et consacrant dans celle de Sainte-Justine, la découverte des corps de trois saints (1) ; puis à Mantoue, où il avait convoqué un concile, pour donner suite à ses actes de vigueur contre des mœurs dissolues. Ici, il rencontra pour la première fois une résistance à main armée de la part du clergé et du peuple, et se vit obligé de faire un pas rétrograde. Il doit être permis de proclamer que l'œuvre légitime, entreprise par Léon IX, fut entravée et échoua devant l'aveugle opposition d'une société corrompue. Le mal devait encore progresser, et provoquer la venue du grand moissonneur Hildebrand, qui allait extirper d'un seul coup la mauvaise herbe, dont l'Eglise était couverte.

De retour à Rome, le Pape eut la douleur de perdre par un empoisonnement Halynard, archevêque de Lyon, et Hugues, évêque de Langres. A la même époque (7 mai 1052), Boniface, marquis de Toscane, le soutien et le conseiller du Saint-Siége, mourut assassiné ; à Salerne, le prince Guaymar succombait à la suite d'une conspiration ; mais il restait à Léon IX, pour l'accomplissement de sa sainte mission, une phalange de pieux anachorètes ;

(1) Saint Julien, saint Maxime et sainte Félicité.

il avait saint Pierre Damiani à Ponte-Avellana; près de Vicence, saint Théobald le Champenois; à Vallombreuse, saint Romuald; entre les golfes de Salerne et de Tarente, cent vingt couvents abritant trois mille disciples de saint Alfer..., que de motifs d'espérance et de confiance dans l'avenir! Les Pisans, protégés et encouragés par lui, venaient de conquérir la Corse et la Sardaigne sur les Sarrasins; le Pape crut y voir la main de Dieu qui l'invitait à chasser les Normands de l'Italie méridionale.

En juin 1053, il se met en campagne avec une petite armée, commandée par Rodolphe, recteur de Bénévent, et par Werner, un chevalier souabe, qui lui amenait le secours si longtemps attendu du fond de l'Allemagne. Le Pape se dirigea d'abord sur le mont Cassin, de là à San-Germano et à Capoue, avec un brillant cortége clérical et laïque. Sur les bords du Volturno, il tient une cour de justice; mais déjà de sinistres présages commencent à circuler. Jean, archevêque de Salerne, avait eu, dans son église, sur le tombeau de l'apôtre Mathieu, une vision qui lui annonçait que la Pouille et la Calabre resteraient aux Normands. On comprend que ce songe, qui pouvait aussi n'être qu'une hallucination ou une inspiration de l'esprit du mal, ne détourna

pas le Pape d'un projet longuement médité. La position des chevaliers normands était cruelle; excommuniés par le Pape, détestés par les populations, en proie à la famine, en face d'une levée générale du pays, ils devaient se montrer prêts à tous les sacrifices. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence dans la Capitanate, près de Civitella, ils demandèrent instamment à négocier. Mais les chevaliers allemands, forts et d'une taille élevée, méprisaient les Normands petits et grêles; ils comptaient en avoir facilement raison, et rapporter au delà des Alpes des dépouilles opimes.

Léon IX se confiait dans la supériorité du nombre : il comptait dans son armée au moins sept mille combattants, à pied et à cheval; les Normands ne comptaient que trois mille cavaliers; mais c'étaient, selon l'expression de Gregorovius, autant de démons incarnés, de vrais Centaures, prompts à l'attaque et redoutables même en fuyant. A leur tête se trouvaient trois braves : Richard, comte d'Averse, le comte Humfroi et Robert Guiscard, l'Ulysse de ces temps héroïques.

La bataille qui allait se livrer entre Civitella et Dragonara, le 18 juin 1053, est l'un des faits guerriers les plus remarquables dans les annales de la papauté temporelle ; involon-

tairement on est porté à faire un parallèle entre cette rencontre et le combat de Castelfidardo.

Le Pape, du haut des créneaux de Civitella, bénit son armée, ne doutant pas un seul instant de la victoire.

Les chevaliers et les soldats allemands, couverts de leurs boucliers et armés de leurs glaives, repoussèrent facilement l'attaque de Humfroi, de ses tireurs d'arc et de ses lanciers; mais les troupes italiennes se débandèrent à la première attaque de Richard d'Averse; alors Robert Guiscard se mit à entamer immédiatement le flanc des Allemands. Ces braves se formèrent en carré et tombèrent un à un, jusqu'au dernier. C'est un des sacrifices les plus héroïques de l'histoire du moyen âge.

Les vainqueurs se précipitèrent contre les murs de Civitella; ils voulaient s'emparer du Pape. Le faubourg de Civitella est en feu; l'assaut est donné contre les remparts. Dans l'intérieur de la petite forteresse, les bourgeois, mobiles et infidèles, se mettent à piller les bagages pontificaux et à chasser le Pape lui-même hors des murs.

Dans cette extrémité, le Pape envoie des négociateurs vers les chefs normands, et se met à couvert sous le bouclier invisible de

l'apôtre saint Pierre ; il échange le rôle d'un chef d'armée inhabile et malheureux contre celui du bon berger (1). Les guerriers victorieux et sauvages sont apprivoisés, miraculeusement convertis ; ils s'agenouillent devant leurs prisonniers, baisent humblement les sandales apostoliques, enveloppent le Pape de leur escadron chevaleresque et promettent de lui faire escorte fidèle jusqu'à Bénévent, au besoin jusqu'à Rome.

Pendant deux jours Léon IX resta plongé dans une douleur profonde, et dans la prière pour l'âme des combattants, qui venaient de se sacrifier pour l'indépendance temporelle du Saint-Siége. Puis il les fit enterrer solennellement. L'aspect du champ de bataille de Dragonara brisa son cœur sympathique : il ne se releva plus de ce coup funeste, et, sans aucun doute, dans le silence des nuits d'insomnie qu'il passait maintenant, il devait s'adresser quelque reproche d'avoir laissé sacrifier le sang des fidèles pour une cause politique. Il déclina visiblement ; sa carrière était terminée.

Lorsque sous l'escorte des chevaliers vainqueurs il fit son entrée à Bénévent, les sanglots de la population répondirent aux larmes qu'il versait lui-même. La nouvelle de la dé-

(1) Gregorovius.

faite pontificale s'était répandue avec une effrayante rapidité dans toute l'Europe chrétienne ; le blâme et la critique ne firent pas défaut. Bruno de Segni, Saint-Romuald, le chroniquenr d'Amalfi, Saint-Pierre Damiani lui-même sont unanimes dans le jugement qu'ils portent sur cette campagne contre les Normands ; car, à cette époque, l'idée du domaine temporel du Pape n'avait pas encore atteint le degré de certitude qu'on semble lui accorder nos jours, où des hommes d'Etat protestants se sont rangés au nombre de ses défenseurs.

Les Normands venaient d'obtenir, par leur éclatant succès, un titre qui légalisait leurs conquêtes. Le Pape leva l'interdit qui pesait sur eux ; il promit très-probablement de reconnaître leur conquête ; et les prétentions de la papauté, d'exercer une suzeraineté complète sur le royaume de Naples, datent de cette défaite de Dragonara.

De quelques soins que les chefs normands entourassent le Pape, il resta inconsolable (1). Une seule pensée l'obsédait encore, celle d'avoir trop vite cédé à la force et de n'être pas mort à côté ou au milieu de ses fidèles dé-

(1) *Les Annales de Lambert* portent : *cunctos dies quibus supervixit tantæ calamitati in luctu et moerore egit.*

fenseurs. De sa prison splendide de Bénévent il envoya les cardinaux Frédéric de Touraine et Humbert à Constantinople, avec mission de sommer l'empereur Constantin Monomaque de se concerter avec Henri III, empereur d'Allemagne, à l'effet de reconquérir au profit de l'Eglise l'Italie méridionale. Etait-ce une impulsion spontanée, ou suivait-il, en cela, les conseils de Hildebrand? Qui peut le savoir, à la distance où nous sommes de la catastrophe de Dragonara, et dans la pénurie de documents précis. Nous possédons toutefois la lettre du Pape à l'empereur de Byzance; pour le pousser à intervenir en Italie, il s'appuie surtout sur la donation de Constantin-le-Grand, il ajoute : *Tu Juxta nominis tui etymologiam Constanter adjuva remperare, retinere et defendere...* » Fais honneur à ton nom, aide-nous vaillamment à reconquérir, à conserver et à défendre notre héritage.

Lorsqu'il écrivait cette épître pressante, ses jours étaient déjà comptés; vers les derniers temps de son séjour à Bénévent, il ne prenait plus de nourriture ; une fois encore, se ranimant, il y célébra la messe en public. Puis, il se mit en route pour Rome. C'était le 12 mars 1054, un peu plus de huit mois après la fatale bataille. Son état d'épuisement le força de s'arrêter douze jours à Capoue. Humfroi

l'avait accompagné jusque dans cette ville ; ici le Pape le congédia ainsi que son escorte normande. Il arriva à Saint-Jean-de-Latran, dans la société du fidèle abbé du Mont-Cassin.

De plus en plus brisé, il sentit approcher sa fin et se fit transporter à Saint-Pierre, à la date du 13 avril 1054. A peine les habitants de Rome eurent-ils appris cette nouvelle, qu'une partie de cette hideuse populace, habituée depuis de longues années au désordre des rues et au carnage, se précipita vers le palais de Latran, avec l'intention de le piller ; puis elle s'arrêta tout à coup, frappée d'une mystérieuse terreur, au pied des escaliers. La sainte figure de Léon IX protégeait, invisible, ce séjour d'une longue série de ses prédécesseurs.

En attendant le Pape luttait avec la mort. Il avait fait placer, près de son lit de repos, le sarcophage qui devait recevoir sa dépouille mortelle ; appuyé sur ses serviteurs, il s'approcha de ce dernier asile, et dit aux assistants à haute et intelligible voix : « Voyez, mes frères, combien est misérable et transitoire la grandeur humaine ! Que chacun de vous, s'il est destiné à jouir des honneurs de ce monde, me prenne pour exemple ! Voici, qu'élevé du néant jusqu'au faîte des grandeurs humaines, je suis de nouveau réduit à néant ; la cellule

que j'ai habitée comme moine, je la retrouve dans l'étroitesse de ce cercueil. Tout à l'heure j'y serai couché, recouvert, au lieu d'ornements, du fil de l'araignée ; en ce moment déjà, je suis une pâture préparée pour les vers. » — Puis il bénit le sarcophage, en prononçant encore des paroles qui arrachèrent des sanglots à toute l'assemblée. Pendant cette lente agonie de quatre à cinq jours, on l'entendit plusieurs fois faire sa prière en allemand ; il demandait à Dieu de l'enlever rapidement, si telle était sa volonté, ou de le guérir par un miracle.

Léon IX était alors dans sa cinquante-deuxième année. Un plus long avenir lui semblait garanti ; mais les soucis du pouvoir spirituel et temporel usent vite. — Le 19 avril, de bon matin, sentant décidément approcher sa fin, il se fit porter vers l'autel de saint Pierre, se jeta contre terre, pria en silence pendant une heure, prit le sacrement des mourants, et puis se recoucha, pour s'endormir paisiblement du dernier sommeil. C'était la neuvième heure du jour.

La cloche de saint Pierre commença à tinter, sans qu'une main d'homme l'eût ébranlée, à ce que rapporte la tradition contemporaine.

L'ensevelissement se fit le jour même, selon la volonté du Pape. Des guérisons nombreu-

ses s'opérèrent sur sa tombe, et l'Eglise reconnaissante couronna de l'auréole de la sainteté le front du pieux réformateur.

Victrix Roma dolet nono viduata Leone.
Ex multis talem vix habitura patrem (1).

Des églises furent élevées en son honneur : à Toul, dont il avait administré le diocèse pendant vingt-deux ans; à Bénévent, qu'il avait conquis pour le Saint-Siége. Les témoignages contemporains exaltèrent la bonté de son cœur, sa pureté, son abnégation, son humilité, sa soumission aux décrets divins, son désir de répandre le règne de Dieu sur terre. Les Papes Victor III et Grégoire VII, Lanfranc, le primat d'Angleterre, Bruno, évêque de Segni, se firent les organes éloquents de leur siècle. Pour Léon IX, la canonisation n'était que le verdict d'un jury d'élite, qui lui-même avait puisé son jugement dans un écho de la voix publique.

Je n'ai point cherché à effacer ni à dissimuler l'ombre que l'expédition contre les Normands jette sur cette noble figure. Mais ses qualités et ses vertus évangéliques rayonnent d'un éclat tel qu'il demeure, en tout état de

(1) « Rome victorieuse s'afflige d'être veuve de Léon IX, car dans une longue suite de pontifes, elle retrouvera difficilement un père qui lui ressemble. »

cause, l'un des ornements du Saint-Siége. L'Alsace revendique avec fierté cette gloire de l'Eglise ; les noms de Hohenbourg et de Sainte-Odile ne sont point prononcés, sans que le souvenir de Léon IX s'y rattache. Ce Pape a délivré les lettres-patentes, qui constatent et consacrent les origines du pittoresque monastère, de cet asile placé au-dessus des nuages et des bruits de la terre. Il a pour ainsi dire frayé le chemin que devait suivre un siècle plus tard Frédéric de Hohenstauffen, et que devaient prendre pendant huit siècles après lui, des princes, des prélats, des hommes illustres et des pèlerins obscurs, femmes, enfants et vieillards, qui allaient chercher, à travers ces forêts de sapin, dans l'air pur des montagnes et dans la chapelle sépulcrale de la sainte abbesse, des secours spirituels et matériels, la santé de l'âme et du corps, le charme des souvenirs historiques et légendaires (1).

(1) J'ai fait usage pour cette esquisse, indépendamment des chartes, relatives à saint Léon, et éditées par Schœpflin : de l'*Histoire d'Alsace*, par Strobel, t. Ier, p. 274 et suivantes ; je lui dois la traduction de la trève de Dieu ; de l'*Histoire des saints d'Alsace*, par l'abbé Hunckler ; de l'ouvrage capital de Constantin Hœfler : *Les Papes allemands*, 2e *section : Léon IX, Victor II, Etienne IX, Nicolas II.* Ratisbonne 1839 ; de Gregorovius, *Histoire de la*

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE

DE STRASBOURG.

LECTURES PUBLIQUES.

Séance du 25 mai 1864.

LENZ, le rival de Gœthe.

I.

L'HOMME.

Tout lecteur attentif des *Mémoires de Gœthe* aura retenu le nom du malheureux Lenz, de ce génie incompris, bizarre, qui fut un mo-

ville de Rome, au moyen âge, vol. IV, p. 71 et suivantes. Cet auteur protestant se distingue par son impartialité, l'élévation de ses vues, ses aperçus ingénieux, sa diction à la fois simple et éloquente.

Constantin Hœfler, en traitant l'histoire spéciale de Léon IX, pouvait se donner libre carrière; il a usé d'un nombre infini de chartes, que Gregorovius a probablement négligées de propos délibéré, car le pontificat de Léon IX n'est pour lui qu'un épisode très-court, dans un ouvrage qui embrasse plus de dix siècles.

Ces deux écrivains se complètent; l'auteur catholique est plus détaillé, plus précis, plus enthousiaste; l'auteur protestant plus incisif, plus entraînant; tous les deux professent pour ce Saint-Pontife une admiration sympathique qui se transmet naturellement au lecteur.

ment l'ami du grand poëte et même son rival de gloire et d'amour. Gœthe, toutefois, ne lui consacre que des pages très-diplomatiques; soit que ses souvenirs aient été incomplets à un demi-siècle de distance des événements, soit qu'il ait tenu à en voiler la partie la plus curieuse.

Il y a une vingtaine d'années, l'un de nos compatriotes, M. Auguste Stœber, a, dans une charmante petite brochure, appelé l'attention du public sur Lenz et la gracieuse fille du pasteur de Sesenheim; depuis cette époque, de nouveaux documents ont servi à éclairer de plus en plus l'émigmatique figure de Lenz; il est possible maintenant d'en suivre toutes les nuances. — Je me suis moi-même identifié. depuis de longues années, avec les pensées, les sensations, les malheurs de Lenz.

Mais à quoi bon, direz-vous, s'appliquer à la reconstruction d'une vie qui n'a point brillé d'un pur éclat? Pourquoi évoquer la mémoire d'un poëte qui n'a point conquis une gloire immortelle? Pourquoi décrire le cours d'un torrent qui n'arrive point à être rivière fertilisante et qui se perd misérablement dans les bas-fonds ou les marais?

La suite de ce récit justifiera ou condamnera ma tentative; je me hâte cependant de dire que si je dois échouer complétement, ce

sera ma faute ; car tout ce qui se rattache au séjour de Gœthe en Alsace et aux amis qui l'ont entouré au début de sa carrière, exerce sur nous un grand attrait ; et dans cette phalange de jeunes littérateurs qui font cortége à l'immortel auteur de *Faust*, il n'est pas de figure plus saillante que celle de Lenz, qui s'est cru un moment appelé à s'asseoir à la table des dieux, à côté de son illustre émule, et qui retomba, comme Ixion ou comme Tantale, dans le néant.

Je crois d'ailleurs que les existences manquées peuvent présenter, sur le territoire de la littérature et de la morale, un intérêt majeur. Les bâtiments échoués ou ensablés à l'entrée d'une passe étroite, montrent aux navigateurs les points dangereux qu'il faut éviter. La vie de Lenz est à la fois romanesque et instructive ; et quoique, dans les romans, on ne cherche point l'instruction, il serait ridicule, lorsqu'on la trouve sous la main, de la rejeter comme une monnaie d'alliage.

Lenz est né à Seszwegen, en Livonie (en 1750) ; il était le fils d'un pasteur pourvu d'une cure médiocre et d'une nombreuse famille. Le petit Gotthold était un enfant précoce ; il avait, — ce qui fait les poëtes — de l'imagination, une sensibilité mobile, un cœur passionné, une mémoire facile, une intelligence com-

préhensive ; les fées qui avaient présidé à sa naissance, lui avaient tout donné, tout... excepté l'esprit de conduite excepte cette σωφροσυνη, cette sagesse ou prudence, tant prônée par les philosophes grecs, et que le christianisme lui-même a adoptée comme l'un des legs les plus précieux de l'antiquité païenne.

A l'âge de vingt ans, Lenz quitta son pays natal, comme gouverneur ou précepteur de deux jeunes seigneurs livoniens, qui devaient suivre la carrière militaire en France. Son père le vit partir à regret. Il devinait que son fils était poussé vers les pays étrangers par un esprit d'aventure, et par l'impatience de la discipline domestique. Etre précepteur à vingt ans ! accepter, à cet âge, un emploi qui demande les qualités les plus opposées, ce tact, cette diplomatie, cette fermeté surtout, qui faisaient défaut à Lenz ! être directeur de deux élèves, lorsqu'on aurait soi-même besoin de deux directeurs ! d'aussi jeunes que lui ont été précepteurs, il est vrai ; le célèbre géographe Ritter l'a été à dix-neuf ans ; mais ceux qui n'ont pas échoué, avaient précisément ces dons de nature qui manquaient au poëte livonien.

A peine arrivé à Strasbourg, qui était alors (en 1770) le rendez-vous universitaire de plusieurs grands seigneurs russes et allemands,

les élèves de Lenz se révoltent contre leur guide ; ils font des dettes à qui mieux mieux, ne paient point leur pauvre mentor et le jettent dans de graves embarras. Pour se créer des ressources, il se vit obligé de recourir aux mêmes expédients que ses élèves ; puis de donner des leçons, ce qui était chose facile pour lui ; car il était excellent latiniste, et admirateur intelligent de Shakespeare, à une époque où ces œuvres merveilleuses commençaient à peine à se répandre. Gœthe fut initié par lui dans cette étude, en 1771, pendant le dernier semestre, que l'étudiant-patricien de Francfort passait à Strasbourg. Le portrait qu'il fait de Lenz, n'est pas précisément flatté ; mais il ne le montre pas non plus sous un jour désavantageux. C'était, au dire de Gœthe, un gentil petit personnage, un blondin gracieux, insinuant quoique timide ; d'un caractère excentrique ; ce que les Anglais appellent *whimsical*, par conséquent très-apte à comprendre et à traduire les plaisanteries, *l'humour* des comédies shakespeariennes. En d'autres termes. Lenz était, à cette époque de son développement, ce que nous appelons d'un terme impropre un fantaisiste ; un peu plus tard, il se complut dans le genre terrible ; et chez lui, ce n'était pas de l'affectation ; il souffrait de sa position précaire ; il était

impatient de tout frein dans la vie réelle et dans le domaine de l'imagination ; un monde fermentait dans cette tête en ébullition ; mais au lieu d'arriver, comme son ami, à condenser ces formes vaporeuses, à régulariser la fougue qui l'emportait, à emprunter aux poëtes grecs les principes de l'éternelle beauté, il se perdit dans des efforts incomplets ; ses meilleures compositions demeurèrent, en dernière analyse, à l'état d'ébauches ; le ballon trop chargé, au lieu de s'élever dans les hautes régions, se crevassa, et retomba à terre, pour ne plus se relever.

Pendant les heureux mois de sa liaison avec Gœthe, rien ne présageait pour Lenz un dénouement fatal. Dans le cénacle des jeunes universitaires de Strasbourg, toutes les têtes bouillonnaient ; c'étaient les avant-coureurs de la révolution. Si Lenz, dans ses deux premiers drames (« le Précepteur » ; et les « Soldats »), met à nu d'une manière impitoyable et presque cynique les vices de l'état social, il n'était pas le seul ; l'école des Encyclopédistes et de Voltaire régnait en France ; Gœthe allait, dans Gœtz de Berlichingen et dans Werther, faire une impitoyable guerre au saint empire romain, et à la paix des familles. Dix ans plus tard, Schiller, dans ses « Brigands », contribuait aussi, sans le vouloir, à

ébranler la société. Les torts de Lenz ne sont pas d'avoir respiré l'air de son époque, mais de ne pas s'être modéré à temps.

Gœthe l'aimait, et il lui doit quelque chose. C'est une erreur de croire que Lenz procédait de Gœthe. Lenz arrivait à Strasbourg, après avoir publié à Riga un poëme sur « les plaies physiques du monde, » où l'on reconnaît l'élève de Klopstock ; et, avant de connaître Gœthe, il avait conçu et couché par écrit ses idées sur l'émancipation du théâtre. Lenz pressentait ; Gœthe accomplissait.

Gœthe se garda bien de le présenter chez le pasteur de Sesenheim ; là il voulait régner seul et sans partage. Introduire dans une famille, où il était adoré, y introduire une espèce de chérubin, quelle folie ! ses promenades avec Lenz ne dépassèrent point la banlieue de Strasbourg ; il voulait bien être le confident et le consolateur du Livonien tourmenté par ses élèves, ses créanciers et ses caprices de poëte ; mais courir le risque de partager avec lui les affections ou l'admiration d'une famille patriarcale, Gœthe était trop égoïste pour y songer. Apollon lui-même ne tolère point Marsyas à ses côtés.

Après le départ de Gœthe, la situation changea totalement. Lenz, avec l'un de ses élèves, qui était entré au service de France, séjour-

nait à Fort-Louis, à une lieue et demie de Sesenheim. L'hospitalité bien connue du pasteur y attira le jeune officier et son précepteur ; ce dernier ne manqua pas de s'éprendre de la pauvre Frédérique, délaissée par Gœthe, et à peine convalescente d'une maladie de nerfs, suite des émotions violentes qu'elle venait de traverser. Cette cruelle rupture, commandée à Gœthe par les convenances sociales et par les pressentiments de son avenir glorieux, avait brisé à tout jamais le cœur de la naïve jeune fille, qui s'était laissée aller aux charmes d'une première passion, sans crainte, sans méfiance.... pourquoi en aurait-elle manifestée?... Gœthe était parfaitement sincère et ne savait pas que par ses adulations de poëte et d'amant il allait enlever à son amie la possibilité de former de nouveaux liens plus sérieux, plus solides que ces « liens de rose, » dont il parle dans l'une de ses plus gracieuses poésies à l'adresse de Frédérique. Lenz la trouva toute palpitante encore sous le poids des souvenirs récents ; pour lui, elle n'était que d'autant plus intéressante ; le désir de jouer le rôle d'ami fraternel, de consolateur, devait à l'instant même s'emparer de cette nature ardente, de ce cœur qui ne demandait aussi qu'à se donner. Comment Frédérique accueillit-elle ces hommages de Lenz?... les

repoussa-t-elle avec brusquerie?... Sans répondre aux accents passionnés du poëte, se trouvait-elle flattée de devenir l'objet d'un nouveau culte, et pensait-elle un moment à se venger de l'infidèle, en saisissant au vol cet oiseau de passage qui semblait de meilleure composition que l'aigle superbe qui avait repris son vol vers d'autres horizons?...

Dans les lettres intimes, que Lenz écrivait à son ami paternel, Saltzmann, à ce directeur des consciences de la jeune Allmagne réunie sous son protectorat à Strasbourg, dans ces lettres Lenz donne à entendre avec un peu de fatuité que Frédérique n'était point insensible aux attentions de l'ami du poëte éclipsé. Eh bien! pour ma part, j'ai peine à croire que Lenz ait vu juste; le laisser-aller, plein de confiance, qui était alors dans les mœurs de la bourgoisie alsacienne, a pu faire illusion un moment à cet étranger, venu du Nord et habitué, dans sa patrie, à des formes plus compassées, plus cérémonieuses. A Strasbourg, il avait fréquenté, avec ses élèves, les officiers de la garnison; il n'avait point, comme Gœthe, trouvé de prime abord un accès facile dans les maisons notables; grâce au contact journalier avec « les enfants de Mars », il avait des idées assez lestes sur la constance et la fidélité des femmes; rien n'a dû lui sem-

bler plus piquant, plus légitime, plus facile que de supplanter son ami absent et coupable dans le cœur de la jeune fille abandonnée. Ajoutez à ces illusions d'un amour-propre si naturel à un poëte à la fleur de l'âge et en plein épanouissement, ajoutez-y les prévenances du vieux pasteur, qui accueillait dans la personne de Lenz, un candidat en théologie, et le croyait peut-être appelé à réparer sérieusement le scandale et l'éclat, qu'avaient dû causer les rapports de Gœthe avec sa fille. Il est certain que le pasteur Brion vint visiter Lenz à Fort-Louis ; que l'on fit avec Frédérique, des excursions sur la rive droite du Rhin ; il est certain que Leuz monta en chaire, à Sesenheim, et qu'il écrivit, en plaisantant, à Saltzmann : « N'est-ce pas, vous n'auriez jamais cru que Cupidon pût faire des candidats en théologie? »..... Saltzmann était un homme expérimenté, et devait croire à des métamorphoses plus bizarres accomplies par le dieu païen.

Pour le coup, la mère de Frédérique, femme sensée et pratique, coupa court à ce manége. Elle emmena ses filles à Saarbrück chez leur oncle ; et Lenz changea bientôt après de résidence avec l'un de ses élèves, M. de Kleist, qui passait à Landau.

Toute la carrière de Frédérique parle en

faveur de cette malheureuse créature. Je suis convaincu qu'elle demeura fidèle, même de pensée, à son premier amour, qui avait été pour elle son premier et son dernier printemps. Si elle a eu, pendant ces excursions que Lenz eut le malheur de faire avec elle, si elle a eu pour lui quelques prévenances, c'était le trop plein d'un cœur malade qui débordait, et dont toutes les blessures, à peine cicatrisées, devaient se rouvrir à la vue de l'ami de « l'infidèle. »

A moins de supposer que cette famille de Sesenheim ait été frappée de cécité, il faut croire qu'après les premiers rapprochements elle a été aux informations sur les antécédents, sur les ressources actuelles, sur les chances d'avenir du candidat Livonien; les allures décousues de Lenz, ses liaisons intimes avec un monde frivole, devaient couper court à toute idée de contracter avec lui des engagements de famille. Frédérique, à peine alors âgée de dix-huit ans (1), avait devant elle un long avenir, et la presque certitude de faire un bon choix, si elle voulait consentir à descendre des hauteurs idéales où elle s'était abritée. Plus d'une fois, dans la suite, elle refusa la main de prétendants honorables. Sa

(1) Elle était née en 1755.

réponse est devenue classique : « Le cœur où Gœthe a régné ne doit point s'ouvrir à un autre amour ! »

La gloire immense de son illustre amant a été pour beaucoup, sans doute, dans ce vœu ; mais au moment même où Lenz s'offrait à ses yeux avec la mine suffisante d'un conquérant au petit pied, elle avait pu juger d'un coup-d'œil l'incommensurable distance entre un homme de génie et un talent incomplet.

Il existe une série de lettres curieuses, que Lenz adresse, de Landau, à son mentor Saltzmann. Pendant cet automne de 1772, il se nourrissait encore d'illusions ; il songeait sérieusement à s'occuper de théologie pour arriver à une position sociale. Mais le malheureux était tout aussi impropre à la carrière de l'enseignement religieux qu'à celle du simple précepteurat. Je ne dirai point qu'il était incrédule ; il était peut-être moins sceptique et surtout moins panthéiste que son illustre ami ; mais dans les discussions philosophiques qu'il entame avec Saltzmann, luthérien orthodoxe jusqu'à la moelle des os, il est facile d'entrevoir que Lenz ne se croyait nullement solide sur le dogme, et que, s'il montait en chaire, il serait obligé de parler contre sa conscience.

A quelle époque a-t-il vu clair dans ses relations avec le presbytère de Sesenheim ?

C'est ce qu'il est difficile de préciser. Un voile épais couvre les années qui suivent sa première visite dans le village idyllique (1772) jusqu'à son départ pour Weimar (mars 1776). Des vers lyriques qui appartiennent incontestablement à cette époque intermédiaire, nous montrent Lenz épousant les douleurs, les regrets, les rêves de Frédérique; il semble composer des vers en son lieu et place :

« Arbres muets, s'écrie-t-il dans un distique, soyez mes témoins ! Si par hasard il revenait en ces lieux où nous étions assis l'un près de l'autre, pourrions-nous lui cacher les larmes que j'ai versées ? »

Et dans une idylle, publiée longtemps après sa mort (1798), il dit :

« Le pasteur avait une enfant silencieuse et pâle, malade de chagrin, mais sœur des anges..., elle nageait dans une atmosphère de sainteté, elle-même belle comme une sainte de marbre. Hélas ! ce n'est pas sans raison qu'elle est silencieuse et brisée ; elle porte dans son cœur un amour outragé.... Ah ! toujours, toujours elle retrouve sur les murs de son humble demeure l'image d'un homme qui était venu lui enlever son âme au sortir de l'enfance ; elle entend toujours le son de ses paroles enivrantes ; elle retrouve dans sa mémoire surchargée ce passé de bonheur, et la

vision de ces songes que tout le monde nourrit et que personne ne peut réaliser. »

Lenz s'était donc résigné au rôle ingrat de confident ou de secrétaire des commandements de l'amante délaissée ; ce rôle a dû bientôt lui peser. Avec sa nature mobile, il était naturel qu'il cherchât autre part des compensations. Pour échapper à une douleur mortifiante, il se jeta dans la poursuite d'un nouveau but impossible à atteindre. Il tomba de Charybde en Sylla, de fièvre en chaud mal.

A cette époque on vit paraître dans le monde aristocratique de Strasbourg une jeune personne, issue d'une ancienne maison d'Alsace, et ajoutant au privilége de la naissance et de la beauté toutes les qualités du cœur et d'un esprit cultivé. C'était Adelaïde de Waldner, qui passa vers 1775 ou 1776 à la cour de Weimar comme dame d'honneur de la duchesse Louise, épouse de Charles-Auguste. Dans quelles circonstances Lenz parvint-il à la voir? il n'existe aucune donnée certaine à ce sujet ; mais dans quelques lettres, adressées à cette époque par Lenz à Lavater, et où le jeune littérateur parle avec effusion d'un être hors ligne, auquel il a voué un culte ; puis, dans une série de vers passionnés où il célèbre la dame inconnue, il est facile de reconnaître la folle ivresse et le cœur malade du

poëte. Je dois croire qu'il avait été appelé à donner des leçons d'anglais à Mlle de Waldner, c'était sa spécialité ; nous le verrons admis au même titre dans l'intimité d'une grande dame de la cour de Weimar. — Il exprime, dans son *Pygmalion*, avec une vivacité toute méridionale l'entraînement qu'il éprouve; dans plusieurs autres pièces lyriques d'une admirable facture, on le sent sous l'empire d'une fascination qui lui donne le vertige, et qui doit immanquablement le conduire à la folie. — Gœthe savait se guérir des passions, en faisant des vers, des drames et des romans ; Lenz désorganisait les rouages de son cerveau, en célébrant une femme placée pour lui dans un empyrée inaccessible, et en composant des comédies excentriques, où il laissait des lambeaux de son cœur.

Pendant l'automne de 1775, Gœthe, en revenant d'un voyage à Zurich et au Saint-Gothard, passa une journée à Strasbourg, en partie en tête à tête avec Lenz. Ils montèrent ensemble sur la plateforme de la cathédrale, d'où leurs yeux pouvaient découvrir à l'horizon les plis du terrain où se cachait Sesenheim. Si le nom du village et du pasteur fut prononcé par l'un des interlocuteurs, ce ne devait être qu'en passant et, des deux côtés, avec des réticences. Gœthe ne pouvait pas en-

core, comme il le fit quatre ans plus tard, se présenter devant une jeune fille, mortellement blessée par lui; Lenz avait une perfidie à cacher à son ami et protecteur. Déjà Gœthe jouait ce dernier rôle vis-à-vis du traducteur de Plaute et de Shakespeare qu'il avait recommandé à des éditeurs dans le centre de l'Allemagne. Lenz ne pouvait prêter qu'une oreille distraite aux bons conseils que lui donnait un rival heureux; le cœur humain est ainsi fait. Gœthe avait beau lui recommander une composition mieux réglée, une exploitation plus intelligente de la vie; Lenz devait voir, dans ces exhortations, le dessein d'un régent qui voulait brider son génie et l'insupportable suffisance d'un favori du public. Pourtant on se sépara dans les meilleurs termes; Lenz sembla s'adonner à une activité nouvelle, en contribuant, comme secrétaire, à fonder à Strasbourg (le 2 novembre 1775) une société «pour le perfectionnement de la langue allemande»; mais au printemps de 1776, son esprit inquiet et son cœur malade le poussèrent dans une autre direction. Il avait appris les grands succès de Gœthe à Weimar; il savait que son ami était, depuis quelques mois, admis dans l'intimité du duc Charles-Auguste (1); sur cette donnée, il construisit

(1) Gœthe était arrivé à Weimar le 7 novembre 1775.

lui-même ses plans d'avenir; ce ne devaient être, hélas! que des châteaux en Espagne.

Indépendamment de ses tendances littéraires, Lenz avait été entraîné, par ses liaisons avec des militaires, vers l'étude de la tactique; il croyait avoir découvert des applications nouvelles de cet art, qui semble ordinairement réservé aux hommes du métier. Il allait adresser au ministre secrétaire d'Etat au département de la guerre, à Versailles, un mémoire dont il attendait des résultats majeurs; puis, sachant que le duc de Weimar, grand partisan de Frédéric II, s'adonnait à des études analogues, il comptait, par l'entremise de Gœthe, gagner ce prince à ses idées de réforme. Nous savons enfin qu'un autre aimant l'attirait vers cette petite cour de Thuringe, qui avait exercé, au treizième siècle déjà, une influence prépondérante sur la poésie et qui allait maintenant, comme par un droit d'héritage, jouer une seconde fois le rôle de protectrice de la grande littérature.

Dans les premiers jours d'avril 1776, Gœthe était tranquillement assis auprès du duc, dans son cabinet de travail, lorsqu'un laquais vint lui remettre un billet ainsi conçu: « La grue « malade vient d'arriver; elle cherche à poser « quelque part sa patte fatiguée. — Lenz. »

Gœthe partit d'un éclat de rire; dans ses

causeries intimes avec Charles-Auguste, il l'avait déjà entretenu de ce grand enfant naïf, qui vivait au jour le jour et égayait ses amis par des tours et des âneries inimaginables ; espèce de La Fontaine manqué, chérubin doublé de singe. Charles-Auguste permit à son jeune conseiller de légation de lui amener cet original, que l'on hébergea, que l'on caressa, un peu comme une espèce de jouet ; certes, il fallait toute la détresse de Lenz pour lui faire accepter cette position indécise et précaire. Mais, enfin, il s'en accommoda ; ce semblant d'intimité avec de grands personnages lui tourna la tête ; au lieu de mettre à profit une faveur inespérée, au lieu de se rendre sérieusement utile et de conquérir une position modeste et sûre, il s'abandonna sans frein à ses bizarreries. Encore dans le courant d'avril, c'est-à-dire à peine installé, il apprend dans son gîte qu'il y a bal paré à la cour ; il se fait apporter un domino rose, et, sans invitation, sans demander conseil, il se présente dans le grand salon du château, et engage l'une des dames de la cour à une contredanse. L'émoi avait déjà été grand à voir entrer un domino ; dans le premier moment on avait cru à quelque tour ménagé par le maître de céans ; mais que devint la belle assemblée, lorsqu'on vit la dame, invitée par le masque,

lui tourner brusquement le dos, dire quelques mots à l'oreille du grand-maître des cérémonies, qui prit poliment le roturier intrus par le bras et le reconduisit dans une galerie attenant à la salle de bal. Là, Gœthe parvint à rejoindre son protégé ; il lui lava la tête; mais il eut de la peine à faire comprendre à Lenz la portée de cette incongruité et de l'infraction aux lois de l'impitoyable étiquette. « La cour et la ville » en furent émues ; sans l'amitié protectrice du duc, peut-être la position de Gœthe en eût-elle été ébranlée. On mit tout sur le compte du fou ; le pauvre Lenz l'était en effet. Il était fou d'amour, avide de renommée, tantôt humilié, confondu, tantôt exalté jusqu'aux nues. Singulier mélange de qualités et de défauts, de vertus et de vices! On l'aimait au fond ; Wieland, avec sa bienveillance native, l'accueillait dans son intimité, quoique Lenz ne fût nullement de ses admirateurs, et qu'il eût fait imprimer, quelques années auparavant, un pamphlet versifié de Gœthe, qui maltraitait fort le Voltaire allemand (1).

Lenz passa une partie de l'été de 1776 dans une profonde solitude près de Berka, composant un récit en vers « *Pétrarque*, » un ro-

(1) *Gœtter, Helden und Wieland.*

man épistolaire et un drame déchirant (*l'Anglais*). Toute ces compositions portent l'empreinte d'une âme déjà ébranlée dans ses fondements.

De même qu'à Strasbourg, il confie à des vers élégiaques les chagrins qui le rongent; il montre son amie entourée d'hommages, brillante de beauté et de parure, dans un océan de lumière, tandis que lui se nourrit de sa douleur, pendant les nuits d'insomnie et les yeux desséchés par le désespoir.

D'après les recherches ingénieuses de *Gruppe*, appréciateur enthousiaste de Lenz, il paraît certain que ces vers s'appliquent à la dame d'honneur de la duchesse Louise, à cette belle Adelaïde Waldner, qui était, à cette époque, la fiancée d'un homme égoïste, âgé, indigne de posséder un pareil trésor. Lenz avait appris à connaître cette circonstance, pendant qu'il était en route de Strasbourg à Weimar; il ne pouvait plus rétrograder; il ressemblait à ces malheureux insectes qui se précipitent vers la lumière qui va les dévorer.

La catastrophe approchait. En septembre Lenz eut encore un temps de répit; Gœthe l'avait généreusement recommandé à son amie, Mad. de Stein, qui le fit venir dans sa campagne de Kochberg, près de Rudolstadt, pour étudier Shakespeare. Le jeune interprète

paraît s'être comporté très-raisonnablement et très-décemment ; dans une lettre écrite à Saltzmann, il paraît même avoir eu la bonne fortune de retirer le duc Charles-Auguste du fond d'un étang, où il s'était laissé choir du haut d'un radeau mal outillé. Quoi qu'il en soit, Lenz avait repris ses quartiers d'hiver à Weimar sous d'assez favorables auspices, lorsqu'un événement mystérieux vint troubler le cours de ses prospérités. Dans les derniers jours de novembre, il reçut très-subitement l'ordre du duc régnant de quitter Weimar sur-le-champ. Gœthe ne put ou ne voulut plus intervenir ; Herder obtint à grand'peine un répit de vingt-quatre heures pour le malheureux ; mais l'ordre de départ fut impitoyablement maintenu. Lenz était mis honteusement à la porte.

Que s'était-il passé ?.... on l'ignore. Tout le monde paraît s'être donné le mot pour couvrir d'un voile épais la faute ou le scandale qui avait motivé cette cruelle punition. Gœthe, parle du fait comme d'une impertinence (*eine Eseley*) ; il est probable que le motif de l'exil était basé sur plusieurs circonstances concomitantes. Les uns prétendent qu'un pamphlet aurait blessé le sentiment des convenances locales, et froissé le sens délicat de la duchesse Louise ; d'autres font allusion à un ac-

cident indépendant de la volonté de Lenz, analogue à celui qui appela sur Actéon la colère de Diane, et sur Ovide la vengeance d'Auguste.

En combinant deux pièces lyriques composées par le pauvre exilé après ou au moment de son départ, on aboutit, non pas à une révélation complète, mais à une lueur de vraisemblance. Il semble probable que pour entrevoir ou entretenir la personne dont l'image l'obsédait, et qui évidemment appartenait à la cour, le poëte imprudent aura enfreint le règlement intérieur du palais ducal. Dans le fragment lyrique auquel je viens de faire allusion, il se plaint amèrement d'une occasion manquée, et, loin de se repentir de sa première témérité, il appelle de tous ses vœux, pour la seconde fois, une chance pareille, dût-il, pour en tirer parti, sacrifier cent fois sa vie. Pendant sa fuite, car son voyage hivernal avait tout à fait ce caractère, il compose d'autres vers empreints d'une tristesse désespérante; loin de s'épargner les reproches, il retourne le poignard dans la plaie: « Si du moins il pouvait mourir sur le seuil de « la maison qu'elle habite ou seulement aux « portes de la cité dont les murs enferment sa « demeure, il croirait gagner au change; être « expulsé, voilà pour lui le comble de la mi- « sère et de l'humiliation. »

A partir de ce moment, Gœthe retira sa protection au poëte aventureux. Jusqu'ici il l'avait défendu envers et contre tous; il l'avait fait traiter en enfant gâté ou malade; maintenant l'indulgence n'était plus de mise. Il fallait toute l'amitié que lui portaient le duc régnant et la duchesse douairière Amélie, il fallait toute la supériorité déjà reconnue de son génie, toutes ses qualités d'homme du monde pour le tirer de ce mauvais pas et lui faire pardonner l'introduction de ce personnage hétéroclite. Il se refusa à toute entrevue avec Lenz avant son départ. Ce fut Herder qui se chargea de remettre au disgracié une bourse de voyage; mais le malheureux se redressa; il vit un affront dans cette charité; malade, la rage dans le cœur, il se traîna jusqu'à la porte de Cornélie, sœur de Gœthe, mariée au grand-bailli Schlosser à Emmendingen (1), dans le grand-duché actuel de Bade. Il y fut accueilli, pas précisément à bras ouverts, mais avec une bonté au-dessus de tout éloge. Cornélie Gœthe était une âme d'élite qui, selon l'expression de son frère, eût été mieux placée à la tête d'une communauté religieuse ou d'un chapitre de chanoinesses, qu'à la tête d'un ménage bourgeois. Son ingénieuse douceur

(1) Alors dans le comté de Hochberg.

calma l'effervescence de Lenz; elle lui ouvrit les yeux sur sa situation réelle ; un torrent de larmes qu'il versa sur les mains de cette femme angélique, soulagea son cœur ulcéré. La stupeur muette fit place à un effroi malheureusement très-fondé ; son avenir incertain, décoloré, se dressa devant lui, sans qu'il pût échapper à cette désolante perspective. Il n'eut, pour un moment, d'autre pensée que de se créer des ressources par un travail littéraire obstiné. Mais ses ressorts étaient déjà brisés; il avait joué témérairement avec les passions, il avait cru pouvoir se permettre ce qu'autour de lui de plus habiles se permettaient impunément. Le réveil fut terrible; il eut lieu quelques années trop tard.

Gœthe eut aussi quelque peine à se remettre de ce choc. « J'ai reconnu dans cette circonstance, écrit-il à Mad. de Stein, que je suis fort et que je puis beaucoup endurer. » — Comme il avait l'habitude de mettre à profit tous les événements heureux ou malheureux de sa carrière, le souvenir de la disgrâce de Lenz lui fut utile dans la composition de son drame de *Tasso*. On a cru trouver dans la peinture de ce caractère anormal, un reflet du caractère de Gœthe lui-même; cependant Gœthe a bien plus d'affinités avec Antonio, avec l'homme du monde prudent, qu'avec le

Tasse; et dans les plaintes touchantes exhalées par ce dernier au moment où il s'est oublié jusqu'à déclarer sa passion à la princesse de Ferrare, on peut retrouver une réminiscence des élégies quel'infortuné Lenz crayonnait avant l'obscurcissement complet de sa raison.

Jamais Gœthe n'a oublié les embarras dont Lenz fut la cause. Et Frédérique, la douce créature, n'a pas davantage pardonné l'indélicatesse du poëte vagabond, qui avait cru, un moment, pouvoir recueillir dans le presbytère de Sesenheim l'héritage du grand favori d'Apollon. Lorsque Gœthe, en 1779, c'est-à-dire huit ans après ses premiers adieux, revint visiter une seule et dernière fois le séjour champêtre, témoin de tant de bonheur et de souffrance, son amie résignée ne fit pas la moindre tentative pour réveiller dans le cœur de son ancien amant une étincelle du feu comprimé ; ils revirent ensemble, mais avec calme, les jardins et les vergers confidents de leur premier amour; Frédérique appela ceux de ses voisins qui avaient eu le plus de rapports avec le jeune étudiant, maintenant conseiller intime d'un prince régnant, et poëte célébré par les cent voix de la renommée. Tout se passa le plus convenablement du monde; mais lorsque Frédérique vint à par-

ler de Lenz, elle fut presque impitoyable et confirma Gœthe dans son aversion pour cet écervelé, qui l'avait compromis par ses témérités. « Il a fait semblant de m'aimer, dit-elle « à Gœthe, pour obtenir la communication de « vos lettres. » De ce moment, le souvenir même de Lenz lui fut odieux; il devint rétrospectivement jaloux; les notes qu'il consigne dans son portefeuille sur le compte de l'infortuné sont d'une excessive sévérité. S'il n'en a pas fait un usage complet pour ses mémoires officiels, il a été retenu sans doute par un reste de commisération; mais ses éditeurs ont été moins scrupuleux, et la postérité saura que le grand cœur de Gœthe pouvait aussi abriter des rancunes. Gœthe n'était point chrétien, et Frédérique, en parlant de Lenz, était une femme blessée dans ses sentiments les plus intimes et les plus délicats.

Cependant que devint l'exilé pendant l'année qui suivit sa déconfiture?.... N'oublions pas qu'en dépit de ses bizarreries et des énormités de sa conduite il était doué de qualités à la fois solides et brillantes. Malgré l'affront qu'il venait de subir, il conservait des amis dévoués; il resta en rapport avec Wieland, et lui fournit des matériaux pour le *Mercure allemand;* une maison considérée, celle de la famille Sarrazin, à Bâle, s'ouvrit pour lui; La-

vater, le pieux et doux Lavater, continuait à lui vouloir du bien. Lenz reprenait à l'espérance, lorsque, pendant une promenade en Suisse, il apprend à Zurich la mort subite de sa protectrice; Cornélie Schlosser venait de succomber à une fièvre puerpérale (juin 1777). Cette nouvelle est pour Lenz un coup de foudre; il se hâte de rentrer dans la maison de deuil, porter à Schlosser des consolations dont il a lui-même besoin; il confie sa douleur à des élégies qui sont venues jusqu'à nous; ce sont à peu près les dernières traces de son activité productrice.

Sur le point de faire un voyage en Italie avec le baron de Hohenthal, il touche déjà au pays de ses rêves; au pied du Simplon, sur le seuil de la terre promise, son compagnon de route tombe malade et retourne sur ses pas. Pendant quelque temps, Lenz erre seul dans l'Oberland bernois, et dans quelques parties de la Suisse septentrionale; au commencement de décembre il donne un signe de vie dans une lettre datée de Winterthur; puis toute trace se perd pendant deux mois. Dans cet intervalle, la terrible maladie qui couvait en lui s'était développée; elle allait faire explosion. Le 20 janvier 1778, date fatale dans cette triste carrière, il arrive, inconnu, auprès de l'ami de tous les infortunés, auprès d'Oberlin, pasteur du Ban-de-la-Roche.

A cette époque, Oberlin n'avait pas encore accompli sa mission civilisatrice dans ces vallons écartés des Vosges ; il n'était qu'au début de sa pénible et féconde carrière. Lenz se présente chez lui comme un candidat en théologie ; il lui apporte les compliments de son ami Kauffmann, de Winterthur. Oberlin l'accueille ; lui et sa femme lui prodiguent des soins, car Lenz arrivait, blessé au pied et dans un état de délabrement complet. On le case dans la maison d'école, vis-à-vis du presbytère. Au milieu de la nuit, Oberlin est réveillé par un bruit singulier qu'il entend dans la cour, et par les gronderies de l'instituteur qui interpellait vivement l'étranger. Lenz, en véritable Russe, s'était plongé dans le réservoir de la fontaine glacée ; il ne se laissa remettre au lit que sur les instantes prières du pasteur. Ce début singulier étonna, mais ne découragea point Oberlin. Après cette crise, Lenz était redevenu si calme, si aimable, si ouvert, si reconnaissant de l'hospitalité qu'il recevait, que le pasteur fut complétement rassuré, et mit cette équipée nocturne sur le compte de la surexcitation du voyage et sur les mœurs septentrionales. Après l'avoir fait prêcher à titre d'essai, il résolut de lui confier pendant quelques semaines cette partie de son ministère, et à entreprendre un petit voyage en

Suisse, où il était attendu et où il comptait d'ailleurs obtenir des renseignements précis sur l'étrange personnage qui venait de lui tomber des nues.

Oberlin à peine parti, le dérangement d'esprit de Lenz prit un caractère alarmant. Une jeune fille, du nom de Frédérique, était morte à Fouday. Le vicaire d'Oberlin prétendit la ressusciter. Il prononça des prières près du lit, où gisait la défunte, et quoiqu'il dût se retirer confondu, il répéta le même manége sur le tombeau de l'enfant.

Fort heureusement Oberlin revint à temps pour empêcher la continuation de cet épouvantable scandale. En route pour la Suisse, le pasteur s'était arrêté à Emmendingen, auprès du bailli Schlosser, qui lui avait donné des indications peu rassurantes sur l'état mental de Lenz; plein d'inquiétude il s'était hâté de rentrer à Waldersbach. — Dans ce court intervalle, la démence de Lenz avait pleinement éclaté; quoique gardé à vue, il avait tenté de se suicider, tantôt en se précipitant par la fenêtre d'un premier étage, tantôt à l'aide d'instruments tranchants. Dans l'intervalle de ses paroxysmes, il redevenait l'enfant le plus doux, le plus humble, le plus caressant du monde.

Oberlin lui-même, dans une longue lettre,

qui nous est conservée, fait le récit de cette tragédie domestique, qui mit à deux doigts de la mort sa jeune femme alors enceinte. S'il m'avait fallu de nouvelles preuves pour me convaincre de la douceur évangélique d'Oberlin, je les aurais trouvées dans son attitude vis-à-vis de Lenz ; mais lui aussi ne pouvait pas faire un miracle ; il fallut céder à l'évidence et faire transporter le malade à Strasbourg. Dans le courant du printemps, nous le retrouvons auprès de Schlosser ; là, les accès de rage furent de nature telle, qu'il fallut, selon la mode du temps, enchaîner le malheureux.

L'un des biographes et critiques les plus compétents de Lenz (1) a scrupuleusement recherché le point de départ de cette folie. Il me semble qu'on peut la trouver à fleur de terre ou plutôt à fleur d'épiderme. Les fréquentes privations, inséparables d'une vie vagabonde, les alternatives de succès et de désillusionnement, les souffrances d'amour-propre, un cœur déréglé, le cruel affront de Weimar, c'était bien plus qu'il n'en fallait pour troubler ce cerveau. L'Allemagne perdait en lui un poëte dramatique et lyrique

(1) Gruppe, *Reinhold Lenz Leben und Werke*, p. 231 à 239.

très-original.... mais tous les germes ne sont pas destinés à se développer. C'est un spectacle curieux, quoique triste, de voir deux jeunes hommes, tels que Gœthe et Lenz, s'élancer ensemble dans la même carrière, et toutes les palmes tomber en partage à l'un, pendant que l'autre s'affaisse au premier quart du chemin et se trouve livré aux obsessions du démon de la folie.

Dans les paroxysmes de Lenz, Oberlin avait cru entendre le nom de Frédérique ; on en a induit (1) que la passion pour l'amie de Gœthe avait été la cause de sa maladie. Mais dans ces demi-confidences de la fièvre, Lenz avait prononcé bien des paroles qui pouvaient mettre sur une autre voie. Dans ces moments d'extase démoniaque, tous les souvenirs du passé ont dû prendre des formes visibles et flotter devant les yeux hagards du pauvre fou en proie à de cruelles hallucinations.

Dès que les accès violents eurent fait place à l'accablement qui en est la suite, on le mit en condition chez un cordonnier, et cette belle intelligence, maintenant obscurcie, se résigna, avec une soumission d'enfant, à un travail manuel. — Dans son échoppe, il se prit d'amitié pour un jeune compagnon, qu'il re-

(1) M. Stœber.

commanda par une lettre d'une simplicité touchante, à son patron, M. Sarrazin de Bâle. Au bout d'un an, Lenz se trouva suffisamment remis, pour rentrer dans ses foyers en Livonie; un frère aîné vint le chercher. On avait fait une collecte à Weimar pour lui faciliter les moyens de transports; ces détails, il les ignorait sans doute, et il n'était plus en mesure de refuser.

En Russie, il vécut encore treize ans, à Riga, à Pétersbourg, en dernier lieu à Moscou. Son intelligence était redevenue parfaitement lucide, mais sans la vigueur d'autrefois. En vain, il avait fait des démarches, pour conquérir une position officielle dans l'instruction publique ou dans l'administration. On n'avait plus confiance en lui; ses amis d'Allemagne lorsqu'ils étaient consultés, n'osaient, ne pouvaient donner des renseignements favorables. Le cercle vicieux, le cercle de fer dans lequel il tournait, devait se retrécir de jour en jour davantage, et finir par l'étouffer dans son impitoyable étreinte. Un noble habitant de Moscou lui avait donné un asile dans sa maison; c'est là qu'il mourut, en mai 1792, si bien oublié, qu'en Allemagne on l'avait cru mort et enterré depuis une dizaine d'années.

Sa mémoire a été ravivée par Gœthe, puis

par une édition de ses œuvres, réunies (en 1828) grâce aux soins pieux de l'illustre Tieck; enfin par une série de critiques et d'analyses dans des monographies, et dans les grands ouvrages sur l'ensemble de la littérature allemande.

L'examen de ses œuvres anormales m'aurait conduit beaucoup trop loin dans le corps de mon récit, exclusivement destiné à retracer cette vie d'aventures et d'erreur. Si j'ai abusé de l'indulgence de mes auditeurs, que l'ombre du malheureux Lenz vienne à mon aide; elle réclame une place modeste sur le seuil du Temple de Mémoire. Son nom est gravé sur la tour de notre cathédrale, à la suite de ceux de Gœthe, de Herder, des comtes de Stollberg; il se rattache aux souvenirs de l'idylle et de la tragédie de Sesenheim; il apparaît un moment, comme un triste météore, parmi les constellations brillantes de Weimar, et enlace de son chiffre sinistre le beau nom d'Adélaïde de Waldner; il s'abrite sous la protection de Lavater, plus charitable que l'auteur de Werther; il ajoute une feuille de plus à la couronne de chêne d'Oberlin.

Et moi aussi, humble venu de la dernière heure, je me mets à l'abri de ces grands noms; je me couvre d'eux comme d'un bouclier; heureux s'ils me protégent, résigné s'ils me

livrent à votre critique, et ratifiant à l'avance votre arrêt.

II.

LES ŒUVRES.

Il y aurait de l'injustice, si l'on se bornait à juger Lenz sur sa vie décousue. Quelqu'incomplètes et baroques que soient souvent ses créations poëtiques, le portrait de l'homme resterait défectueux, si le peintre ne plaçait dans ses mains un volume avec la désignation des ouvrages qu'il renferme. — Un poëte, qui devient fou à vingt-huit ans, mais qui dans le court espace d'un lustre lance dans le public toute une série de drames, dont le premier (*le Précepteur*) passa pendant quelque temps aux yeux des critiques les plus compétents pour une œuvre de Gœthe, un poëte aussi fécond et original a bien le droit de fixer un instant notre attention ; nous ne serons que juste à son égard, ni sévère outre mesure comme Gervinus qui le traite en véritable enfant perdu, ni louangeur comme Gruppe, qui place les vers érotiques et lyriques de Lenz presqu'au niveau de ceux de Gœthe lui-même, et qui a des explications toutes prêtes pour les énormités de ses œuvres dramatiques.

Gœthe, aussi longtemps qu'il ne touche pas à la conduite et au caractère de son ancien ami, rend toute espèce de justice à Lenz. Il admire son inépuisable productivité ; les exquises délicatesses, semées au milieu des scènes les plus bizarres ; son talent de créer des caractères originaux, fortement accentués ; mais il lui refuse avec raison le tact esthétique, le sentiment de la véritable beauté dans l'art, et la faculté de concentrer dans un seul foyer les rayons épars de son génie.

Le jugement de Gœthe sera certainement ratifié par la postérité, si tant est que la postérité trouve le temps de s'occuper des talents inférieurs, groupés autour des hommes de génie ou effacés par eux.

L'un des malheurs de Lenz — et il en a eu beaucoup — c'est précisément de s'être rencontré avec Gœthe. Il fut attiré par cette montagne aimantée (1) et alla s'y briser. Si Lenz était resté dans le Nord de l'Allemagne, il s'y serait probablement créé un cercle d'action pareil à celui de Hamann ou de Hippel, talents originaux, nullement classiques, mais

(1) C'est l'expression de Joseph Bayer, qui, dans son ouvrage de *l'Art dramatique en Allemagne depuis Gottsched jusqu'à Schiller*, consacre une série de pages très-originales à l'analyse des œuvres de Lenz.

poursuivant leur route, sans baisser pavillon devant les autorités littéraires du centre ou du midi.

A côté de Gœthe-Apollon, Lenz joua le rôle de Phaëton. Chez l'auteur de Gœtz et de tant de créations de premier ordre, l'imagination était la fille heureuse de Jupiter, qui prend ses ébats au milieu des fleurs, au soleil du midi; celle de Lenz ressemblait à une nixe séductrice, malfaisante, qui entraînait le poëte au fond des flots (1). Dans la poésie de Gœthe, tout est confiance, vie et abandon; la douleur elle-même n'est qu'une feuille un peu plus sombre dans une guirlande de fleurs; la poésie de Lenz est une femme blessée au cœur, qui perd lentement jusqu'à la dernière goutte de son sang (2).

Certes, Lenz, comme les poëtes bien doués, plonge ses regards jusque dans les profondeurs de l'existence et de la destinée humaine; mais dès le principe, ses yeux sont menacés d'une amaurose et cet obscurcissement sera celui de la folie.

Jetons un regard fugitif sur ses poésies lyriques. Ecoutons le chant d'Allwil; le poëte l'intitule : « Chant sacré ! »... à mes oreilles, il retentit comme le cri désespéré d'un homme qui

(1) et (2) Bayer.

se noie. — « Comme la flamme de la vie me brûle ! c'est pourtant toi, ô mon Dieu, qui l'as allumée : et ton amour m'accorde le bonheur de la sentir. Mais faut-il donc éternellement brûler ?! Dieu, tu vois les désirs de mon âme ; dois-je toujours être en feu, pour réchauffer les autres et me tourmenter moi-même ?.... J'ai déjà goûté, il est vrai, des moments ravissants ; mais, ô mon Dieu, tu ne veux donc récompenser que par des moments fugitifs ? Ah ! je m'écrie : Père ! Sauveur ! ce cœur demande à être rempli, rassasié ; sinon, brisé cet homme fait à ton image ! Dois-je éternellement attendre, espérer, bâtir sur le sable et me confier au vent ? Non ! je ne te laisse plus, ma vie, avant que tu n'aies donné la félicité à ton enfant ! »

On dirait que Lenz était irrésistiblement poussé à prodiguer ses forces, à se lancer dans les airs comme une fusée, et à périr au milieu du ciel nocturne dans une gerbe d'étincelles. Il pressentait sa destruction. — « O mon esprit ! mon esprit ! d'où viens-tu ? pourquoi cette hâte ? reste, ô mon esprit ; ne m'enlèves ni plus haut ni plus loin ! ton enveloppe fragile et tremblante n'endure plus ces élans. »

Ces invocations ne devaient pas être exaucées ! Lenz ne cherchait un centre de résistance ni dans la foi religieuse, ni dans un tra-

vail régulier, pratique. Cet esprit céleste, qu'il tâchait de conjurer, ébranla de plus en plus le frêle organisme, où il résidait, et le fit crouler. Ce qui manquait à Lenz, c'était la santé de l'âme et du corps; il confondait beaucoup trop la poésie et la vie; ses souffrances étaient, de fait, infiniment plus cruelles, plus positives que la douleur imaginaire de Werther.

Gœthe raconte dans ses mémoires qu'après la publication de *Gœtz de Berlichingen* et le succès prodigieux qui accueillit cette œuvre originale, Lenz lui envoya une espèce de traité, portant le titre de *Notre union ou mariage.* Dans cette épître didactique, Lenz traitait encore son ami d'égal à égal; il donnait à entendre qu'en s'épaulant mutuellement et en confondant leurs facultés, ils arriveraient à coup sûr au temple de l'immortalité. L'auteur de *Gœtz* non-seulement ne trouva point d'outrecuidance dans cette prétention d'un confrère encore inconnu; loin de là, il ne cessa d'encourager Lenz et de l'assister de son crédit naissant.

Cet écrit de Lenz ne s'est retrouvé ni dans les papiers de l'auteur ni dans ceux de Gœthe. Mais il existe un autre ouvrage dialogué de Lenz, sous le titre de *Pandæmonium germanicum.* Dans cette esquisse aristophanesque,

dont l'action se passe aux abords du temple de la gloire, tous les poëtes allemands de l'époque de 1770 sont caractérisés. Gœthe y figure comme un réformateur révolutionnaire. En parlant de Lenz, Klopstock et Lessing s'écrient : « Le brave garçon ! s'il n'accomplit rien, du moins il a pressenti toutes les grandeurs futures ! — Et Gœthe promet de « tout accomplir. »

Si Lenz avait de l'amour-propre, — et quel poëte n'en aurait pas, — il le cachait ; il se jugeait en homme d'esprit impartial ; il savait parfaitement que ses tableaux dramatiques manquaient de style et que leur composition était essentiellement défectueuse. En théorie, il avait sur l'art théâtral moderne des idées parfaitement arrêtées, et en partie très-justes. Ses *Observations sur le théâtre* constituent un excellent traité. Il voulait que la tragédie moderne fût exclusivement basée sur les caractères, comme la tragédie antique l'avait été sur le sort (*fatum*). Avec le levier de sa théorie nouvelle, il soulevait hors de ses gonds toute la poétique d'Aristote. — « D'après ce « législateur de l'art dramatique, l'essentiel « dans une tragédie, c'est l'enchaînement des « faits, des actes de la vie ; les hommes n'a- « gissent point pour montrer leur caractère, « les mœurs ne sont qu'une chose accessoire,

« elles doivent faire ressortir l'action. Le *fa-*
« *tum*, la destinée était tout. En reconnaissant
« son despotisme, on faisait pour ainsi dire un
« acte de foi. L'esthétique grecque était donc
« basée sur la religion. Or, les poëtes mo-
« dernes (chez les Italiens et les Français), en
« adoptant la poétique d'Aristote, commet-
« taient un contre-sens; sans croire, comme
« les anciens, à l'infaillibilité du sort, ils étaient
« obligés de jeter leurs héros dans un seul et
« même moule; ils méconnaissaient l'*indivi-*
« *dualité*. Et pourtant c'est la variété des ca-
« ractères qui seule est inépuisable; c'est là
« une source que doit faire jaillir la baguette
« magique du poëte. »

Je dépasserais de beaucoup les bornes de cette esquisse, si je prétendais suivre plus longtemps le poëte Lenz dans le développement spirituel de ces idées, dont on entrevoit toute la profondeur. Dans sa théorie, basée sur l'étude intelligente et approfondie de Shakespeare, se trouvait indiquée la voie où s'est jeté le théâtre moderne, au grand scandale des classiques orthodoxes et étroits, mais au grand profit du public qui était fatigué des imitateurs de troisième et quatrième rang. Je ne prétends pas dire que l'école dramatique allemande, sortie du mouvement que le cénacle de Strasbourg lui avait imprimé, soit

toujours demeurée dans les bornes du bon sens et de la modération ; bien des excroissances et des monstruosités ont signalé l'avénement des novateurs; Lenz lui-même, a foulé aux pieds, avec une incroyable brutalité, les règles des trois unités ; mais nous devons à ce mouvement révolutionnaire une partie des grandes créations de Gœthe et de Schiller ; il y a là de quoi compenser toutes les aberrations.

J'ai déjà cité, à plusieurs reprises, l'œuvre dramatique par laquelle Lenz a débuté, et qui lui a valu sa renommée ; c'est *le Précepteur*. Rien qu'à entendre ce titre, on doit penser qu'il a reproduit, dans cette composition, toute son expérience et peut-être sa destinée personnelle. Il n'en est rien pourtant ; les premières pièces de Lenz sont objectives ; c'est-à-dire que le poëte crayonne des faits et des caractères plus ou moins réels, plus ou moins vrais, mais qui ne sont pas des scènes détachées de sa propre vie, ni des peintures empruntées à son caractère individuel. Son *Précepteur* est un fat ignorant, qui a passé son temps d'université à la salle de danse et à la salle d'armes, et qui arrive comme instituteur dans la maison d'un major prussien à Insterbourg, sans avoir d'autre talent que celui de caresser les faiblesses de tous les habitants de la maison. Il

se fait bien voir de la mère de ses élèves, d'une espèce de sotte à six quartiers, et s'attache à Mlle Augustine, fille du major, à laquelle il finit par donner des leçons analogues à celles que donna jadis Candide à la fille du baron westphalien. Augustine (*Gustchen*) est une créature sentimentale qui, avant l'arrivée du précepteur, s'était fiancée, en tout bien tout honneur, avec son cousin Fritz, lequel est absent, à l'Université, et conserve à sa cousine, au milieu des mœurs brutales mais innocentes des étudiants de Leipzig, une fidélité romanesque.

Dans la maison du major d'Insterbourg le roman des amours de l'infidèle Augustine prend une tournure tragique. Et c'est là le caractère propre à toutes les pièces de Lenz; il les appelle des « comédies », parce qu'il emprunte ses caractères à la sphère moyenne; mais il charge ses personnages comiques et même burlesques dans le principe, il les charge d'un fardeau tragique, ce qui leur donne un aspect qui grimace la folie et refroidit la sympathie du lecteur.

Augustine, pour cacher sa honte à ses parents, se sauve et trouve un asile dans une forêt auprès d'une pauvre vieille mendiante. Le précepteur, de son côté, prend la clef des champs, et le vieux major, livré tantôt à tou-

tes les fureurs du noble et du père outragé, tantôt amolli par son amour paternel, instinctif, présente dans ses fluctuations un spectacle déchirant.

Augustine, dans la cabane où nous l'avons laissée, a mis au monde une pauvre créature; elle aussi est aux trois quarts folle de douleurs et de remords; la figure de son père lui apparaît dans ses rêves: elle ne résiste point au désir d'aller expirer à ses pieds; mais en route elle perd le reste de sa raison et se précipite dans un étang. Son père, qui errait sur la grande route, comme poussé par un pressentiment, arrive assez à temps pour sauver sa pauvre fille et pour lui pardonner. Dans ces scènes navrantes il y a des cris qui partent de l'âme, et que les grands maîtres de l'art n'auraient peut-être pas reniés.

Le drame finit par une seconde réconciliation; et celle-ci est plus incroyable que le pardon d'un père faible et aimant. Le cousin Fritz, que nous avons laissé au milieu des disciples des muses folles, à Leipziz, Fritz revient à Insterbourg; il apprend les malheurs de sa cousine, et passe outre; il épouse Augustine, sous l'impulsion d'un amour irrésistible et parce que « le cœur de sa cousine n'a point failli. »

Les *Soldats,* tel est le titre de la seconde

comédie de Lenz, qui nous introduit dans la vie de garnison, et met sous nos yeux une scène de séduction, malheureusement très-commune dans cette région de la vie moderne. Si, dans le *Précepteur*, l'héroïne est une folle sentimentale, ici nous avons à faire à une folle naïve. Marie est la fille d'un marchand, qui ne trouve rien à dire en voyant un jeune officier, M. Des Portes, courtiser son enfant. Il a même l'insigne faiblesse d'encourager Marie dans cette voie de perdition; il est odieux parce qu'il conseille à cette malheureuse d'accueillir et de captiver le jeune Des Portes, sans rebuter son fiancé roturier, Stolzius. (L'auteur aurait pu, il me semble, choisir un autre nom pour le malheureux bourgeois !) Après un incroyable dialogue entre ce père complaisant et sa fille novice, celle-ci, demeurée seule, éprouve le besoin de respirer; elle pousse un profond soupir et ouvre la fenêtre :

« Mon cœur est oppressé ; je crois que nous aurons un orage cette nuit. Ah ! si la foudre tombait ! » (Elle regarde le ciel et croise les mains sur sa poitrine.) « Bon Dieu ! quel mal ai-je donc fait? Stolzius !... je t'aime encore !... mais enfin, si je puis faire mon bonheur autrement, et si mon père me conseille de.... » (elle tire le rideau de son lit.... « Eh

bien, si je suis frappée, tant mieux ! je mourrai de bon cœur... » (elle éteint la lumière).

A ces seules indications, on entrevoit, je pense, la témérité des coups de pinceau dont Lenz fait usage. Il est éloquent par ses réticences même ; c'est le grand art. Dans sa manière de poser ses personnages, on devine l'étude sérieuse de Shakespeare.

Il est facile d'entrevoir la suite de cette aventure. Des Portes change de garnison, et, pour compromettre sa maîtresse, pour amener une rupture sans en assumer les torts, il députe auprès de Marie un sien ami, qui joue parfaitement son rôle. Le jour du réveil arrive à la fin pour la malheureuse marchande de modes ; elle se met à la recherche de son premier séducteur, qui refuse de la recevoir, et la laisse mourir dans la rue.

Ce n'est point là, toutefois, la fin de la tragédie. Le fiancé délaissé, Stolzius, le roturier, a juré de se venger impitoyablement du noble officier. Il se fait enrôler dans le régiment de Des Portes, et arrive à capter la faveur de cet officier, à être employé par lui comme domestique pour les petits services de son ménage de garçon. — Il mêle une dose d'arsenic au potage de l'officier, après s'être empoisonné lui-même, et, en mourant, dans les crampes de l'agonie, il se colle contre sa vic-

time et fait retentir à son oreille le nom de Marie. — Ces scènes, je le répète, sont atroces, mais écrites d'une main ferme ; un poëte, qui à vingt et un ans trouve de pareilles combinaisons dramatiques, était digne d'un meilleur avenir. — La scène où Marie, oppressée par la prévision de son sort, ouvre la fenêtre pour respirer plus librement, contient le germe de l'admirable monologue, où la Marguerite de Faust, entrant dans sa chambrette, trouve sur sa table de nuit l'écrin déposé par Méphistophélès. Mais « les Soldats » de Lenz ont paru bien des années avant Faust; sans prétendre accuser Gœthe d'un plagiat, car ce grand génie trouvait incontestablement toutes les inspirations dans son propre cœur, il est du moins permis d'affirmer que le malheureux Lenz n'était pas frappé de folie, lorsqu'il pensait que la lutte, dans la carrière de la gloire, lui serait permise.

Je m'abstiens de caractériser *le nouveau Menoza*, une tragi-comédie qui n'a point obtenu la faveur du public, à tel point que l'auteur, étonné de ce non-succès, crut devoir expliquer ses intentions dans un article que Gœthe fit insérer dans le *Journal des savants de Francfort*. Menoza met en scène le contraste entre nos mœurs conventionelles, mensongères, et un caractère simple, naïf, venu du fond

de l'Asie. On n'a point tenu compte à l'auteur du fond de sa pensée; on n'a vu qu'un sujet choquant dans l'union « d'un frère et d'une sœur », union, qui se trouve à la fin être parfaitement légitime, parce que la prétendue sœur avait été changée en nourrice, mais qui ne laisse pas de troubler le sens moral, aussi longtemps que la méprise ou l'erreur ne sont pas éclaircies.

Dans « Séraphine » ou *les amis font les philosophes*, le caractère principal, *Strephon*, n'est que la reproduction de la personnalité de Lenz lui-même. Strephon, né dans le Nord de l'Allemagne, se trouve, par un enchaînement de circonstances, dont il est un peu lui-même la cause première, relégué à Cadix, au milieu de prétendus amis qui l'exploitent impitoyablement. Un parent, Ariste, venu tout exprès pour le ramener dans sa patrie et le réconcilier avec son père, échoue dans sa tentative, parce que Strephon est retenu en Espagne, grâce aux liens d'une invincible passion. Ses rapports avec Séraphine contiennent évidemment des confidences sur la manière d'aimer de Lenz; c'est la même exaltation fiévreuse qui règne dans ses poésies lyriques. Après des incidents bizarres, le malheureux Strephon finit par arriver à la possession de l'objet adoré, mais par une voie tout à fait anormale.

Séraphine est devenue l'épouse d'un autre; celui-ci, apprenant immédiatement après la cérémonie nuptiale à connaître les liens platoniques qui attachent les deux amants l'un à l'autre, cède ses droits positifs à Strephon, et, par un excès de générosité, couvre de son nom cette relation criminelle. On conçoit parfaitement que le public, même celui de la seconde moitié du dix-huitième siècle, n'ait pu accepter décemment une pareille donnée, eût-elle été présentée par un talent plus consommé que celui de Lenz.

Les pièces, dont nous venons d'indiquer le contenu, étaient toutes composées avant le départ de Lenz pour Weimar. « L'Anglais » constitue la production la plus considérable de son séjour près de Berka dans la forêt de Thuringe. C'est une confession à portes ouvertes. Robert, le fils d'un noble Anglais, réside à Turin; il est amoureux d'une princesse piémontaise, et pour se rapprocher de cette Armide, placée dans une sphère inaccessible pour lui, il emploie des moyens, qui établissent complétement la folie du personnage, et celle du poëte inventeur de pareilles combinaisons. Des éclairs de génie sillonnent toutefois cette œuvre nocturne et informe. A lire les scènes saisissantes de cet effroyable drame, qui finit par le suicide de Robert, on ne peut

que déplorer l'aberration d'un talent original, luxurieux, qui s'était refusé d'appeler à son aide les règles élémentaires du bon sens et l'observation assidue de la vie réelle. Mais quelqu'anormale que soit la donnée première de Lenz, quelqu'impossibles que soient les développements, il y a dans cette pièce conçue par le désespoir, il y a des monologues et des dialogues d'une saisissante vérité; les fibres les plus délicates d'un cœur malade y sont mises à découvert. Gervinus, au point de vue d'une morale rigoriste a flétri dans les termes les plus sévères une scène où Tognina, une superbe courtisane, est envoyée par le père de « l'Anglais », pour essayer auprès du « malade d'amour » les moyens d'une séduction vulgaire. Nous nous garderons bien de nous faire jeter la pierre, en contredisant le célèbre critique ; la scène est blâmable et effrontée, autant que celle de Belcolore dans un drame bien connu d'Alfred de Musset; mais hâtons-nous d'ajouter, que, si son imagination le fait dévier, les intentions de l'auteur sont droites, et qu'en dernière analyse c'est lui qui a été la seule et unique victime de ses pensées et de ses malheureuses conceptions. On l'a dit plus d'une fois : Gœthe, en écrivant Werther, s'est débarrassé d'un poids qui surchargeait son cœur; mais par la con-

tagi-use influence du génie, il a mis le feu à toutes les imaginations de la jeunesse contemporaine ; il a provoqué plus d'un suicide. Je n'ai jamais entendu dire que le Robert de Lenz ait porté un jeune homme à se faire simple soldat ou savoyard ambulant, pour jouir un seul instant de la vue d'une princesse. Le spectacle des excentricités de l'Anglais serait bien plus de nature à guérir les fous tentés de se jeter dans une aussi aventureuse carrière.

Je ne me laisserai point aller à l'analyse de plusieurs récits, nouvelles ou romans en prose ; même les panégyristes de Lenz conviennent que cette forme de composition convenait moins à son talent. Si j'étais mis en demeure de choisir dans les œuvres de Lenz les morceaux qui portent le cachet d'un incontestable talent, et qui sont acceptables d'un bout à l'autre, je prendrais sans hésiter quelques-unes de ses productions lyriques ; mais celles-ci, dans leur simplicité, sont intraduisibles ; le charme de l'expression originale serait effacé ; et quelque peu sympathique que soient pour moi le poëte Lenz et son œuvre dans sa totalité, je l'aime assez pour ne pas risquer de le compromettre dans votre esprit par une imitation insuffisante.

Il a eu, de son vivant, la mauvaise fortune

d'être éclipsé par des astres plus brillants. Dans sa position précaire à Strasbourg et à Weimar, on a, évidemment, plus ou moins abusé de lui. Nous entrevoyons, dans un dialogue de Strephon et d'Ariste (acte Ier de *Séraphine*) une confession du poëte lui-même : « *J'ai été tout à tous; mes forces sont usées, l'huile de ma lampe a passé en fumée; mon savoir, mes qualités, tout a passé en des mains étrangères; rien ne m'est resté que le chagrin de m'être prodigué.* Vous me demanderez: Quel mal vos amis vous ont-ils fait? Oh! *ils ne m'ont rien fait du tout, ni bien ni mal; mais ils ont constamment exigé de moi des services grands ou petits.* Donner, sans jamais recevoir, on se lasse à la fin; mon amour ressemblait à une pluie printanière qui tombe sur un rocher stérile, et ne fait pas germer la plus petite violette. Si du moins il me restait assez de force pour paraître méchant! cette force me manque; *par un long usage mes fibres sont devenues si flexibles, mon esprit si prompt à obéir, que l'idée de refuser quelque chose à qui que ce soit me fait frissonner comme si je commettais un crime.* »

Il est évident qu'un caractère brisé, qui ne trouve pas la force de faire preuve d'indépendance, et de se poser nettement dans son

individualité, là où il est dans son droit, mais qui, d'un autre côté, ne sait point se plier aux exigences d'une carrière réglée, il est évident qu'un caractère pareil devait faire naufrage. Je ne saurais douter qu'en partant de Livonie, il emportait déjà, à vingt ans, le germe de la maladie morale et physique à laquelle il a succombé. En passant le seuil de la maison paternelle, en quittant l'université de Kœnigsberg, un ver rongeur opérait déjà sur cet organisme maladif. Lenz a tout sacrifié, patrie, parents, existence modeste, mais sûre, à un amour brûlant de la gloire mondaine; moderne Icarê, il s'est noyé dans cette mer du doute et du découragement, où, de nos jours et sous nos yeux, sont allés disparaître tant de génies incompris, je veux dire incomplets.

Il ne nous appartient pas de leur jeter la pierre. En face de fautes en partie vénielles aussi chèrement payées, le seul sentiment permis est, ce me semble, celui d'une profonde commisération, et une vêritable haine contre le démon de la poésie, lorsqu'il vient à s'emparer d'un malheureux qui devient sa chose, au lieu de rester le maître du logis.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DU

COMTÉ DE HANAU-LICHTENBERG

DANS LA BASSE-ALSACE

PAR

M. LEHMANN

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE MUNICH.

MANNHEIM 1864. — SECOND VOLUME
en deux livraisons.

(*Urkundliche Geschichte der Grafschaft Hanau-Lichtenberg etc. etc.*)

Nous avons annoncé, dans le courant de 1863, le premier volume de l'œuvre érudite de M. Lehmann. Ce serait peu courtois de rester à moitié chemin et de ne pas rendre le même service de confraternité à l'auteur, maintenant qu'il a complété son travail par la publication d'un second volume pour le moins aussi substantiel que le premier. M. Lehmann, vis-à-vis du grand public, pèche par un défaut qui au fond est une qualité de l'historien collecteur; son texte offre une surabondance de matériaux; le principe de l'historien consciencieux de Hanau-Lichtenberg est de ne

marcher qu'appuyé de preuves, c'est-à-dire de ne pas donner un fait qui ne soit établi par des documents; or, comme il en avait une énorme quantité à sa disposition et qu'il avait la juste prétention de ne point perdre son labeur, il encadre dans son récit le contenu de la plupart des Chartes qu'il a copiées lui-même; de là vient que la narration est entravée par une espèce de pléthore; il faut que le lecteur ait la ferme volonté de s'instruire pour suivre le récit; et je crois pour ma part que la consciencieuse monographie de M. Lehmann aurait gagné en intérêt sans rien perdre de sa valeur intrinsèque, si l'auteur s'était résigné à reléguer dans les notes une infinie quantité de détails, qui ont une valeur pour le savant, mais qui causent une inévitable fatigue au lecteur ordinaire.

Eh bien! en face d'un livre qui rentre dans la catégorie des ouvrages historiques, nous sommes presque tous des lecteurs « ordinaires. » On cherche bien de l'instruction, mais on la veut sans trop de fatigue; la mémoire se refuse à retenir des faits microscopiques, lorsqu'ils n'attirent pas notre intérêt par des détails de mœurs.

Je devais avant tout décharger ma conscience de critique par ces remarques, pour pouvoir proclamer de nouveau, à mon aise,

la grande estime que j'ai pour l'historien du comté de Hanau-Lichtenberg ; je ne saurais d'ailleurs mieux prouver à quel point les matériaux accumulés dans ce second volume sont quelquefois curieux, qu'en puisant un peu dans ce vaste répertoire de faits et d'événements.

Le premier volume de M. Lehmann nous a initiés dans le sort de l'ancienne maison de Lichtenberg, qui s'éteint dans les mâles, en 1480. Quant au second volume, il n'a point, ne pouvait avoir la même unité que le premier ; il ne s'applique point à une seule et même famille. Avant de raconter les destinées de la maison de Hanau-Lichtenberg, l'auteur entreprend le récit des maisons d'Ochsenstein et de Deux-Ponts-Bitche, qui viennent agrandir celle dont le nom est inscrit en tête de l'ouvrage de M. Lehmann.

Dans l'histoire d'une maison princière, impériale ou royale, ce serait déjà un grand inconvénient que ces subdivisions multiples, qui morcèlent le récit, fractionnent l'intérêt, et surchargent la mémoire. Jugez ce qu'une pareille disposition doit produire dans l'histoire d'une maison de simples dynastes, où tout se passe sur un petit théâtre, et où les individualités prononcées, les caractères vraiment historiques n'ont eu ni l'occasion de se

produire, ni l'espace voulu pour se développer.

Pour bien comprendre et suivre l'histoire des dynastes de Hanau-Lichtenberg et des familles qui leur ont servi, pour ainsi dire, de litière, il faudrait constamment avoir sous les yeux les arbres généalogiques qui, dans l'œuvre de M. Lehmann, forment les pièces annexes. Or ces tables, si je prétendais les étaler, les reproduire ici, couvriraient à elles seules, cinq ou six fois l'espace que le journal peut raisonnablement accorder à un compte rendu.

Dans cette maison de Hanau-Lichtenberg, ces difficultés matérielles se compliquent d'une autre circonstance. La famille primitive de Hanau est elle-même subdivisée en deux branches; celle de Lichtenberg, éteinte dans les mâles en 1480, survit en deux femmes, dont l'une passe à Hanau, l'autre dans la maison de Deux-Ponts; celle-ci vient se fondre, près de cent ans après le partage de 1480, avec l'une des branches de Hanau; mais avant de rentrer dans le courant principal, cet affluent s'est enrichi d'un autre héritage, celui d'Ochsenstein. C'est donc à la maison d'Ochsenstein qu'il faut remonter avant de pouvoir songer raisonnablement à raconter l'histoire de Deux-Ponts-Bitche, et il faut raconter l'histoire de

Deux-Ponts-Bitche, avant de dire celle de Hanau-Lichtenberg. M. Lehmann le fait scrupuleusement et avec lucidité ; mais que dites-vous de pareilles complications?

Lorsque vous prenez en main une carte de l'Amérique méridionale, vous êtes, du premier coup d'œil, frappé d'une singularité de son système fluvial ; vous verrez que le fleuve des Amazones communique avec l'Orénoque par des bras intermédiaires ; c'est un réseau incroyable, qu'il faut étudier avec attention pour en avoir une idée nette ; et plus d'une fois l'on est à se demander si c'est le fleuve gigantesque du Centre qui déverse le trop plein de ses eaux dans le lit du géant du Nord, ou si l'inverse a lieu, ou si c'est un échange alternatif qui s'opère entre la rivière des Amazones et l'Orénoque, entre ces deux fleuves monstres. Sur une échelle infiniment plus petite, vous verrez un fait analogue se produire dans la plaine rhénane de notre Basse-Alsace ; le Rhin, au midi de Strasbourg, déverse par des canaux et des bras tortueux une partie de son courant dans l'Ill, et celle-ci rend au fils du Saint-Gothard les eaux qu'elle lui a empruntées pendant un court espace.

Tel est, si vous les étalez les uns à côté des autres, l'aspect des arbres généalogiques de Hanau-Lichtenberg, de Deux-Ponts-Bitche et

d'Ochsenstein. Tenons-nous en, pour un moment, à ce dernier; faisons abstraction de la famille principale, qui devrait, d'après le titre même du livre, nous occuper ici, et voyons ce qu'était cette famille d'Ochsenstein, dont le sang et la propriété vont se mêler au sang et à la propriété des Hanau-Lichtenberg.

Le château d'Ochsenstein, berceau de la famille, occupe trois rochers gigantesques près du domaine rural du Haberacker, sur un petit plateau de la première chaîne des Vosges, dans la direction de Marmoutier. De ces trois rocs, le plus considérable est tourné vers l'ouest; mais tous les trois étaient si bien reliés par une série de galeries, de voûtes, d'arcs-boutants, qu'ils semblaient ne faire qu'un seul tout. Du haut du rocher occidental, on jouit d'une vue magnifique vers la Lorraine; des contours harmonieux ferment, à l'horizon, cet ensemble de montagnes, de collines et de forêts. Evidemment, les seigneurs d'Ochsenstein, alliés de ceux de Geroldseck et protecteurs du couvent de Marmoutier, s'étaient établis sur cette aire inaccessible, d'où ils dominaient à la fois l'Alsace et la Lorraine, avec l'intention bien arrêtée de défendre les domaines de l'établissement religieux, dont ils étaient les avoués (*Vœgte*).

Peu à peu ils acquirent des fiefs considéra-

bles des mains de l'évêque de Metz, de l'évêque de Strasbourg et de l'empire germanique. Leur origine spéciale remonte au douzième siècle. Le constructeur du château, Burkard d'Ochsenstein, est un contemporain de Frédéric Barberousse.

L'influence de la maison grandit assez rapidement déjà sous Otton Ier d'Ochsenstein (mort en 1240); le château de Greifenstein derrière Saverne paraît leur avoir appartenu, et Othon II, qui assista bravement à la bataille de Hausbergen (1262), comme allié de notre bourgeoisie, était le beau-frère de Rodolphe de Habsbourg, pour lequel il s'était battu en Styrie, en Carinthie, en Autriche. Rodolphe fut reconnaissant; après son avènement à l'empire, il lui donna le village de Hochfelden (1278), et fit de son fils Othon III d'Ochsenstein un préfet ou landvogt du Brisgau et de l'Alsace (1280).

Otton III fut un partisan aveugle de la maison d'Autriche. Grâce à ce dévouement sans réserve, il acquit successivement, avec la permission du chef de l'empire, les villages de Marlen, Kirchheim, Northeim et des propriétés considérables dans le Palatinat. L'empereur Adolphe de Nassau confirma d'abord une partie des bénéfices accordés par Rodolphe à Otton III d'Ochsenstein, puis on se

brouilla. Dans la bataille de Gœllheim, où Adolphe de Nassau succomba sous la maison de Habsbourg (1298), Otton portait la grande bannière d'Albert d'Autriche, et mourut étouffé dans son armure, au moment où la victoire se déclarait pour son patron.

Son fils et son petit-fils continuèrent à profiter de cette faveur de Habsbourg-Autriche; Otton IV d'Ochsenstein fut successivement préfet de l'empire dans la Mortenau, en Alsace, dans le Spiregau. Otton V acquit Burne (Niederbronn), et obtint de l'empereur Charles IV (de Luxembourg) la Robertsau et les trois Hausbergen (1366). Ce fut là le terme de la grande prospérité des Ochsenstein. Les personnes familiarisées avec l'histoire de Strasbourg se rappelleront qu'à cette époque Jean d'Ochsenstein était doyen du Grand-Chapitre, et en désunion avec un autre dignitaire, avec le prévôt Hanemann de Kibourg. Ces deux ecclésiastiques avaient concouru cinq ans auparavant pour la dignité d'évêque, et s'étaient mutuellement barré le passage vers cette haute position. De là des rancunes qui firent explosion à la fin. Le comte Hanemann envahit nuitamment l'hôtel d'Ochsenstein (sur l'emplacement de l'hôtel actuel de la mairie de Strasbourg), s'empara de son adversaire le doyen et le conduisit au château de Windeck.

Le magistrat de Strasbourg ne laissa point passer impunément cette violation flagrante de la paix publique. Il emprisonna de son côté le prévôt du Grand-Chapitre, et assiégea mais en vain, le château qui enfermait dan ses murs Jean d'Ochsenstein. En juillet 1371 seulement ce dignitaire fut délivré contre une rançon de 4000 florins. Je ne pourrais suivre ici tous les incidents de cette longue lutte entre les deux prêtres, ni les détails des acquisitions que fit encore la famille d'Ochsenstein, même à l'époque de son déclin. Le dernier membre de la famille, George d'Ochsenstein, eut le malheur de prendre fait et cause dans la querelle des Linange et des Lichtenberg pour le parti qui succomba à la bataille de Reichshoffen (5 juin 1451), c'est-à-dire pour les Linange. George partagea le cachot de son compagnon de malheur, de Schaffried de Linange, dans le château de Lichtenberg, y souscrivit un pacte désastreux, fut momentanément relâché, et, ne pouvant remplir les conditions du contrat qu'il avait signé, reprit courageusement ses fers (1453). Les Lichtenberg ne furent point humains; ils maltraitèrent leur prisonnier, sans égard pour la noblesse de son procédé, et ne le remirent en liberté qu'après lui avoir extorqué une renonciation pleine et entière pour sa part de Bouxwiller (1454).

Il faut que la constitution de ce George d'Ochsenstein ait été à l'épreuve de toutes les privations. Il survécut trente ans à ces mauvais traitements et essaya encore au début de sa dernière maladie de lutter avec la mort. Il s'était fait transporter (en 1485) à Heidelberg, dont la Faculté de médecine jouissait alors d'un renom pareil à celui de Montpellier; mais ses jours étaient comptés; il succomba, et son neveu, par les femmes, Henri, comte de Deux-Ponts-Bitche, hérita de ses domaines et de ses titres.

Si l'on a suivi avec une attention bienveillante ces indications sommaires, ces contours de l'histoire d'Ochsenstein, je puis espérer que la maison de Deux-Ponts-Bitche, qui maintenant doit avoir son tour, obtiendra un court instant de faveur. Pour être juste envers elle, il faut aussi remonter le cours des âges et la prendre quelques siècles avant l'époque où Henri II de Bitche recueille l'héritage de son oncle George d'Ochsenstein.

La seigneurie de Bitche renfermait des communes, situées surtout le long de la Saar, et qui appartiennent, aujourd'hui, en partie au Palatinat bavarois, en partie au Bas-Rhin et au département de la Moselle. Vers 1196, Frédéric de Lorraine reçut cette seigneurie des mains de son père Mathieu, duc de Lorraine.

Un siècle plus tard, en 1297, Eberhard, fils de Henri, comte de Deux-Ponts, et époux d'Agnès de Saarbruck, devient le véritable fondateur de la maison de Deux-Ponts-Bitche. Je prie mes lecteurs d'accepter de confiance ce fait, sans demander des détails généalogiques plus précis; ils ne serviraient qu'à nous embarrasser.

Les comtes de Deux-Ponts-Bitche eurent constamment à soutenir des luttes sauvages avec leurs voisins, surtout avec Saarwerden et La Petite-Pierre. En 1447, c'est-à-dire trois ans avant la bataille de Reichshoffen, les frères Jacques et Guillaume de La Petite-Pierre surprirent sans motif, sans déclaration de guerre, le château de Bitche, où résidait alors le seigneur Frédéric, qui avait participé en 1440 à la ligue contre les Armagnacs, avec ces mêmes seigneurs, maintenant ses adversaires.

Dans la forteresse moderne de Bitche, il ne reste guère de l'ancienne demeure seigneuriale que des substructions et une fontaine qui servait depuis des temps immémoriaux aux besoins des habitants perchés sur ces hauteurs. Au pied et autour de ce fort primitif, là où se groupe maintenant la petite ville de Bitche, le pauvre village de Kaltenhausen abritait alors ses cabanes. Jacques et Guillaume de La Petite-Pierre avaient traversé,

sans être aperçus, le village, et escaladaient déjà les murs du château, lorsque le comte Frédéric fut averti par un valet de chambre fidèle. Avec ce serviteur fidèle il se sauve, à demi-vêtu, gagne le mur d'enceinte, et se sert des mêmes échelles de corde qui venaient d'être appliquées par les ennemis pour entrer dans le fort. Le comte Frédéric et son serviteur tombent sur les rochers; le comte perd connaissance, est hissé, à mi-mort, sur un cheval de labour, et se laisse ainsi diriger vers le château de Lemberg où se trouvait en ce moment sa femme Anne comtesse de Salm.

Les sires de La Petite-Pierre avaient eu le temps de prévenir la fuite des deux enfants du seigneur de Bitche; ils s'en étaient emparés; ils les retinrent à titre d'otages ainsi que les deux beaux-frères du seigneur Frédéric.

A peine la comtesse eut-elle appris le sort de ses deux enfants, qu'elle accourut à Bitche; à la porte de Kaltenhausen elle rencontre Guillaume de La Petite-Pierre, qui veut l'empêcher de passer outre; mais courageuse comme une lionne dont on aurait enlevé les petits, elle se précipite sur le ravisseur, le prend par la barbe, tire un couteau-poignard dont elle est armée, et le menace à la façon d'une femme romaine. Guillaume de La Petite-Pierre, intimidé, laisse passer la mère fu-

ribonde, qui trouve dans la ville d'en bas le plus jeune de ses enfants au berceau ; un garçon de neuf ans était retenu dans le castel. On veut permettre à la comtesse d'emporter l'un de ses enfants : elle se refuse courageusement à ce partage inhumain, lance des imprécations terribles contre les détenteurs de sa pauvre famille, et retourne seule auprès de son mari à Lemberg.

Le comte Frédéric de Bitche ne resta point isolé dans sa détresse. La maison palatine vint à son secours ; Louis (V), Frédéric-le-Victorieux, Etienne de Deux-Ponts-Veldenz firent le siége de Bitche, en même temps que le duc de Lorraine, dans l'intérêt du comte Frédéric, cherchait à s'emparer de Lützelstein.

Nous sommes en mai 1447; le comte Jacques de La Petite-Pierre désespérant de pouvoir défendre à la longue sa récente capture, se décide à quitter le château de Bitche, après avoir donné l'ordre de brûler Kaltenhausen. Cet ordre cruel fut exécuté.

Pour le coup cependant la victoire finale resta au bon droit. Bitche et Lützelstein furent repris ; la garnison ennemie que l'on avait laissée sortir avec les bagages, fut attaquée et dispersée pendant sa retraite par une bande de paysans exaspérés, et les enfants du comte de Bitche, que Jacques de Lützelstein

avait emmenés, furent délivrés bravement par Eberhard d'Andlau. Kaltenhausen se releva de ses ruines; l'incident de 1447 ne laissa d'autres traces que les cicatrices dans le cœur d'une mère outragée.

Ce fut un neveu de Frédéric de Bitche, le comte Simon Wecker (IV) qui devint l'heureux époux d'Elisabeth, fille de Louis de Lichtenberg, et qui recueillit en 1480 la moitié de l'héritage de ce puissant dynaste (1). Près d'un siècle plus tard (1570) ces mêmes domaines retournèrent, par les femmes, à la maison de Hanau, dans la personne de Philippe V.

Je m'arrête; dans un opuscule spécial (2) j'ai raconté succinctement les destinées de cette famille, son influence sur Bouxwiller pendant le siècle de la réforme, ses destinées pendant la guerre de Trente ans, ses rapports avec la France, et le passage de la principauté entre les mains de Hesse-Darmstadt (1736). Les indications que je viens d'emprunter au corps de l'ouvrage de M. Lehmann doivent suffire pour attirer sur son œuvre l'attention des amis de notre littérature locale. Je n'ai pas voulu cacher le caractère un peu austère que cette

(1) Anne, la sœur d'Elisabeth, avait épousé Philippe comte de Hanau.

(2) *Le comté de Hanau-Lichtenberg.*

œuvre présente de prime abord ; on sera d'autant plus surpris de trouver sous cette écorce un noyau substantiel et savoureux. De cette accumulation de documents, tout lecteur qui ne craint pas un peu de tension d'esprit, dégagera un fidèle tableau historique.

LE RIO-PARANA,

CINQ ANNÉES DE SÉJOUR

DANS LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE,

PAR

Mme LINA BECK-BERNARD.

Paris, Grassart, libr.-édit., 1864, 1 vol. in-12.

Mad. Beck est arrière-petite-fille de Pfeffel; à ce titre elle est Alsacienne, quoiqu'elle n'habite plus la vallée du Rhin. Le petit, mais charmant volume qu'elle publie sur son séjour dans l'Amérique du Sud, prouve qu'elle a hérité des facultés poétiques de son aïeul maternel. Il n'est pas défendu à un voyageur, qui raconte ses tournées ou sa résidence dans une autre partie du globe, d'avoir de l'imagination; cette heureuse faculté de l'âme embellit et aide à supporter la réalité souvent pénible, et elle est, pour le souvenir, la compagne la plus agréable et la plus utile, puisqu'elle rajeunit et ravive les impressions premières. Des devoirs de famille ont amené Mad. Beck dans l'Amérique du Sud, il y a un peu plus de sept ans. Nous avons vu partir cette jeune mère de famille, le cœur serré,

mais le courage qu'elle apportait à cet exil volontaire nous inspirait une admiration sincère. Les épreuves ne lui ont pas fait défaut dès le début. A peine s'était-on embarqué sur le *Thamar*, qui était en partance de Southampton pour Rio, qu'un gros temps, qui dégénéra bientôt en violente tempête, faillit démolir, dans le golfe de Biscaye, le solide bâtiment à vapeur transatlantique. Le gouvernail fut brisé, et après plusieurs jours et plusieurs nuits, passés entre la vie et la mort, on parvint à se réfugier dans le petit port espagnol de Vigo en Galice. Cette première halte forcée — car il fallait faire venir d'Angleterre une nouvelle machine à vapeur — donne aux passagers rudement éprouvés le temps de se refaire sous un ciel et dans un pays admirables. Ici, pour la première fois, le lecteur a l'occasion de se familiariser avec les vigoureux coups de pinceau de l'écrivain. Ce sont des tableaux chaudement colorés, mais dont les contours ne sont pas moins nettement accentués. Mad. Beck voit bien et reproduit nettement ce qu'elle voit. Cette remarque s'applique à la plupart de ses descriptions, qui sont fréquentes lorsqu'elle arrive dans les régions du Grand-Parana, l'un de ces fleuves américains si majestueux, auprès desquels notre Rhin même n'est qu'une rivière torrentielle et étroite.

Quelques-uns de nos compatriotes alsaciens ont habité et nous ont plus d'une fois décrit ces superbes pays, pour lesquels la nature a tout fait, et où l'homme s'applique, comme à plaisir, à entraver, à détériorer l'œuvre de la nature. Malheureuses régions, livrées, après la découverte et la conquête de l'Amérique du Sud, à l'exploitation égoïste de la mère-patrie, et, depuis plus d'un demi-siècle, à toutes les fureurs des partis, aux misères des luttes civiles, de l'anarchie ou de la tyrannie locale! Lorsque Mad. Lina Beck aborda, après une navigation de plus de deux mois, dans la grande cité de Buénos-Ayres, le farouche Rosas depuis plusieurs années ne tenait plus le gouvernail; il était renversé, chassé, punition anodine pour les forfaits de cet intraitable *gaucho*, homme de tête et d'énergie, sans contredit, mais qui avait des instincts et des penchants néroniens. Mad. Beck en parle avec mesure et retenue; sa main de femme se serait refusée de tracer tous les détails de ce régime de fer; cependant elle en dit assez pour laisser deviner le reste; elle raconte en termes navrants la scène où le tyran hypocrite, cédant en apparence aux supplications de sa fille Manuelita en faveur de la veuve d'un supplicié, rend à l'infortunée la tête de son mari. C'est presqu'une reproduction de l'a-

necdote du châtelain de Coucy. La malheureuse veuve ne meurt point, il est vrai, à la suite de cette effroyable émotion; seulement elle devient folle. Vous me direz que la mort eût été préférable... Sans doute, mais Rosas ne lui avait pas laissé la liberté du choix.

Quant à la fille du dictateur, c'était littéralement un ange placé auprès d'un démon. Le portrait que fait Mad. Beck de cette céleste créature est ravissant; on dirait qu'il est placé sous les yeux du lecteur pour adoucir les tons fauves de la figure de Rosas. Nous connaissions Manuelita longtemps avant de prendre en main le volume de notre compatriote; car il n'y a point de touriste qui ait passé à Buénos-Ayres sans en parler; et le dire des témoins oculaires est parfaitement conforme à tous les récits imprimés. Mais Mad. Beck a l'avantage de juger et de peindre la fille du dictateur avec les yeux et le cœur d'une femme.

En 1857 la ville de Buénos-Ayres s'était déjà relevée du long système de terreur qui avait pesé sur elle. Déjà la splendide maison de campagne (Palermos), créée à force d'art et de dépenses, par Rosas, tombait en ruines, et le Rio de la Plata reprenait le terrain que le capricieux créateur de ces jardins factices avait conquis sur ses ondes. Dans l'intérieur

de la ville, une population d'au delà de 160,000 âmes se livrait au négoce et aux arts de la paix. De nouveaux édifices s'élevaient, et — fait digne de remarque et d'éloge — dans cette ancienne possession espagnole, l'esprit de tolérance religieuse et politique dominait ; des représentants de toutes les nations et de toutes les confessions y résidaient, sans trouble et sans crainte aucune. Mad. Beck, avec sa famille, oubliait dans un excellent hôtel garni, et au milieu d'une gracieuse hospitalité, les incidents et les angoisses d'un long voyage océanique.

Mais ce n'était là qu'un répit très-court de quelques semaines, l'épisode le plus riant d'une Odyssée très-accidentée. Dans un petit bâtiment génois, frété tout exprès, la jeune famille de colons remonta le Rio-Parana jusqu'à Santa-Fé, qui allait devenir son quartier-général.

Le Parana, parsemé d'îles avec une végétation luxuriante, offrirait l'un des spectacles à la fois les plus curieux et les plus imposants, s'il n'y avait pas aussi des ombres dans le tableau. Il ne fait pas toujours bon s'égarer sous ces dômes de verdure et ces guirlandes de lianes ; la mort peut se trouver cachée sous les fleurs. Surtout dans le temps de la crue des eaux, et lorsque des îlots tout entiers enlevés par le

fleuve descendent jusqu'à la mer, le jaguar, surpris et emporté par l'élément vainqueur, rugit sur ces monceaux de terre flottants ; et regagnant à la nage le continent, effraie les habitants riverains, et même ceux des villes voisines ; on en a tué dans les faubourgs de Santa-Fé, et presque dans la rade de Buénos-Ayres. Les vipères et les bêtes fauves gâtent quelque peu le séjour dans les régions tropicales et dans celles qui les avoisinent. Pour ma part, toute compensation établie, je trouve que dans nos pays tempérés, dans notre vallée rhénane surtout, nous sommes des mieux partagés. Vue étroite de clocher, si l'on veut ! je subirai sans honte ce reproche moqueur.

L'établissement de notre famille de colons à Santa-Fé, à cent trente lieues à peu près au nord de Buénos-Ayres, est plutôt un campement, quoiqu'il ait lieu dans l'intérieur d'une assez belle habitation, confortable au point de vue des habitudes patriarcales du pays. Au dire de Mad. Beck, c'était une véritable arche de Noé ; et je serais fort aise si je pouvais me permettre de transcrire toutes ces pages pétillantes de verve, de gaîté, de bonne humeur, au milieu de privations cependant très-sérieuses et pénibles pour une jeune femme, élevée sinon au milieu du luxe, du moins au sein de notre comfort européen, et des mille

et une délicatesses de notre société, dont on ne médit plus lorsque plus de deux mille lieues vous en séparent. Pour se guérir de toute velléité misanthropique, le remède le plus sûr serait de passer quelques années sur les bords du *Meschacébé*, ce père des eaux, si pompeusement décrit par feu M. de Chateaubriand, ou sur la lisière des Pampas de l'Amérique du Sud, que Mad. Beck effleure quelquefois au galop de son cheval favori ; mais sans qu'elle nous le dise, je suis convaincu que le charme de sa belle monture ne lui a pas fait oublier le pas sûr du modeste cheval ou du mulet des Alpes, ni les moelleux coussins de nos chars suspendus. Encore une fois, toute cette poésie du désert est belle, vue à distance, et sous ce mirage trompeur auquel nous nous laissons tous prendre dans nos moments désœuvrés ; mais rien ne décèle mieux notre goût blasé et notre ennui impatient que ces aspirations vers le lointain. Lorsque nous sommes dans une disposition d'esprit pareille, on peut dire de chacun de nous :

Il aspire à descendre.

Je rentre dans l'arche de Noé, dont Mad. Beck avait le gouvernement :

« On donne à nos enfants toutes sortes de

bipèdes et de quadrupèdes, dont le nombre s'accroît successivement. Notre cour est habitée tour à tour par trois biches ; l'une d'elles surtout est remarquable par son intelligence ; elle nous a été offerte en même temps qu'un jeune tigre. Nous refusons le tigre, mais nous acceptons la *gama*. C'était une véritable incarnation de la poésie du désert que cette charmante créature, qui nous rappelait la gazelle aux jambes fines, aux yeux noirs et doux, que le maure Hassan offre à donna Blanca dans le *Dernier des Abencérages*. En très-peu de temps, la biche est accoutumée à nous tous, et nous témoigne autant d'affection que pourrait le faire un chien intelligent.

« Un lasso de cuir, fort allongé, attaché à son collier, lui permet de se promener dans le patio (la cour avec péristyle). Chaque matin, de bonne heure, j'entends ses petits pieds résonner sur les dalles ; elle vient remuer l'anneau de ma porte pour me dire bonjour. Cette porte, une fois ouverte, la biche entre, se mire dans l'armoire à glace, prend sur la table des pelures d'oranges qu'elle aime beaucoup, et finit par s'asseoir à nos pieds, pendant que nous lisons ou que nous travaillons. Rien de plus gracieux que ses jeux avec les enfants, qu'elle aime beaucoup. Il ne lui a fallu que quelques jours pour se familiariser

avec nos grands chiens. Par les nuits froides, ceux-ci vont chercher un gîte dans la petite cabane de la biche, que ces hôtes n'effraient point. Au matin, nous les voyons, tous les trois, la tête à la porte, et les meilleurs amis du monde. En général, dans ce pays, les animaux encore primitifs ne paraissent pas avoir, les uns contre les autres, les préjugés hargneux de leur espèce en Europe. En voici un exemple : Une de nos poules couve à la cuisine, dans une sorte de niche en brique pratiquée près du foyer. Une cane trouve cet abri commode et s'y installe dans le même but. Les poussins et les canetons sortaient à peine de la coquille, que la chatte s'avise d'élire domicile près des deux mères, cane et poule ; elle allaitait deux petits chats. Un très-jeune chien griffon nous est apporté, il a été séparé trop tôt de sa mère et peut difficilement se sustenter seul ; il va instinctivement se blottir chez la chatte qui le reçoit et partage son lait entre lui et les deux petits chats. Cette brave nourrice voit arriver un pensionnaire de plus : c'est une petite perruche verte, qui est passionnée pour le lait et qui tète la chatte en compagnie de ses rejetons et des griffons. Ce phalanstère de bipèdes et de quadrupèdes est on ne peut plus amusant; il dure plusieurs semaines, sans disputes entre ses différents

hôtes, réalisant ainsi, d'une manière satisfaisante, les utopies de quelques économistes célèbres de l'époque actuelle. Il ne se désorganise que par l'effet du temps qui donne des ailes aux canetons, des jambes aux poulets, des idées de courses et de gambades aux chats et aux chiens. »

Je vous le donne en cent, de découvrir à cent lieues à la ronde, je veux dire dans une centaine de magasins de librairie, un plus joli tableau d'intérieur transatlantique. Si la petite biche, la *gama*, était encore en vie au moment où sa maîtresse reprenait la route de la vieille Europe, combien de temps aura-t-il fallu à la pauvre créature pour ne plus s'égarer auprès de « l'anneau de la porte », combien de temps pour s'habituer aux caresses ou aux mauvais traitements d'une créole fantasque?... L'auteur m'a fait aimer cet être gracieux, presqu'à l'égal d'une âme humaine. C'est là le secret privilége de l'artiste ou d'un cœur profondément ému.

Les descriptions et les récits anecdotiques ne remplissent pas toutes les pages de cette pittoresque esquisse de voyage. Mad. Beck est un esprit très-sérieux, une femme formée à la rude école de la vie pratique et appuyée sur de fortes convictions religieuses. Elle est sévère, mais juste, dans son appréciation de l'é-

tat des âmes dans cette prétendue « Confédération argentine », qui ne présente plus que les membres épars, disloqués, d'un corps gigantesque. L'auteur du *Rio Parana* n'est pas doux à l'endroit du clergé indigène, singulièrement dégénéré et abâtardi ; mais elle a des éloges sentis et une admiration sans réserve pour les pauvres missionnaires franciscains, qui arrivent de quelque couvent de Rome, évangéliser au milieu des Indiens, partager avec ces hordes sauvages toutes les misères, toutes les privations d'une vie nomade, ne se lassant jamais et espérant contre toute espérance. Quant aux généraux, colonels ou présidents qui jouent un rôle au milieu de ce monde en désorganisation ou en recomposition, ils lui inspirent un très-médiocre respect. J'excepte toutefois le général Mitre qui fait son entrée à Santa-Fé, pendant que Mad. Beck y réside, et qui accueille avec courtoisie cette citoyenne des bords du Rhin établie sur les rives du Parana. Si, au milieu des soucis du pouvoir, pendant les courts instants de distraction qu'il se permettait, le général-président de la nouvelle fédération argentine a établi un point de comparaison entre cette mère de famille, nourrie du suc intellectuel de la France et de l'Allemagne, et les indolentes et fastueuses poupées qui tapissaient les sa-

lons du Cabildo (1), quel triste retour n'a-t-il pas dû faire sur la longue minorité de cette race amollie par le climat et dégradée par l'ignorance ! que la beauté physique de toutes ces femmes indigènes a dû lui paraître frêle et de médiocre valeur à côté de cette beauté morale qui laisse à la femme d'Europe toutes les grâces, toute la bonté native de son sexe, et lui confère en sus les qualités de l'homme aguerri à l'école de la vie, et puisant sa force dans le Code du devoir.

(1) La maison de ville.

M. MATTER.

DISCOURS

TENU

DANS LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE STRASBOURG,

LE 12 JUILLET 1864.

La mort de M. Matter laisse dans notre sein une grande et irréparable lacune. Quoique son âge avancé ne lui ait plus permis d'assister à toutes nos réunions, et que peu d'entre vous, Messieurs, aient pu suivre son développement intellectuel dès son entrée dans la carrière des lettres, vous avez suffisamment apprécié, ici même, la finesse et la distinction de son esprit, l'originalité, l'élévation de ses idées, l'étendue de son savoir, le bon goût, l'aménité qu'il apportait dans nos discussions.

Je remplis un devoir élémentaire de ma position, en rendant une justice posthume au savant et à l'homme de lettres éminent, qui a consenti à siéger parmi nous, et qui laisse dans le monde littéraire et érudit, des souve-

nirs, des témoins irrécusables d'une longue et féconde activité. Une *vingtaine* d'ouvrages, d'une dimension plus ou moins considérable, et dont quelques-uns ont été couronnés par diverses classes de l'Institut, forment le fonds de sa productivité, sans compter ses thèses et les nombreux articles semés dans les encyclopédies et les revues de la capitale et de l'Alsace. La mort a trouvé M. Matter debout, près de sa table de travail, car son histoire du mysticisme depuis Fénélon jusqu'à saint Martin, et de saint Martin à nos jours était prête à paraître, lorsque la maladie dernière est venue paralyser cette forte intelligence.

Il y a pour moi quelque chose d'énigmatique et de tout à fait surprenant dans la phase principale et primitive qu'a dû traverser notre illustre confrère pour aboutir aux résultats majeurs qui ont couronné sa longue carrière. Comment le fils du laboureur alsacien, allemand, est-il parvenu dès sa première jeunesse à jeter son esprit dans le moule français?... Feu M. Willm, qui avait eu un point de départ tout à fait pareil à celui de M. Matter, s'était aussi métamorphosé; mais quelle différence! Je ne contesterai point à M. Willm un style français correct et souvent animé, fleuri; mais l'homme, dans son apparence extérieure, était resté germain de la tête

aux pieds. Chez M. Matter, la transformation était complète, longtemps avant qu'il n'eût habité la capitale. Avec un tact remarquable, il a dû, lui seul, sans conseil, deviner sa vocation, et saisir, presque au vol, dans les leçons du Lycée et de la Faculté des lettres, l'occasion de façonner aux exigences de la langue française son oreille, ainsi que sa diction, sans toutefois renier son origine germanique. La facilité qu'il trouvait d'enrichir sa provision de savoir dans les vastes magasins de la science allemande a constitué sa supériorité, à une époque où cette mine n'était point exploitée au même degré qu'aujourd'hui par les travailleurs français. M. Matter entre dans le domaine public par son *Histoire de l'école d'Alexandrie*, en 1818 (1) ; il clôt sa carrière, en 1864, par son *Appréciation de Fénélon ;* c'est, à quelques années près, un demi-siècle d'une prodigieuse activité intellectuelle.

Je ne puis avoir la prétention d'analyser en ce moment déjà et d'apprécier à leur juste valeur toutes les œuvres de M. Matter. Le simple relevé de ses publications, que j'aurai soin d'annexer à la présente notice, mettra en lumière la direction multiple et la variété de

(1) Ce mémoire avait été couronné par l'Académie des inscriptions.

ses travaux. La religion, la morale, la législation, la théologie, l'histoire ecclésiastique, l'histoire de la philosophie, l'histoire littéraire, les relations de voyage scientifiques, les études de mœurs, la bibliographie ont tour à tour occupé cet esprit curieux, investigateur; dans le domaine des sciences morales, il avait un savoir encyclopédique; et nous devons regretter qu'il soit mort avant de dire le dernier mot de son développement intérieur, car le vieillard a des révélations :

> Il entend mieux la langue des étoiles,
> Il est plus près du céleste séjour (1).

S'il m'était permis de faire un choix dans le corps des ouvrages de M. Matter, et de désigner ceux qui, à mon avis, assurent à son nom une durée, je mettrais en première ligne son *Histoire du gnosticisme* (1828 et 1843) et son *Voyage en Allemagne* (1846). Dans le gnosticisme, il a résumé les travaux du monde savant sur cette secte si longtemps énigmatique; aux idées de ses devanciers, il a su donner plus de précision; il a complété leurs aperçus, mis la certitude à la place des hypo-

(1) Ozaneaux, traduction du *Rigi* de Louis Lavater.

thèses, et corroboré la science théorique par l'étude des monuments (1).

Des ouvrages plus récents ont été publiés en Allemagne sur le gnosticisme; mais ils n'ont rien ajouté d'important aux résultats déjà obtenus par notre confrère. Grâce à son œuvre, les hommes du monde même peuvent se laisser initier dans cette « gnose mystique, » contemporaine des premiers germes du christianisme, tantôt en hostilité, tantôt en communion d'idées avec la religion nouvelle, s'étendant avec elle dans presque toutes les parties du monde ancien et projetant son influence, jusqu'au dix-huitième et dix-neuvième siècles, sur les doctrines de Swedenborg, de Hegel et de Schleiermacher.

Quant à l'ouvrage de M. Matter sur l'Allemagne scientifique et littéraire (2), je n'hésite point à affirmer qu'en France, depuis Mad. de Staël, rien de plus complet, de plus spirituel, de plus instructif à la fois et de plus intéressant n'avait été imprimé sur nos voisins d'outre-Rhin. M. Matter lui-même me blâmerait

(1) Ce sont notamment les abraxas ou les pierres basilidiennes qui ont fait un objet spécial de l'étude de M. Matter.

(2) Voici le titre complet : *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, 1846-1847. 2 vol. in-8°.

si je mettais, pour le style, sa modeste publication en regard de la brillante composition de l'auteur de Corinne; mais je veux dire que l'époque trentenaire, écoulée depuis la fin du premier Empire jusqu'aux dernières années du gouvernement de Juillet, avait amené insensiblement, dans la situation intellectuelle et matérielle des pays allemands une grande métamorphose, qui demandait à être portée à la connaissance du public français. Or, c'est ce que M. Matter a fait d'une manière *succincte;* car deux petits volumes constituent un cadre très-restreint pour y faire entrer le tableau d'un pays aussi complexe que l'Allemagne et de son développement pendant trente ans. Mais ce cadre a suffi à notre confrère pour initier ses lecteurs dans les vastes laboratoires d'idées établis dans toutes les capitales et dans toutes les villes universitaires de la Confédération germanique. M. Matter est à la fois touriste, philosophe, littérateur, artiste, homme du monde; on ne croit lire, en détail, que de simples notes de voyage, systématiquement groupées; et lorsqu'on tourne la dernière page, il se trouve qu'on a lié connaissance avec toutes les illustrations, toutes les notabilités intellectuelles, qu'on a visité tous les musées, toutes les bibliothèques, reconnu la physionomie des habitants et toutes les varian-

tes de la nationalité germanique. En 1847, l'ouvrage de M. Matter était un « guide du voyageur » écrit par un savant, par un littérateur, qui sait jeter un agréable coloris sur un ensemble de pages instructives.

Je ne sais quel sera l'heureux mortel, destiné à donner dans douze ou quinze ans d'ici au public français une œuvre encyclopédique, résumant en deux ou trois volumes les intermittences ou les progrès de la vie intellectuelle, politique et matérielle en Allemagne; mais ce que je n'ignore point, c'est que le beau travail de M. Matter restera comme un jalon intermédiaire entre Mad. de Staël et l'auteur à venir; ce dont je suis convaincu, c'est que, grâce à cette production, M. Matter a le droit de dire : *monumentum exegi.*

Lui-même n'attachait probablement point cette importance et cette signification à son œuvre de 1847; il devait priser bien plus les volumes où il avait déposé ses convictions personnelles, le résultat de ses méditations sur l'histoire de l'Eglise chrétienne, sur la Société, sur les destinées de l'homme au delà du tombeau. L'étude des philosophes illuminés de l'Ecole d'Alexandrie, et celle du gnosticisme avaient poussé M. Matter vers l'examen et l'analyse de certaines intelligences exceptionnelles qui dans les temps modernes ont

tenté de fonder, à côté de la grande communion des fidèles, des Eglises à part, avec des théories basées sur des révélations individuelles ou, tranchons le mot, sur des hallucinations. C'est par cette pente que M. Matter arriva sans doute à scruter successivement la vie et les écrits de saint Martin et de Swedenborg. Vous avez conservé le souvenir des soirées, où M. Matter nous a donné des communications empruntées à ses manuscrits alors inédits. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point il penchait lui-même vers ces doctrines bizarres; en tout cas il s'était identifié avec son sujet; et quant à Swedenborg, le soin que M. Matter a mis à baser sur d'incontestables témoignages la véracité de quelques-unes des assertions de cet intrépide visionnaire, me fait penser que notre compatriote était tenté d'y ajouter foi, sous bénéfice d'inventaire cependant; car, en dernière analyse, il ne s'astreignait à croire qu'aux doctrines de l'Eglise évangélique primitive.

Au surplus, personne n'était plus tolérant que M. Matter; personne plus que lui ne rendait justice, par exemple, aux grandes institutions sorties de l'Eglise catholique; et personne plus que lui n'appelait de tous ses vœux cette Eglise idéale de l'avenir, lorsque toutes les confessions chrétiennes, confondues ou

plutôt réunies dans une seule et unique tendance, ne formeront plus qu'un peuple de frères.

Il y a tout à l'heure trente ans, établi sur les bords de l'Océan, je méditais le traité de M. Matter : *De l'influence des mœurs sur les lois*, couronné en 1834 par l'Académie française, lorsqu'un article de Lerminier, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article qui fit sensation, tomba entre mes mains, et ébranla, je l'avoue, dans mon esprit, l'autorité de la chose jugée, l'autorité du tribunal suprême du bon goût, du beau langage et de la pensée dans ses plus hautes manifestations. Mû peut-être par un esprit de dénigrement systématique, mais armé d'une logique inflexible, l'adversaire de M. Matter s'appliquait à démolir son œuvre, en y entrant par des brèches habilement pratiquées. Si Lerminier n'avait d'autre but que celui de prouver l'infériorité de notre savant confrère à Montesquieu, il était parfaitement dans le vrai et dans son bon droit ; il était à côté du vrai, il se montrait de mauvaise foi, en voulant réduire à néant un mémoire qui avait trouvé grâce devant des Aristarques tels que Villemain, Cousin et Guizot. C'était l'injure, ou du moins la moquerie derrière le char du triomphateur. Peut-être M. Matter, dans plusieurs circonstances

de sa vie littéraire et scientifique, a-t-il été favorisé par de bonnes chances; mais en nous plaçant sur le terrain du bonheur littéraire, M. Lerminier a été bien autrement heureux que l'auteur qu'il attaquait; et, en fait de mérite et de savoir réels, je ne me permettrai point de parallèle entre ces deux *vivrains*; ce serait faire injure à notre compatriote.

Vous connaissez, Messieurs, les hautes fonctions que M. Matter a successivement occupées dans l'enseignement universitaire. S'il a cru, quoique alors encore dans la force de l'âge, devoir se retirer dans son pays natal pour y reprendre une position plus modeste, à l'ombre des clochers de Saint-Thomas, c'est qu'il avait appris de bonne heure à calculer ses forces, à se modérer et à restreindre le cercle de son activité extérieure, à mesure qu'il sentait les ombres de la mort se projeter vers lui. Lorsqu'il y a huit ans, sur la tombe de son élève Carnelian Barthélmes, il a exprimé sa douleur dans quelques mots : « J'aurais dû le précéder ! » il était déjà dans cette phase de son évolution intérieure, où l'on ne vit plus que dans le passé lorsqu'on est seul, ou dans l'avenir de ses enfants, lorsqu'on a le bonheur d'être père de famille. Ce furent à peu près les dernières paroles échangées entre lui et moi, dans un entretien où j'avais

réussi à le retenir dans notre société. Cette prévision d'un départ qui allait être plus rapproché qu'il n'avait pensé lui-même, avait imprimé à notre conférence le caractère propre aux entrevues dernières, lorsque des deux côtés on pressent que peut-être on ne se reverra plus.

Il ne nous reste, Messieurs, d'autre devoir maintenant que de nous incliner devant cette mémoire, de la conserver intacte parmi nous, et de regretter de ne pas avoir témoigné d'avantage à notre illustre confrère pendant qu'il était du nombre des vivants, toute l'admiration que devait nous inspirer une carrière aussi dignement, aussi utilement remplie.

BRUNO (Braun) DE RIBEAUPIERRE,

ET

LES DÉLÉGUÉS DE STRASBOURG,

PRISONNIERS A SCHWANBERG.

Bruno ou Braun de Rappolstein (Ribeaupierre), qui joue dans l'histoire d'Alsace, pendant la seconde moitié du quatorzième siècle, un des rôles les plus considérables et des plus bizarres, descendait d'une famille noble italienne, venue en Alsace, soit dès le onzième siècle, soit sous le règne de Frédéric Barberousse. De fait, cette origine des Urselingen ou des Orsini de Spolète, ancêtres des Ribeaupierre, est incertaine et presqu'apocryphe, comme l'est le point de départ de la plupart des familles de dynastes. Cependant rien n'empêche d'ajouter foi à une tradition qui ferait venir chez nous, du fond de la Toscane ou des Etats de l'Eglise, quelqu'adhérent des empereurs d'Allemagne. A plus d'une reprise, ces monarques ont subi de l'autre côté des Alpes des échecs sanglants, et ceux de leurs partisans italiens qui s'étaient particulièrement compromis pour eux, n'avaient d'autre res-

source que de suivre leurs suzerains au delà des monts.

Il est donc possible que ces Orsini ou ces Urselingen aient obtenu, soit pendant le onzième, soit pendant le douzième siècle (1), une concession impériale auprès de cette ville de Rappolt (2), déjà fondée au huitième. Le site était bien choisi, et devait convenir à un noble Italien. Ne retrouvait-il pas sur ces coteaux, exposés au soleil levant et au midi, des vignobles, dont le produit pouvait rivaliser avec les vins de son pays natal? Dans ces jardins abrités contre la bise, les fruits les plus généreux et les plus délicats mûrissaient dès les premiers jours de printemps, la fleur du pêcher, de l'amandier même y réjouissait la vue; dans la plaine ondulaient de vastes champs de blé, et au haut des montagnes de magnifiques forêts dessinaient leur sombre silhouette sur le ciel.

Je n'attribue point à ces hommes du moyen âge, bardés de fer, un amour raisonné du

(1) Schœpflin émet l'hypothèse qu'Égelolphe d'Urselingen, seigneur de Rappolstein, avait pu être constitué gouverneur de Spolète par l'empereur Frédéric, et que cette circonstance aurait été l'origine de la tradition qui fait descendre les Ribeaupierre d'une famille italienne. (Voir Schœpflin-Ravenez, vol. 5, p. 614.)

(2) Rappoltsvillare.

pittoresque ; cependant nous ne devons pas les croire insensibles aux impressions d'une grande nature. Leurs châteaux occupent la plupart du temps des sites avantageux : l'intérêt de la défense s'y marie à la jouissance de la vue. Or, de tous les châteaux de l'Alsace, les trois châteaux de Ribeauvillé (1), superposés en ligne oblique l'un à l'autre, doivent fixer l'attention de tous les passants. Il serait difficile de préciser l'époque de leur fondation respective, et de dire si les réfugiés italiens les ont construits tous les trois en même temps, ou s'ils ont commencé par s'établir sur la commilé la plus élevée et la plus inaccessible (2). Ce qui est certain, c'est que ces demeures ne sont pas toujours réunies dans les mêmes mains ; que pendant longtemps une famille étrangère à celle de Rappolstein, celle des Gyrsperg, occupa le castel du milieu et que vers la fin du treizième siècle encore, Anselme-le-Hardi, l'un des ancêtres de Braun, et l'un des plus acharnés antagonistes de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, n'était pas maître unique de la ville et des châteaux (3).

(1) Saint-Ulric, Gyrsperg et Hoh-Rappolstein.

(2) Selon toute probabilité, le château supérieur est le plus ancien.

(3) C'est dans ce château supérieur qu'il fut assiégé par l'empereur.

Lorsqu'à la mort de son père, en 1373, Bruno de Ribeaupierre partagea l'héritage paternel avec son frère Ulrich, il obtint pour son lot la ville de Guémar et les deux parties inférieures de Ribeauvillé. Quant au partage des châteaux, nous n'en savons rien de précis; je dois croire qu'Ulrich prit le château inférieur, qui portait le nom de son saint patron, et qui offre dans son architecture des parties d'une élégance et d'une délicatesse exceptionnelles.

Bruno de Ribeaupierre avait déjà joué un rôle avant l'époque de ce partage. Sans que l'année précise de sa naissance soit connue, il est permis de la placer de 1348 à 1350, puisque Bruno assiste, à la date du 19 juin 1369, aux noces du duc de Bourgogne, avec Marguerite de Flandre, dans la ville de Gand. Il était alors dans la fleur de la jeunesse, brillant dans les tournois et escorté de cinquante cavaliers à sa solde. Il accompagna le duc à Paris, et prit service dans l'armée qui se préparait à envahir l'Angleterre; il allait s'embarquer sur la flotte française, lorsque l'arrivée du duc de Lancastre à Calais fit manquer toute l'entreprise.

Bruno de Ribeaupierre était, on le voit, un caractère porté vers les grandes aventures. Au lieu de se morfondre dans l'un de ses

châteaux paternels, il avait été chercher fortune de l'autre côté des Vosges, en attendant que l'ouverture de son héritage patrimonial lui permît de jouer un rôle, pour son propre compte, dans la vallée du Rhin. Aux qualités du chevalier batailleur, Bruno alliait celles du diplomate : plus tard, sa finesse native, développée à la cour, dégénéra en fourberie et en duplicité.

A l'époque de sa première jeunesse il paraissait toutefois voué exclusivement au métier des armes. En garnison à Abbeville, où commandait Hugues de Châtillon, colonel des arquebusiers français, il fit partie d'une promenade matinale vers le château de Rouvroy, tomba dans les embûches d'un chevalier anglais, fut retenu prisonnier à Calais, et ne recouvra sa liberté qu'à beaux deniers comptants (1).

Sa haine contre les Anglais doit dater de cette malheureuse équipée.

Du fait de sa première femme, Jeanne de Blamont, il tenait quelques biens en Bourgogne et en Champagne ; ces propriétés étaient exposées aux ravages d'un aventurier anglais,

(1) Strobel III, page 2. Une partie des faits qui suivent est empruntée à l'excellente narration de cet historien alsacien.

John Harleston, connu dans le pays sous le sobriquet de damoiseau ou châtelain roux (*der rothe Junker*). Ce drôle s'était fait un véritable musée d'objets précieux, en pillant les castels, les couvents et les églises (1). Par malheur pour lui, il tomba entre les mains de Bruno de Ribeaupierre, au moment même où il enlevait des gens appartenant au seigneur alsacien. Bruno toutefois fut clément; il remit Harleston en liberté, en échange contre les prisonniers bourguignons.

Le pillard anglais ne se le tint point pour dit; aussi vantard que voleur, il lança des propos injurieux contre Bruno, dans un lieu public, à Rouffach, où il séjournait, on ne sait trop comment, ni à quel propos. Bruno, ayant appris cette infamie, envoya deux de ses serviteurs à Rouffach, pour réduire au silence l'insolent étranger. Cette fois le chef de partisans jugea prudent de déguerpir. Mais il était écrit qu'il aurait encore maille à partir avec le seigneur de Ribeaupierre.

Celui-ci avait perdu sa première femme en 1379; il s'était remarié avec une noble bourguignonne, Agnès de Granson. Comblé de faveurs par les ducs d'Autriche, par l'évêque

(1) Dans ses festins, il pouvait exposer, sur les crédences, jusqu'à cent coupes ou calices.

de Bâle et par l'empereur Wenceslas (1), il ne sut point se modérer au sein de cette prospérité croissante; à mesure que ses ressources semblaient augmenter, il devenait plus dissipateur; il était, ce qu'on est convenu d'appeler en termes vulgaires, un panier percé. Pour subvenir à ses fantaisies, à ses caprices, il se lança dans les projets aventureux, aux dépens de son honneur, de la sagesse, et des véritables intérêts de sa famille. La ville de Strasbourg fut entraînée dans le cercle vicieux où tournait Bruno. A la date du 2 octobre 1388, jour de malheur pour notre cité, le seigneur de Ribeaupierre, alors dans toute la force de l'âge et au sein d'une apparente prospérité, parut devant le magistrat, prêta serment d'obéissance entre les mains de Jean de Mulnheim, stettmeister, et se fit, pour l'espace de dix ans, *Usburger*, ou co-bourgeois extérieur de la ville. Le magistrat stipula très-expressément qu'il n'aurait à défendre son nouvel allié, qu'autant qu'il serait attaqué pour affaires de la ville.

A peine six mois après la conclusion de ce traité, le damoiseau roux, John Harleston, vint

(1) Wenceslas lui avait donné, à titre de fief, le péage du Wasserzoll, dans la Robertsau, près de Strasbourg. Il percevait une livre tournois sur chaque foudre de vin qui passait.

à passer sur le territoire des ducs d'Autriche dans la Haute-Alsace; il se rendait en pèlerinage à Rome en compagnie d'un prêtre et suivi de deux varlets. Une série d'années s'était écoulée depuis l'aventure de l'auberge de Rouffach; sans trop de témérité, Harleston pouvait se croire à l'abri des rancunes du sire de Ribeaupierre. Son incurie lui coûta cher; en dépit d'un sauf-conduit royal qu'il portait sur lui, il fut surpris en route par Braun, et confiné dans le château supérieur, dans ce nid d'aigle appelé *Hoh-Rappolstein*.

La violation du droit des gens était flagrante; tout le pays s'émut. Bruno ne sourcilla point; il commença par mater son prisonnier, non pas à l'aide de tortures physiques qui laissent des traces, mais par ces vexations morales, qui brisent les courages les plus forts; puis il exigea pour rançon trente mille francs en or, somme immense, de plus, des draps anglais de première qualité, vingt épées de Bordeaux et d'autres armes de combat. Cette convention fut conclue le 18 juillet 1384, dans une salle du Hoh-Rappolstein, en présence du prévôt d'Altkirch, du chevalier Werlin de Hunawihr et d'Ulrich d'Altenkastel. Le premier terme de paiement fut acquitté scrupuleusement au mois d'octobre.

Bruno de Ribeaupierre encaissa l'argent et ne relâcha point le captif.

C'est ici que commence la véritable infamie des procédés de Braun. Jusque-là, il avait pu, à la rigueur, se croire le droit d'emprisonner son ancien ennemi — je parle au point de vue des mœurs peu scrupuleuses d'autrefois, — car cet ennemi lui avait fait, en temps et lieu, un mal infini ; maintenant, il n'en était plus de même ; la compensation des torts passés était largement établie ; le seigneur de Ribeaupierre assouvissait une hideuse vengeance et des passions cupides ; en retenant dans les murs de son château le pèlerin, qui s'était acheminé vers la ville éternelle, avec un sauf-conduit de son souverain.

Aussi Richard II, roi d'Angleterre, intervint-il chaudement pour son sujet ; la reine se joignit à lui, et adressa, comme son époux, une lettre pressante au magistrat de Strasbourg, à l'effet d'obtenir, par l'intervention de cette ville souveraine, la libération immédiate de John Harleston.

Ces lettres royales restèrent comme non-avenues ; le magistrat de Strasbourg se retrancha derrière l'interprétation judaïque et erronée de son traité d'alliance avec Braun ; il prétendit que l'origine de la querelle entre l'Anglais et le sieur de Ribeaupierre, remontant à une époque où le traité n'était pas conclu, la ville de Strasbourg n'était tenue à rien

et que la libération du prisonnier anglais dépendait du bon plaisir de Brune.

Dans le Conseil de la ville, les hommes expérimentés hochèrent la tête; il leur semblait téméraire d'affronter même au delà du détroit de la Manche, ou à Bordeaux, la colère d'un monarque, qui s'adressait au Pape, à l'empereur, et en appelait aux règles élémentaires de la justice. Urbain VI et Wenceslas se montrèrent bien disposés pour le prisonnier; le souverain pontife (bref du 7 février 1387) blâmait le dynaste de Rappoltstein d'avoir empêché l'accomplissement d'un pèlerinage entrepris par Harleston, et faisait remarquer que le ban frappait ceux qui commettaient un semblable délit. L'empereur écrivait d'une manière tout aussi pressante, et menaçait de faire marcher contre la ville et contre son protégé les troupes de la décapole alsatique, placées sous le commandement de Stislaw von der Weitenmühle.

Braun continuait à se moquer du roi d'Angleterre, du Pape, de l'empereur et des avis du magistrat strasbourgeois, qui avait fini par s'émouvoir et par s'effrayer. Les troupes du landvogt de Haguenau pouvaient être mises sur pied d'un jour à l'autre et cerner la ville; sur elle tomberaient les premiers coups, tandis que le vrai coupable pouvait, du haut de

Rappolstein, braver tout assaillant ; comme avait fait, juste cent ans auparavant, son ancêtre Anselme assiégé par le roi des Romains lui-même. — « Mêlez-vous de vos affaires, disait-il aux conseillers de Strasbourg, et demeurez fidèles à vos promesses, comme moi je remplis mes engagements. » Il hypothéqua, en effet, aux Strasbourgeois, la partie inférieure de la ville de Ribeauvillé, pour une somme de quatre mille deux cents florins qu'il leur devait. Les habitants de cette partie basse de Ribeauvillé prêtèrent serment à Strasbourg.

L'assurance que montrait Bruno de Ribeaupierre était au surplus basée sur un fondement solide. Par un traité secret, il s'était mis, dès le 28 septembre 1336, au service de Charles VI, roi de France, contre l'Angleterre et ses alliés, au besoin même contre l'empereur. Il recevait des subsides de son nouveau suzerain, promettait, de son côté, de tenir ouverts tous ses châteaux pour le service du roi, et de lui rendre le tiers du butin qu'il ferait sur les Anglais. Ce traité ne manque pas d'une certaine signification : nous voyons, dès la fin du quatorzième siècle, la France chercher à se créer des alliés sur le revers oriental des Vosges et poser les premiers jalons de son influence, puis renouveler ces essais au quin-

zième et au seizième siècle, pour aboutir enfin, au dix-septième, à la réunion complète de l'Alsace.

Nous sommes en 1389 : depuis six ans déjà Harleston était retenu dans le château de Ribeaupierre, lorsque Strasbourg se trouva enveloppée, à propos de cette détestable affaire dans une guerre considérable. A plusieurs reprises la ville avait été sommée de se présenter devant le tribunal aulique ; elle s'était abstenue d'y comparaître ; le ban de l'empire avait été prononcé contre elle. De tous côtés, les bons avis lui arrivaient. Vivement émue, elle s'adressa en premier lieu à Robert, comte palatin du Rhin ; puis à l'empereur lui-même ; elle demandait un sauf-conduit pour ses délégués, qui iraient se justifier à Prague, où résidait d'habitude Wenceslas. Le sauf-conduit fut accordé ; mais lorsque les députés arrivèrent en Bohême, Wenceslas refusa de les recevoir ; les intrigues sourdes de Bruno de Ribeaupierre avaient fait échouer cette première mission.

En attendant, Braun lui-même, voyant l'orage grossir, s'effraya ; il ouvrit subitement aux prisonniers anglais les portes de leur cachot ; mais courroucé de voir cette proie et le restant de la rançon lui échapper, sa rage se tourna contre ses alliés même ; il reprit

violemment la partie de Ribeauvillé, qui avait été engagée à Strasbourg, et entra dans une ligue secrète contre la ville. C'était ajouter une infamie de plus à ses méfaits passés.

Strasbourg avait beaucoup de débiteurs, par conséquent beaucoup d'ennemis. Une véritable conspiration se tramait contre elle ; on aspirait à la ruiner, à détruire ce nid républicain de bourgeois insolents qui osaient mettre le siége devant les châteaux et pendre, de temps à autre, les nobles pillards qui les défendaient. Ce qui exaspérait surtout contre Strasbourg les souverains et les dynastes allemands, c'était la prétention de la ville d'avoir des Ussburger ou des alliés co-bourgeois. Ainsi Bruno, l'astucieux dynaste, qui valait à Strasbourg ces embarras, pour avoir été son associé et son protégé, se préparait à faire à son ancienne alliée une guerre entreprise par l'empire dans le but d'annuler ce droit de co-bourgeoisie.

La campagne contre Strasbourg avait été résolue, le 8 septembre 1392, après de longues tergiversations ; sous la bannière de Borziwoy de Swinar, préfet impérial de Haguenau, s'étaient rangés — sans compter Bruno — Frédéric de Blanckenheim, évêque de Strasbourg, le marquis Bernard de Bade, le comte Eberhard de Würtemberg, Jean, dynaste de Lich-

tenberg, Henri de Lützelstein et les seigneurs de Geroldseck. Tous les nobles des environs de Strasbourg, enfin les seigneurs de Thierstein, de Kibourg, de Bitsch, d'Ochsenstein se joignirent à l'armée impériale, qui avait envahi, dès la mi-septembre, le territoire de la ville. C'était pour Strasbourg la crise la plus dangereuse depuis l'époque où Walther de Geroldseck avait menacé ses franchises municipales.

La ville au surplus ne s'était pas laissée prendre au dépourvu. On avait fait des provisions de siége, abattu des arbres des environs, incendié ou démoli les maisons hors des murs, barricadé l'Ill en amont et en aval de la cité; mais dans le premier moment on ne put empêcher les promenades militaires des alliés dans la Metzgerau et près de Kœnigshoffen (11 au 15 septembre); du haut des murs ou des églises il était facile de suivre des yeux leur marche; bientôt l'horizon du couchant réfléta les lueurs d'un vaste incendie; les villages d'Eckbolsheim et des trois Hausbergen s'abîmaient dans les flammes.

L'alliance funeste de 1383 portait ses fruits à dix ans de distance.

Du côté du Rhin, Bruno de Ribeaupierre se démenait comme un enragé; armé d'une arquebuse, il tirait sur la maison du péager, et

les soldats épiscopaux s'efforçaient infructueusement d'incendier le pont du Rhin; sur ce point, les Strasbourgeois restèrent maîtres du terrain. Il n'est guère besoin d'insister sur l'importance stratégique qu'avait, à toutes les époques de notre histoire locale, ce passage entre Strasbourg et Kehl.

Les griefs de Bruno de Ribeaupierre contre Strasbourg n'étaient que spécieux; mais il les soutint avec une rare insolence dans les pourparlers qui s'ouvrirent à Eschau. Lors d'un voyage en Bavière où il s'était rendu pour contracter un mariage avantageux, la ville, à ce qu'il prétendait, lui avait refusé un prêt d'argent et causé un dommage de plus de 12,000 florins. De plus il reprochait aux Strasbourgeois d'avoir surpris Ribeauvillé et enlevé le péage de Guémar; il demandait un total de 20,000 florins de dommages-intérêts.

Dans les mêmes conférences d'Eschau, ouvertes sous la médiation du comte de Spanheim et des grandes villes épiscopales des bords du Rhin, Ottmann d'Ochsenstein se plaignit de la destruction de ses châteaux de Lœwenstein, d'Ochsenstein, et de la décapitation de Jean d'Albe. Il passait, bien entendu, sous silence les méfaits qui avaient attiré à cet aventurier la peine capitale.

L'évêque de Strasbourg, Frédéric de Blan-

ckenheim, avait des plaintes mieux fondées à articuler ; à plus d'une reprise, sa juridiction avait été enfreinte ; Strasbourg empiétait sur son droit de monnoyage, sur le droit d'asile de la cathédrale, sur les couvents et sur les péages épiscopaux. Les représentants de la ville répliquaient que depuis trois ans une satisfaction avait été donnée, et que l'évêque avait confirmé les transactions mutuelles.

Quant au préfet impérial, Borziwoy de Swinar, il n'y avait pas moyen de s'entendre avec lui ; il était plus exigeant encore que Bruno ; il demandait un total de 100,000 florins de dommages-intérêts ; il reprochait surtout à Strasbourg les mauvais traitements infligés aux juifs, le mépris des conventions d'Egra, au sujet des Pfahlburger (1), et les empiétements sur sa juridiction. A la date du 29 septembre, il partit, chargé de butin, pour la Bohême, son pays natal ; les alliés se cantonnèrent dans les châteaux plus ou moins éloignés de Strasbourg et inquiétèrent les citadins en faisant des descentes sur leur territoire.

La ville souffrit surtout de la pénurie d'eau.

(1) Bourgeois, habitant en dehors des palissades ou des murs de la ville. C'étaient ordinairement les hommes ou les serfs d'un seigneur étranger, qui venaient se réfugier sous la protection d'une cité municipale.

Une sécheresse extraordinaire avait désolé les campagnes ; le courant de l'Ill ne fournissait plus de l'eau en suffisante quantité pour faire marcher les moulins ; le bétail aussi manquait. Sans subir de siége régulier, on éprouvait une véritable disette. Pour subvenir à des besoins pressants, la milice de la ville fit une incursion dans l'Ortenau, sur la rive droite du Rhin, et s'empara d'une partie du bétail qui avait été enlevé sur la rive gauche.

En attendant, de nouveaux pourparlers s'ouvrirent à Nuremberg ; Strasbourg avait, dans cette ville libre, des amis influents, et l'empereur Wenceslas se laissa fléchir, dit-on, par un envoi de vins de France. Si Strasbourg usa de ce genre de séduction, c'était, certes, un moyen plus anodin et plus avouable, que si elle avait, à l'instar des citoyens d'Athènes, sacrifié des vierges au Minotaure.

Une convention entre Strasbourg, d'une part, l'évêque, l'empire et les alliés, d'autre part, fut conclue le 1er janvier 1393. Wenceslas se rendit à Haguenau et leva formellement le ban de l'empire (4 février 1393) ; quelques mois plus tard (5 juin), il déclara que Strasbourg serait maintenue dans la possession du pont du Rhin, construit en 1388 ; et comme si la ville devait maintenant avoir toutes les satisfactions à la fois, l'évêque Frédéric de Blan-

ckenheim quitta furtivement son diocèse, qu'il venait d'échanger contre celui d'Utrecht.

De tous les adversaires de Strasbourg, Bruno fut le plus tenace. Il n'avait pu refuser de prendre part à la paix générale ; mais il couvait des pensées de vengeance au fond de son cœur. Après avoir été l'homme du roi de France, il s'était fait celui de l'empereur ; aussi Wenceslas lui accorda-t-il à lui et à ses trois fils, Maximilien, Jean et Ulrich, des faveurs considérables. Un diplôme du 9 juin 1394 en donne les détails (1). Nous ne citerons que des droits de péage depuis Lympurg jusqu'à Ribeauvillé et sur une partie du cours du Rhin ; la prévôté et la moitié de l'Umgeldt (2) à Schlestadt.

En attendant, il restait de vieille date le débiteur de Strasbourg et ne songeait point à s'acquitter. A leur tour, les Strasbourgeois le punirent et l'inquiétèrent par des incursions sur son territoire. La situation devenait de plus en plus tendue. A peine dix-huit mois après la conclusion de la paix de Nuremberg, l'empereur crut avoir de nouveaux griefs contre la ville. Un citoyen de Strasbourg, Erhard Hæusler, dit *Kremer*, exerçait des hostilités

(1) Schœpflin, *Als. dipl.*, t. II, p. 294.
(2) Droit d'octroi sur les vins.

contre Colmar, pour recouvrer une ancienne créance. Or, cette créance, l'empereur l'avait fait encaisser à son profit, pendant que les alliés campaient devant Strasbourg, et maintenant il déclara qu'il ne rendrait pas cet argent. Bruno de Ribeaupierre excitait en secret ce monarque mobile; à Prague il intriguait de son mieux, lorsqu'en mars 1395 Strasbourg prit le parti d'envoyer dans la capitale de la Bohême, auprès de Wenceslas, trois délégués ayant mission d'arranger cette interminable querelle.

Ici nous touchons à un nouvel incident, tout à fait inattendu, et sur lequel je demanderai à m'étendre.

Les archives *de la ville de Strasbourg* conservent un dossier précieux, formé des lettres écrites par les députés de Strasbourg et par d'autres personnages, pendant la funeste incarcération que les malheureux délégués eurent à subir en Bohême. Je donnerai une rapide analyse de l'ensemble de ces lettres (1), je traduirai les pièces les plus remarquables, et je prendrai le parti de consigner parmi les annexes, que publiera le bulletin historique, les copies que j'ai prises dans cette inté-

(1) Le dossier contient une centaine de lettres, mais la première moitié seulement se rapporte à notre affaire.

ressante correspondance. Quelques-uns de ces documents présentent des difficultés ou des contradictions chronologiques ; mais, au total, il est possible de suivre pas à pas, et assez régulièrement toutes les péripéties de ce drame.

Les envoyés qui se rendirent en mars 1395, de Strasbourg à Prague, étaient : le chevalier Henri de Müllenheim, Jean Bock et André Heilmann ; tous les trois avaient pris part aux affaires publiques ; ils devaient être en mesure d'échapper aux faux-fuyants qu'on leur opposerait ; aussi arrivèrent-ils assez rapidement à conclure un arrangement avec le fondé de pouvoir impérial ; Wenceslas promit lui-même de se rendre sur les bords du Rhin dans le courant de l'été.

Voici ce qu'avaient mandé au magistrat de Strasbourg, à la date du 13 avril (mardi de Pâques de 1395), les trois délégués :

« Chers seigneurs, nous vous saluons avant tout très-respectueusement. Nos affaires en sont à peu près au même point que lorsque nous vous avons écrit pour la dernière fois ; si ce n'est que dans l'intervalle le sieur de Rappoltstein (Bruno) nous a fait demander un arrangement, ce à quoi nous avons persisté à répondre que nous n'étions pas munis de pleins

pouvoirs à cet effet; et nous noussommes appliqués de notre mieux à contrecarrer ses prétentions; et nous avons pleine confiance que nous arriverons à être expédiés dans le courant de cette semaine de Pâques, de quelque manière que ce soit.

« Il circule, en ce moment, sur la cour des bruits fort étranges; on dit que le roi (Wenceslas) a quitté sa maison de Prouwe (Prague?) Lundi dernier, fort en colère pour des motifs que nous vous dirons plus tard; il s'en est allé à cheval au Karlstein, et l'on s'attend tous les jours à le voir revenir à Prouwe; car il est attendu ici par bien des seigneurs, qui désirent terminer leurs affaires en litige; cependant nous ignorons comment cela finira, et ces circonstances entravent nos propres affaires, que l'on traîne en longueur. Sachez aussi, Messeigneurs, que Monseigneur Borsibon (Borziwoy de Swinar) est revenu de Lombardie; il sera dimanche prochain, à ce que l'on nous dit, à Prouwe. Nous devons craindre de trouver en lui un obstacle; quoi qu'il en soit, nous faisons de notre mieux, depuis que nous vous avons quittés. — Nous avons de plus appris que le seigneur d'Œttingen doit aussi arriver ici dimanche prochain; nous ignorons s'il a été lui-même auprès de vous, ou s'il a fait prendre vos instructions; nous les avons

attendues après vous en avoir écrit dans notre première lettre. — Enfin nous faisons nos affaires avec les seigneurs (de la cour) et avec d'autres bons amis selon vos recommandations. Mardi de Pâques 1395. Scellé avec le sceau de Jean Bockel (*sic*). Ont signé : Henni de Mülnheim, chevalier, André Heilmann, ancien ammeistre, et Jean Bogk (*sic*), vos délégués. »

Sur le revers :

« Aux excellents et très-prudents seigneurs, à l'ammeistre et au sénat (*Rath*) de Strasbourg. »

La lettre des députés strasbourgeois indique très-exactement, mais très-brièvement la confusion qui régnait alors à la cour de Wenceslas. Ce monarque, peu recommandable, passa une partie de sa vie à lutter contre les grands seigneurs de ses Etats héréditaires ; la ville de Prague et les châteaux de Bohême furent souvent le théâtre de scènes violentes. Nous venons de voir qu'au printemps de 1395, Wenceslas s'était brusquement rendu au Karlstein, ce magnifique château, à la fois citadelle et sanctuaire, que l'empereur Charles IV avait élevé à six lieues au sud-ouest de Prague dans un site à la fois pittoresque et stratégique. A l'auteur de la bulle d'or, le Karlstein avait

servi surtout de lieu de dépôt, où il réunissait les reliques collectées par lui dans le vaste empire germanique. C'est là qu'avait passé le bras droit de sainte Odile, enlevé en 1354 au couvent de Hohenbourg. Mais sous Wenceslas, fils de Charles IV, le Karlstein avait été transformé en prison d'Etat et avait vu s'accomplir, dans l'année qui précède notre récit, l'un des actes les plus criminels de ce règne aussi long que désastreux. En 1394 le burgrave du Karlstein, Jean de Troppau, l'un des conseillers et des amis intimes du roi de Bohème, y avait attiré, sous prétexte d'affaires urgentes, quatre conseillers auliques, les seigneurs Jánowiz, Opozna, Martinez, Worutiz, qui s'étaient rendus coupables, quelque temps auparavant, d'une arrestation temporaire de Wenceslas. Les affidés du burgrave, parmi lesquels se trouvait un sieur de Schwanberg, un homme de sac et de corde, se ruèrent sur les conseillers, qui s'étaient témérairement confiés à la bonne foi des traités de réconciliation; tous les quatre furent impitoyablement massacrés (1). Mais lorsque vint pour le burgrave et pour le roi toujours besogneux, le quart d'heure de Rabelais, on ne songea point

(1) Voir Gottschalk, *die Ritterburgen Deutschlands*, vol. 4 à l'article *Karlstein*.

à récompenser les sicaires complaisants; le seigneur de Schwanberg du moins ne fut pas satisfait, et voici comment il se vengea de la ladrerie de son seigneur et maître.

Au moment où les délégués strasbourgeois, après avoir tant bien que mal réglé leurs affaires, s'en retournaient dans leurs foyers, ils furent surpris par les deux frères Buschko et Bohislaw de Schwanberg, près de la ville de Tachau, arrêtés, garrotés et entraînés dans le château de Schwanberg, à titre d'ôtages et de garants de la créance, que ces forbans avaient à exercer contre Wenceslas. Les innocents députés de Strasbourg devaient payer le prix du sang des quatre conseillers slaves, massacrés dans le cabinet du burgrave de Karlstein par les sicaires du roi. Jusqu'à quel point Bruno de Rappolstein, qui séjournait alors à Prague, se trouvait mêlé à cet infâme guet-apens et à cette séquestration, je n'oserais l'affirmer; aucun document ne le constitue complice direct de ce crime; sa mémoire n'est déjà que trop chargée de faits peu honorables! Mais sa résidence à Prague, au moment où les trois envoyés de Strasbourg y négociaient une transaction avec le chef de l'empire, ne légitime que trop les soupçons de connivence (1).

(1) Strobel l'accuse formellement IV, p. 42.

Le magistrat de Strasbourg fut informé de ce funeste incident par la lettre d'un bourgeois de Nuremberg, Herrmann Ebner, qui en rendit compte en ces termes à Nicolas Perman, ammeistre.

« .....Sachez donc, mon cher seigneur ammeistre, que le sieur Henri de Mulhaim (*sic*) et le sieur Jean Pokk (*sic*) et le sieur André Heilmann, avec tous leurs domestiques, ont été arrêtés, mardi dernier (*an dem Eritage*) (1), à mi-chemin de Tachau, à deux milles de distance (*sic*) ; et cette arrestation a été faite par ceux de Swanberk (*sic*), qui les ont conduits au fort de Swanberk avec tous leurs effets, qu'ils avaient en campagne ; et ils avaient vingt-deux chevaux avec eux (2). Le lendemain, ils ont relaxé tous les domestiques, excepté Rinkell et Frédéric ; ces deux sont restés auprès de leurs maîtres. Alors Martin et Goll sont retournés sur leurs pas à Prague ; les deux Kolmar ont couru chez le duc Klain.

« Sachez aussi que dès le premier jour, ils (les sieurs de Schwanberg) ont dit qu'ils les avaient arrêtés à raison du service rendu par

(1) 27 avril 1395.

(2) Ceci s'applique probablement aux cavaliers de la bande des Schwanberg.

eux (les Schwanberg) au roi, service, dont on ne s'était pas acquitté envers eux. Maintenant ils (les Schwanberg) disent qu'ils veulent se récupérer sur ceux de Strasbourg. (*Nu spre-chent sie sie wollen ir gut von in haben.*) — De fait, personne ne sait encore quelle est leur intention ou de qui et de quoi il s'agit. Les autres serviteurs sont arrivés ici (à Nuremberg); ils retourneront chez eux le plus tôt possible. Cher seigneur, je vous recommande Kleskein; traitez-le bien, car il est de bonne volonté, et à votre service; c'est pourquoi je l'ai envoyé par devers votre Excellence. Fait à Nuremberg, le dimanche avant la Sainte-Croix (2 mai 1395).

« Signé Herrmann Ebner, avec son cachet. »

Deux jours plus tard, une lettre de Dietrich von der Weitenmuhle (fils de Stislaw von der Weitenmühle) mande le même fait au magistrat de Strasbourg en ces termes:

« Très-honorables, sages et avisés maître et conseillers, je vous offre mes services dévoués. Sachez, qu'en arrivant à Dinkelspühel (1), j'appris comme quoi vos députés avaient été assaillis, ce qui, en vérité, me peine très-fort.... ce que je pourrais faire pour

(1) Dinkenslspül en Bavière.

vous, je le ferai volontiers ; et j'invoquerai aussi mes seigneurs et amis en faveur de vos députés, pour qu'ils (ses amis) fassent de leur mieux, et que vos messagers soient remis en liberté. Sachez aussi que j'ai mandé à Monseigneur le landvogt (1) comment les vôtres ont été arrêtés, et je l'ai prié, d'écrire en votre faveur, à Monseigneur le roi, et à d'autres personnes influentes ; je voudrais bien aussi que vous en écrivissiez à Monseigneur le landvogt pour le prier d'écrire avec instance, en votre faveur, à la cour de Bohème. Si je dois faire ou dire quelque chose pour vous ou vos députés, veuillez me le mander ; j'agirai comme je le dois ; commandez-moi toujours comme à votre ami. Envoyez à Monseigneur le landvogt la lettre à son adresse. Fait à Dinkelspühel, mercredi après le jour de la Sainte-Croix, en mai (4 mai 1393). »

Le terrain, sur lequel eut lieu la surprise des députés strasbourgeois, touche à une contrée, qui a été pendant la guerre de Trente ans, le théâtre de graves événements. C'est non loin de là, dans la ville d'Egra, que Waldstein succomba sous les coups de quelques assassins obscurs, soldés par les séides de Ferdinand II. Sans pouvoir se mesurer avec le

(1) Le préfet de Haguenau.

Karlstein, le fort de Schwanberg, non loin de Tachau et de Tepl, constituait l'une de ces citadelles, dont les possesseurs pouvaient, avant l'invention de l'artillerie moderne, défier les troupes d'un souverain. Et c'est ce qui arriva dans le cas spécial qui nous occupe. Les Schwanberg firent d'abord la sourde oreille à toutes les propositions, se montrèrent inflexibles et indifférents à toute intervention, et imposèrent à leurs malheureux prisonniers toutes les privations qui pouvaient les amener à faire l'impossible pour leur délivrance.

Le magistrat de Strasbourg avait à peine reçu les lettres de Herrmann Ebner, qu'il fit d'instantes démarches auprès du roi et auprès des grands seigneurs, qui pouvaient exercer quelque influence sur son esprit. A cet effet ils s'adressèrent à Etienne, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, au duc Jean de Bavière, au chancelier Albert évêque de Magdebourg, à l'évêque de Bamberg, au sieur Borziwoy de Swinar, au magistrat de la ville de Prague, au grand-maître des cérémonies (*Hofmeister zur Tuben*), à la ville de Nuremberg et au duc Louis fils du duc Etienne. C'était la partie officielle du message qu'ils envoyaient à Prague. En particulier ils s'adressèrent de plus à Martin von der Weitenmühle, frère de ce Dietrich, qui figure déjà dans le

dossier de cette correspondance et fils de Stislaw, qui joue un rôle dans la préfecture de Haguenau. Voici en quels termes ils écrivent à « cet ami. » — « Nous Ortelin Mansse, le maître (*Ammeistre*) et le Sénat de Strasbourg souhaitons toute espèce de prospérité à notre cher et excellent ami Martin von der Witenmühle. Nous pensons bien que tu auras déjà appris comme quoi les seigneurs de Swanenberg (*sic*) ont capturé nos délégués, et leur ont enlevé leur avoir. Nous en avons déjà écrit au sérénissime roi des Romains Wenceslas ainsi qu'à d'autres princes et seigneurs et villes ; ton frère Diethrich pourra t'en montrer une copie, que Votre père lui a envoyée, incluse dans la lettre qu'il lui adresse.

« Nous te prions donc amicalement et sérieusement d'agir pour le mieux en cette affaire, pour le profit de nos députés, ainsi que ton père te le mande. Nous sommes prêts à te rendre la pareille à toi et à ton père ; et ce que tu apprendras en cette affaire, tu nous le feras savoir, car tu nous rendras par là un vrai service d'ami. *Datum feria tertia post diem beatæ Sophiæ. Anno d. millisimo trecentesimo LXXXXV* (18 mai 1395). »

Les renseignements de toute nature continuent à arriver de Prague. Le sieur Martin de

Schiltikin (*sic*) écrit au magistrat de Strasbourg à la date du 25 mai :

« Mes seigneurs, puisque vous m'avez envoyé un messager, je vous ferai savoir que j'ai été par devant le roi et ses conseillers dans l'affaire de Messieurs vos députés; et sachez que le roi et ses conseillers s'y sont appliqués de leur mieux et ont recommandé l'affaire au sieur Borziwoy (de Swinar), qui se rendra à cheval au nom du roi et de mes seigneurs vers ceux de Swanenberg, et aura mission d'arranger leur libération pour l'amour du roi. Aussi le roi a-t-il dit expressément qu'il veut les savoir libres. Sachez que rien ne m'embarrasserait, si n'était la guerre entre le roi et les dynastes. Le roi réside (toujours) à Karlstein, et l'on pense qu'il ne viendra pas à Prague. Sachez aussi que personne ne peut ni entrer ici ni en sortir avant qu'il n'y ait une transaction entre le roi et les seigneurs. Si l'on en était venu à ce point, j'ai pleine confiance que vos délégués seraient relâchés. Sachez aussi que le duc Etienne de Bavière est toujours ici; il s'applique amicalement à vous être utile. Sachez aussi que vous avez un nouveau landvogt en Alsace, savoir le comte d'Œttingen; et celui-ci s'applique aussi de tout cœur à vos affaires. Sachez aussi que ceux de Francfort

ont été arrêtés après mes seigneurs (de Strasbourg) ; et qu'ils ont perdu dix-huit étalons, ainsi que tout leur avoir. Parmi ces personnes se trouve Adolphe Wisse, le bourguemestre de Francfort, et Geylfart Weise, un page. Je reste ici, et je sollicite dans l'intérêt des vôtres, et pour ne pas laisser tomber l'affaire en oubli. *Datum Prage (sic) feria tertia proxima post festum Ascensionis domini* » (25 mai).

Herrmann Ebner continue fidèlement à tenir au courant ses amis de Strasbourg. Il écrit à la date du 29 mai une lettre très-longue (1) dans laquelle il fait valoir les bonnes dispositions du roi et relate l'entrevue que le sieur Borziwoy de Swinar venait d'avoir avec ceux de Swanberg pour obtenir la délivrance des prisonniers. Puis il annonce, comme Martin de Schilteckeu, la nomination de Frédéric, comte d'Œttingen, à la préfecture de Haguenau ou d'Alsace, et donne des détails sur l'arrestation du bourguemestre de Francfort, près de Pernau (2), avec les circonstances qui ont accompagné cette violation de la paix publi-

(1) Je relègue l'original parmi les pièces justificatives que publiera le *Bulletin historique* et je me contente de donner un extrait sommaire.

(2) Bernau, ville de Bavière, près Tirschenreuth et des frontières de la Bohème.

que. Il termine sa lettre par le narré de toute une série de voies de fait analogues, qui venaient d'être commises sur divers points de l'Allemagne, probablement avec l'intention de faire comprendre au magistrat de Strasbourg que l'affaire de Schwanberg n'était pas du tout un accident isolé.

Martin de Schiltecken, à la date du 2 juin, donne toute espèce d'espoir au magistrat de Strasbourg. Sa lettre, surtout au début, est à la fois diffuse et confuse ; cependant il en ressort que les démarches les plus actives continuent ; que les lettres-suppliques du magistrat ont été toutes remises à leur adresse ; que tous ces personnages sont bien disposés. Ce qui semble venir à l'appui de son dire, c'est qu'il y a eu réconciliation entre le roi et quelques-uns des grands seigneurs de Bohème ; que dans la huitaine on espère amener les autres mécontents à transiger, et que le roi aurait ensuite les mains libres pour agir en faveur des Strasbourgeois incarcérés.

Rien de plus cordial que la missive du magistrat de Prague dans la même affaire. Il écrit à la date du 4 juin, que son intervention auprès de Wenceslas avait été chaleureuse, que la réponse du roi ne laissait rien à désirer ; que son intention d'aviser à la libération des prisonniers était précise et formelle, dût-il en souffrir grand dommage.

Le même jour, 4 juin, Wenceslas Kauffmann, l'aubergiste de Tachau, près Swanberg, où s'étaient abrités dans le premier moment les domestiques strasbourgeois renvoyés de la forteresse, Wenceslas Kauffmann donne quelques nouvelles des prisonniers, et n'oublie pas d'établir le compte des dépenses faites par les libérés. Voici au surplus toute la teneur de sa lettre :

« Cher seigneur Œrtelin Mannze, ammeistre, et vous sénateurs de Strasbourg, je vous fais savoir que le sieur Henri de Mülheim et vos bourgeois, qui sont prisonniers, ont été délivrés de leur cachot et peuvent circuler assez librement dans une grande pièce du fort; mais, du reste, on les garde bien. L'on dit aussi que dix seigneurs pour le moins se sont réconciliés de leur mieux avec le roi, et que les autres doivent avoir une entrevue avec lui le dimanche après la Fête-Dieu; et si les seigneurs viennent à s'accorder avec le roi, je pense bien qu'ils (les captifs) seront libérés, car le roi voudra qu'on les relâche avant tout. Voilà les bruits qui courent à Tachau. Et ce que j'entendrai en fait de nouvelles, je le ferai toujours connaître, ou bien je le manderai à votre correspondant de Nüremberg, car vous êtes bien éloignés d'ici. J'ai prêté à vos ser-

viteurs trois florins au moment de leur sortie de prison ; ils ont consommé chez moi pour vingt-deux gros ; puis est venu Foltzel (Voltz), le valet de Pock (Bock) ; de plus un de Nuremberg, et George Peyer est venu de Prague ; ces deux derniers ont consommé pour 54 gros ; de sorte que vous êtes mes débiteurs pour sept florins, ainsi que je vous ai mandé par George Peyer. Envoyez-moi l'argent à Nuremberg, à l'adresse de mon cousin Eberhard Flexdorff, qui est bien connu de votre correspondant à Nuremberg. Faites-moi savoir, lorsque vos prisonniers seront libérés, si je dois leur prêter cent ou deux cents florins ; je n'en aurais pas d'avantage à ma disposition. Fait à Tachau, vendredi après la Pentecôte »

Vers la même époque (le 11 juin), le fidèle Ebner fait savoir confidentiellement au magistrat de Strasbourg que des offres de service sont faites par un gentilhomme, établi au pied du Schwanberg et qui a libre accès au château fort. Ce galant homme serait prêt à libérer, de nuit, tous les prisonniers de Schwanberg, mais il désire savoir quelle serait la récompense d'un service pareil. L'offre n'a pas été fait directement à Herrmann Ebner ; il ne la connaît que par l'entremise d'un ami

discret, et il s'en remet à la prudence du magistrat, pour le parti à prendre.

Nous avons déjà lié connaissance avec Martin de Schiltecken ; cet excellent ami du magistrat strasbourgeois donne, à la date du 12 juin, des renseignements très-curieux sur la situation générale en Bohème, et quoiqu'une partie de ces détails ne se rapporte pas directement à l'affaire de Schwanberg, je ne résiste cependant pas au désir de traduire en entier le rapport en question. Une lecture même superficielle de ce document curieux me justifiera, je l'espère :

« ... Mes gracieux seigneurs, je vous fais savoir que la veille de la Fête-Dieu, le duc Etienne de Bavière et le margrave Jodocus l'aîné, de Moravie, et le jeune seigneur d'Oettingen allaient ensemble à cheval de Prague vers le Karlstein, où le roi leur avait assigné un jour, et un rendez-vous, à l'effet de s'y entretenir au sujet de la guerre que le margrave et les autres seigneurs avaient faite au roi, et à l'effet de transiger définitivement en cette même entrevue. Sachez donc que ces seigneurs arrivèrent au Karlstein avant le roi. Et lorsque le roi fut arrivé au fort, auprès de ces seigneurs, on ferma les portes instantanément ; et le roi arrêta et séquestra le même

margrave, le vieux, et tous ceux de sa suite et de sa domesticité, ainsi que deux seigneurs qui avaient pris part à la guerre contre le roi; et le roi a l'intention de ne pas relâcher le vieux margrave. — Sachez aussi que j'avais accompagné à cheval les mêmes seigneurs, à partir de Prague vers le Karlstein, et que j'avais entretenu M. le duc Etienne et le seigneur d'Œttingen le jeune, les priant de venir à mon aide, et de supplier le vieux margrave au sujet de messeigneurs emprisonnés (à Schwanberg), pour qu'il fît de son mieux. Et il avait répondu qu'il ferait de son mieux pour eux. Sachez aussi que ledit duc Etienne et celui d'Œttingen m'avaient déjà fixé un jour devant le roi, et auraient agi de leur mieux dans l'affaire des prisonniers, de manière que leur cause aurait été infailliblument arrangée au jour fixé, si le roi n'avait arrêté le margrave et d'autres seigneurs avec lui. Voilà tout ce que pouvaient me dire alors ces seigneurs (le duc Etienne, etc.). Sachez aussi que l'intendant du roi (*Hofmeister*) est mort aux Bettlern, au moment où le roi le mandait, et où il (le hofmeister) montait un escalier pour rejoindre son maître; soudain il dit: oh! que je me sens mal! et à ce mot il tomba raide mort. Sachez aussi que je n'ai personne pour m'assister dans l'affaire des prisonniers, si ce

n'est le duc Etienne et le chancelier archevêque de Magdebourg, et le jeune d'Œttingen. Sachez aussi que le seigneur Bursebo (Borziwoy) n'est point dans ce pays, le roi l'ayant envoyé en mission ; je tiens encore vos lettres à son adresse. Sachez que le roi réunit des troupes et écrit partout pour avoir à lui des chevaliers et des varlets ; il veut évidemment avoir une forte armée ; mais tout le monde ignore ce qu'il veut faire. Sachez aussi que je ne puis pas en faire davantage en ce moment ; il faut attendre le moment où l'on pourra aborder le roi ; car, en ce jour, c'est impossible ; tout le monde est effrayé et ignore à quoi doit aboutir toute cette affaire. Je reste à Prague ; ou bien, on me trouvera partout où résidera le roi ; j'attends, dans l'intérêt des prisonniers, (pour voir) si je puis faire ou apprendre quelque chose. Je vous ferai tout savoir. Faites-moi connaître votre volonté en cette affaire, mais rappelez-vous bien qu'en cette cour personne n'obtient rien sans argent.

« Fait à Prague le samedi après la Fête-Dieu le 12 juillet. »

Les détails de l'arrestation du duc Jodocus de Moravie sont donnés dans une seconde lettre, adressée par un nommé Ulmann Strom-

wer à un habitant de Strasbourg, désigné sous le nom de Nicolas ***.

« ...Sachez, mon cher seigneur Nicolas, que notre seigneur le roi a retenu prisonnier le margrave Jodocus de Moravie. Voici comment les choses se sont passées. Notre seigneur le roi chevauchait des *Petllern* (*sic*) vers le Karlstein, mercredi, la veille de la Fête-Dieu ; et il fut rejoint par le duc Etienne de Bavière et le margrave Jodocus de Moravie, qui accompagnèrent le roi à cheval jusqu'au Karlstein. Alors ces seigneurs se rendirent auprès du roi, dans son cabinet. Et le roi dit au margrave Jodocus : Tu as été la cause de l'arrestation de ceux de Strasbourg et de ceux de Francfort, et tu es la cause de ce que les dynastes m'attaquent et dévastent mon pays. Et tu as enlevé aux négociants, contre le droit des gens, beaucoup de marchandises dans ce pays, et il vaut mieux que tu périsses plutôt que le pays et ses habitants. — Ainsi donc il fut retenu prisonnier et six chevaliers avec lui. Alors le roi manda sur l'heure à Prague, que l'on eût à fermer toutes les portes, et tous les serviteurs du margrave à Prague furent aussi arrêtés. Toutefois le roi leur a assigné à tous un jour (pour comparaître et se défendre) excepté à un seul chevalier Buszk de Wollen-

braht de nom ; celui-là il le tient dans les fers, ainsi que le margrave Jodocus. Le duc de Bavière y était aussi ; celui-ci en fût bien marri et il accepta volontiers le saüf-conduit (du roi). Alors le roi dit au margrave : Tu m'avais prêté serment de me tenir pour ton seigneur et maître, je tiens tes lettres à ce sujet. Mais loin de là, tu m'as fait prisonnier et n'a pas su me retenir, mais moi je te garderai bien. Et le roi a envoyé un message en Moravie, au margrave Procope, lui enjoignant de s'emparer de tout le pays de son frère. Le bruit court aussi que notre seigneur et roi rassemble beaucoup de gens pour les conduire contre celui de Swannenberck (Schwanberg), qui a arrêté ceux de Strasbourg. Le seigneur Morsawe de Morlach rassemble aussi son monde et les assigne à six semaines d'ici, pour venir au secours du roi contre ceux de Swanberg. On n'a pas entendu dire jusqu'ici que ceux de Strasbourg ou ceux de Francfort aient été libérés. Dieu soit avec vous.»

Jusqu'ici j'ai dû me borner à montrer les efforts que tentaient, à Prague et à Strasbourg, les amis des malheureux prisonniers pour obtenir leur délivrance. Deux mois se sont passés depuis leur séquestration ; que devenaient-ils eux-mêmes pendant cette captivité,

qui ne semble pas encore tirer à sa fin. La lettre collective qu'ils adressent au magistrat de Strasbourg, et les lettres individuelles qu'ils adressent à leurs familles vont nous l'apprendre. Voici ce qu'ils écrivent au magistrat, à la date du 14 juin :

« Mes seigneurs, nous pensons bien que vous n'ignorez plus comme quoi MM. Bosbo et Busla de Swanberg nous tiennent emprisonnés; ils l'ont fait parce que notre seigneur et roi et le duc Jean, son frère, sont leurs débiteurs; car ils tiennent en main des billets de reconnaissance, ainsi qu'ils nous l'ont affirmé; et ils sont d'avis que nous devons être garants pour le roi, puisque nous avons voyagé avec un sauf-conduit de lui; c'est pourquoi c'est lui qui doit nous délivrer. Donc ils nous retiennent sévèrement en prison, et nous ont, pour la troisième fois déjà, mis aux fers, des pieds et des mains, comme vous le dira bien le messsager; et nous en avons tant souffert, que nous avons consenti à payer une rançon de 19,000 florins; là-dessus Henri de Mulheim doit en donner 1000, et Jean Bock 12,000, et André Heilmann 6000; et nous en sommes bien convenus. C'est pourquoi, chers et gracieux seigneurs nous vous prions pour l'amour de Dieu, de solder; songez que nous

sommes ici, par suite de votre service et en fesant votre message, que nous aurions volontiers terminé pour le mieux. Aidez-nous donc à sortir de cette étroite prison, car nous en souffrons durement. Si vous vous y refusiez, ce qu'en vérité nous ne pouvons croire, nous vous supplions pour l'amour de Dieu et pour la reconnaissance éternelle que nous en aurons, de vouloir bien dire à nos femmes et à nos amis, auxquels nous écrivons aussi en toute confiance, de venir à notre secours; qu'on vende, mette en gage et réalise tout ce que nous possédons; nous les en supplions très-sérieusement, et avons pleine confiance qu'ils agiront selon notre désir, et que vous viendrez à leur aide de toute manière; car s'il n'en était ainsi, sachez que nous serions paralysés des bras et des jambes. C'est pourquoi, chers seigneurs, faites de votre mieux, et empêchez-nous de périr misérablement. Chers seigneurs, nous vous ferons aussi savoir, que nous sommes tenus de fournir caution et terminer tout ceci dans les six semaines qui vont suivre; nous n'obtiendrons pas de plus longs délais; et faites nous connaître votre gracieuse réponse. Fait a Swanberg, le lundi après *corpus domini*, 1395. Ont signé: Henri de Mülheim, chevalier: Jean Bok, André Heilman, de Strasbourg. »

Cette lettre déchirante semble contredire les détails précédemment donnés sur la liberté de se mouvoir, dont jouissaient les prisonniers dans l'intérieur du château de Schwanberg; mais il n'est point impossible qu'après un relâchement temporaire dans les rigueurs de la captivité, MM. de Schwanberg, voyant qu'ils n'aboutissaient point par la douceur, aient cru devoir recourir à un commencement de torture.

Nous passons aux lettres écrites, à la même date, par deux des prisonniers à leurs femmes:

Voici ce qu'écrit Jean Bock:

« Ma chère Catherine, je te salue; je pense bien que tu sais que je suis emprisonné; je suis mis aux fers des pieds et des mains, et j'en ai tant souffert que je me suis laissé mettre à rançon pour 12,000 florins. Je te prie donc, ma chère Catherine, au nom de l'amitié et de la fidélité que tu me portes, et que je te rappelle, je te prie donc de vendre, mettre en gage et transformer en argent comptant, au meilleur rendement possible, tout ce que nous possédons; et de le faire sans retard, diligemment; car il faut bien que tu saches, que si cela ne se fait point et si tu me laisses ici, tu ne me verras plus vivant; or, je ne

pense pas que tu le veuilles ; je dois t'être plus cher que la fortune, car si tu en étais où j'en suis, je donnerais tout mon avoir pour toi. Je te supplie donc, au nom de notre foi mutuelle, de ne point m'abandonner ; réunis mes amis et les tiens, pour en finir le plus tôt possible ; mais si quelqu'un de nos amis voulait t'empêcher d'agir, il faut en appeler au magistrat pour qu'il vienne à ton secours ; j'ai confiance en eux qu'ils ne voudront pas me laisser périr ; aussi leur ai-je écrit qu'ils viennent à ton aide ; j'ai pleine confiance en toi que tu feras pour le mieux et mettras tout en œuvre. En ce moment, je ne suis pas malade de corps. — Chère Catherine, il faut que tu saches que si tu veux m'aider, il faut que cela soit terminé et cautionné en six semaines. Si une caution pour une partie de la somme est fournie dans ce délai, j'espère que MM. de Schwanberg seront gracieux pour moi. Donc ne tarde pas. Fait le lundi après *Corpus, domini* 1395. Jean Bogk (*sic*) (14 juin).»

Sur le revers : A dame Catherine Bœckin.

Nous en venons à la lettre de Jean Heilmann, écrite le même jour :

« Ma chère et excellente petite femme, je te

salue. Je pense bien que l'on t'aura dit comment je suis prisonnier. En vérité, je suis mis aux fers des pieds et des mains, misérablement et durement. J'en ai tant souffert, que je me suis laissé mettre à rançon, pour 6000 florins. C'est pourquoi, ma chère et excellente petite femme et chère épouse, je te supplie au nom de notre amitié et fidélité mutuelle, que tu vendes le plus tôt possible notre maison, et nos couleurs, et tout ce que nous possédons, le mieux possible ; et applique-toi à en tirer le plus d'argent possible, et hâte-toi, n'y apporte point de retard, car si cela ne se fait, il faut que tu sache que bien certainement tu ne me reverras plus en vie. J'ai pleine confiance en toi que tu ne me laisseras point périr ainsi misérablement ; car si tu en étais au même point que moi, sache, que je n'aurais pas de bien au monde, que je ne misse en vente ou en gage, le mieux possible, pour venir à ton aide. Et je pense bien que tu veux en agir ainsi à mon endroit. Et s'il arrivait que Heilmann ou d'autres de nos enfants et gendres se montrassent revêches, tu feras un appel à nos amis, et au magistrat, qui viendront à ton aide, pour que l'on ne t'embarrasse point, quoique nous ayons souscrit des engagements envers eux (les gendres, etc.). Je te prie donc sérieusement et amicalement,

ma chère bonne petite femme, et chère épouse, au nom de notre foi mutuelle, de ne pas me laisser périr ici; et j'ai pleine confiance en toi. En ce moment, je ne suis point malade de corps. Sache donc, ma chère femme, que si tu viens à mon aide, MM. de Schwanberg seront gracieux et se relâcheront peut-être de leur demande. Agis donc sérieusement; il faut que cela se fasse dans le courant des six semaines qui suivront cette lettre. Fait lundi après *Corpus domini*. Scellé avec le sceau de Jean Bock. Signé André Heilmann. »

La lettre que Henri de Mullheim écrit à sa femme est très-détériorée; conçue du reste dans des termes pareils aux deux précédentes. Il doit, lui, 1000 florins de rançon. On ne comprend pas bien la grande différence entre cette somme imposée à Mullheim, et celles que devront payer ses deux co-prisonniers. Les Schwanberg ont-ils voulu ménager en lui le gentilhomme, ou bien avaient-ils une connaissance exacte de la fortune respective des trois captifs, et n'exigeaient-ils des bourgeois que ce qu'ils savaient pouvoir être raisonnablement extorqué? c'est ce qu'il est difficile de deviner.

En attendant Hermann Ebner, de Nuremberg, commence à se désespérer. Il écrit, à la

date du 26 juin, au sieur Ortellmann, à Strasbourg, en ces termes :

« Mon cher sieur Mans, ainsi que je vous ai écrit naguère, que j'avais prié Hansen Fritz d'aller à cheval avec Tetzel jusqu'à Amberg, pour y parler à Messeigneurs, pour votre affaire, ceci a été fait. Martin, votre domestique, est aussi venu à Amberg avec le duc Etienne, et lorsque Hans Fritz reviendra auprès de vous, il vous dira bien ce qui en est.

« Hier on a recommandé la chose au duc Etienne, aujourd'hui c'est au sieur Wursyboi (Worziwoy), et demain ce sera de nouveau au duc Etienne, puis au chancelier, et il n'y a rien là qui se fasse avec suite. Voilà que mon cousin Albert Ebner est venu ; il connaît la chose ; je me suis concerté avec lui ; son avis est que si l'on veut transiger (avec Swanberg) par l'entremise des seigneurs et des princes, on n'en finira pas ; et les prisonniers seront peut-être conduits autre part ; car les troubles en Bohème sont de plus en plus grands. Son avis serait donc que si l'on trouvait un homme honorable et digne de foi, auquel on donnerait plein pouvoir de traiter pour une somme d'argent, et qui entreprît la chose, comme venant de lui, on en viendrait plus vite à bout ; car, sans bien et sans argent, on n'en finira

pas. Il eût été bien désirable que quelqu'un muni de vos pleins pouvoirs eût été ici, il y a trois semaines ; ou que Hans Fritz en eût été pourvu ! Mon cousin est prêt à faire de son mieux, tout ce qu'il pourra ; et il nous a proposé à moi et à d'autres amis qui vous veulent du bien, tels moyens qui nous conviendraient à nous tous. Si je savais quelque chose d'utile et de bon à vous écrire, volontiers je le ferais. Sachez aussi que les dynastes se renforcent contre notre seigneur le roi, et qu'ils assiégent une ville nommé Prukt (*sic*) — (Bruck) ? — Votre prudence avisera. Fait le jour de saint Pierre et Paul (29 juin 1395). Signé Hermann Ebner l'aîné. »

La correspondance entre le magistrat de Prague et celui de Strasbourg continue ; Prague donne les meilleurs assurances ; on a parlé au roi, qui est affligé de l'affaire de Schwanberg.

Au mois de juillet, un incident heureux se produit dans la situation de l'un des prisonniers, Henri de Mullheim est relâché par les Schwanberg ; voici dans quels termes le captif libéré rend compte au magistrat de Strasbourg, du résultat inespéré qu'on vient d'obtenir :

« ...Sachez, que le sieur Wurziboi (Worzi-

woy de Swinar) s'est porté caution pour les 1000 florins. — J'en dois fournir 600 à la Saint-Gall; les quatre cents restants seront dûs au sieur Busschko (*sic*) de Swanberg et au sieur Wurziboï; je dois les leur restituer, sur réquisition, à Noël. Je vais maintenant aller à cheval devers Monseigneur le roi, pour y agir le mieux que je pourrai, en faveur de mes compagnons et pour moi-même. Faites-moi donc savoir le plus tôt possible quel est votre avis. Il nous semblerait bon que vous écrivissiez de suite à Monseigneur le roi, et au duc Etienne et au chancelier et au sieur Wurziboï, selon que vous jugerez convenable. Prenez un soin sérieux de cette affaire; j'ai là-dessus pleine confiance en vous; sachez aussi, mes chers seigneurs, que nous n'avons pas pu faire un autre arrangement au sujet des deux, si ce n'est pour 18000 florins, ainsi qu'on vous l'a déjà mandé. Sachez aussi que pour sûr on les tiendra de plus en plus rigoureusement. Faites-moi savoir, quels pleins pouvoirs vous me donnez dans le cas où l'on arriverait à une transaction, car je sais que cela ne peut se terminer qu'en déboursant. Sachez aussi que l'hôte de Tachau m'a prêté quarante florins; car je n'avais pas un pfenning. Il faut que vous envoyiez les quarante florins à votre hôte Hermann Ebner, pour qu'il les donne à son ami Flex-

dorf à Nuremberg; et je vous fais savoir que tous les trois nous sommes en bonne santé jusqu'ici. Fait le mercredi après Sainte-Marguerite, et scellé avec le sceau de notre hôte, puisqu'ils (les Swanberg) détiennent encore mon sceau. »

Sur le revers: « Cette lettre revient aux très-prudents et très-sages membres et conseillers à Strasbourg. »

Evidemment, Henri de Mullheim, en sortant du Swanberg, a fait un temps d'arrêt à l'auberge de Tachau; c'est de là qu'il écrit au magistrat de Strasbourg. A la même date (1) et par la même occasion il mande sa libération à sa mère. C'est un cri de joie parti de l'âme.

« Chère mère, je te salue, ainsi que Benedikt (2); je vous fais savoir que je suis sain et sauf; je voudrais bien aussi savoir ce que vous faites, et comment vont nos enfants, et tous ceux qui nous appartiennent. Je suis libre; M. Wurzibol s'est porté caution pour les 1000 florins que je dois donner, savoir 600 florins à la Saint-Gal; 400 resteront dus à Bus-

(1) A la vérité la lettre de Henri de Mullheim à sa mère n'est point datée du tout; mais il est clair qu'elle est du même jour que la précédente.

(2) Bénoite, sa femme.

schko de Swanberg et au sieur Worziboi, jusqu'à Noël. Chère mère, sachez aussi que je vais chevaucher sans retard devers Monseigneur le Roi, et que je travaillerai de mon mieux pour mes compagnons et pour moi-même; maintenant soyez gaies et contentes; je suis aussi fort aise d'être hors de prison. Salue de ma part Leutolt mon cousin et sa femme, et tout ce qui tient à nous. Je viendrai le plus tôt possible. — Signé Henri de Mülheim, chevalier.»

Sur le revers: «A ma chère mère, dame Gertrude Zornin.»

La correspondance de Messieurs de Strasbourg avec leurs collègues de Prague continua dans les mêmes termes de bonne amitié.

Le magistrat de Prague répond à la date du 27 août que le roi a chargé son frère Jean, margrave de Brandebourg, de Lusace et duc de Gœrlitz, de prendre un soin particulier de l'affaire de Schwanberg. Le roi lui-même écrit au magistrat de Strasbourg, à la date du 6 septembre, dans les termes suivants:

«Chers et amis, nous avons parfaitement compris les messages et lettres diverses que vous nous avez envoyées à raison de l'emprisonnement de Henri de Molheim (*sic*) et de

quelques autres de vos concitoyens que Buschto de Schamberg (*sic*) a arrêtés ; toute cette affaire nous afflige, et dès que nous aurons mis ordre à nos propres affaires, nous songerons très-sérieusement à faire relâcher les susdits vos concitoyens. Fait à Prague lundi après la nativité de la Sainte-Vierge, la vingt-troisième année de notre règne en Bohème, et la vingtième de notre empire romain. — Sur l^e^ rapport de Marcold Pierre Bierger, Wlachnico de Wytenmule.»

Sur le revers : « Au bourguemestre, conseil et tous les bourgeois de la ville de Strasbourg.»

On continue d'autre part encore à intervenir en faveur des prisonniers restants à Schwanberg. L'abbé de Marmoutier écrit, le 17 septembre, au duc Albert d'Autriche, pour le prier d'écrire au duc Jean de Gorlitz (oncle dudit abbé), gouverneur du royaume de Bohème. Voici les bonnes paroles que donne le frère du roi Wenceslas au magistrat de Strasbourg :

« Jean, par la grâce de Dieu, margrave de Brandebourg, et de Lusace, et duc de Gœrlitz : Nous avons bien appris ce que vous nous écrivez dans l'intérêt de vos honorables messagers, que le seigneur de Swanberg a pris, quoiqu'ils fussent munis d'un sauf-conduit de

notre seigneur et cher frère le roi. Nous vous faisons savoir que le royaume de Bohème ne nous est pas encore complétement remis (c'est-à-dire l'administration du royaume) ; et l'armée n'est pas encore complétement réunie ; dès que nous en serons venus à bout, et que le royaume nous sera complétement recommandé, nous nous appliquerons de toutes nos forces dans l'intérêt de vos concitoyens prisonniers ; et pour l'amour de vous, ferons en sorte que vous nous en serez reconnaissants. Fait à Prague, le jour de Saint-Jérôme, en 1395.

Sur le rapport du sieur

WOLFRAM, le prévôt. »

A la date du 16 octobre, le fidèle Herrmann Ebner, de Nuremberg, accuse réception de 750 florins destinés à payer un à-compte sur la rançon des prisonniers de Swanberg ; il dit en avoir remis cent à Swebben, qui a emporté la somme à Tachau ; il espère que le reste pourra être épargné. En même temps, il donne incidemment des nouvelles sur les relations du roi de Bohème avec celui de Hongrie, et annonce qu'il enverra, par la première occasion, des cuirasses à Strasbourg. Cette lettre est adressée à Jean Bokk (Bock) ; c'est évidemment un frère ou parent du prisonnier (jour de Saint-Sigismond).

Le même jour, une autre lettre non signée est adressée au même citoyen de Strasbourg, au sujet des affaires spéciales du Schwanberg et des affaires générales de Bohème et de Hongrie. Le correspondant mande que rien n'a été réglé au sujet des prisonniers dans une transaction entre le roi et les dynastes révoltés. Il se plaint de ne pas avoir reçu copie de la lettre écrite par Jean Rock le jeune, au seigneur de Schwanberg. Il dit avoir envoyé un messager à Otyken (Ottokar) de Reysach, qui servira de médiateur entre les Schwanberg et les prisonniers.

Les puissantes interventions ne cessent pas; encore à la date du 21 octobre, les ducs d'Autriche, Guillaume et Albert, écrivent au magistrat: qu'ils ont entretenu de la triste et longue affaire de Schwanberg le margrave Jodocus, Henri de Rosenberg, Henri de Neuhaus et d'autres dynastes de Bohème, ainsi que les Schwanberg eux mêmes. Ils ont fait des instances vives pour obtenir la liberté des prisonniers, et s'empressent de mander le résultat à la magistrature strasbourgeoise. Ils s'excusent dans le corps de leur lettre de ne point s'être adressés, selon le désir de Strasbourg, à Jean de Brandebourg et de Gœrlitz, frère du roi; mais ils ont cru devoir s'en abstenir, parce que le duc ne jouissait plus de la

plénitude de son influence (*wan es sich umb sine gewelte etwas verkert hat*).

Jean margrave de Brandebourg écrit à Léopold duc d'Autriche, à la date du 4 novembre, qu'il s'appliquera de son mieux à faire libérer les prisonniers strasbourgeois; il proteste de son bon vouloir pour les citoyens de Strasbourg et de son dévouement pour la personne du duc.

Le sieur Henri de Rosenberg, auquel les ducs Albert et Guillaume venaient de s'adresser, répond dès le 10 novembre dans les termes suivants:

« Illustrissimes princes et gracieux seigneurs,

« J'ai bien compris le contenu de la lettre que Vos Grandeurs m'ont envoyée au sujet de ceux de Strasbourg et de Swanberg, et je fais savoir à Vos Grandeurs qu'au moment où votre lettre me parvenait, j'arrivais à Chrumpnau (*sic*) (1) et que Messieurs de Swanberg ne sont pas en ce moment auprès de moi, ce qui est cause qu'en ce moment je ne puis rien mander à Vos Grandeurs à ce sujet, surtout dans l'attente d'une entrevue prochaine avec ceux de Swanberg. Lorsqu'elle aura lieu, je

(1) Krumnau?

m'entretiendrai sérieusement et ardemment avec eux et avec d'autres seigneurs au sujet de ceux de Strasbourg, et ferai de mon mieux; car en toutes choses je ferai volontiers ce qui pourra plaire à Vos Grandeurs comme je ferais dans mon propre intérêt et pour mon propre corps.

« Fait à Chrumpnau, vendredi avant la Saint-Martin. Signé Henri de Rosenberg. »

Vers la mi-novembre rien n'est terminé. Henri de Müllenheim n'a pas encore pu quitter Prague. Il a des réclamations à faire à Schwanberg; voici ce qu'il écrit au sieur Boleslav à la date du 12 :

« Mon cher seigneur Buslap, vous vous rappellerez qu'à Swanenberg et aussi à Prague je vous ai prié au sujet du sauf-conduit de mon seigneur le roi, que vous voulussiez bien me le rendre; et vous aviez promis de le faire. Je vous prie donc humblement et sérieusement de me le donner et de me l'envoyer par le présent messager. Je vous supplierai aussi de me rendre et me renvoyer les autres lettres par l'entremise du même messager; je veux parler des lettres qui vous ont été remises avec l'engagement. Je vous prie de vouloir bien, en cette occasion, vous montrer gracieux et favorable, et ne pas me lais-

ser sans mon sauf-conduit. J'ai bonne confiance en vous, et je serais prêt à tout service, si vous daignez en réclamer de moi. Fait le lendemain de la Saint-Martin l'évêque, en 1395.

« Signé Henri de Mulnheim, chevalier. »

Sur le revers :

« Au noble sieur Buslap de Swanenberg. »

On aura remarqué l'humilité des expressions et des tournures dont se sert le pauvre chevalier de Mulnheim à l'endroit de l'homme qui l'avait arrêté sur la grande route, emprisonné et relâché seulement contre bonne caution. Evidemment il tenait à le ménager, puisqu'il détenait encore ses compagnons d'infortune.

Mais à l'entrée de l'hiver, les affaires prirent subitement une autre tournure. Le malheureux André Heilmann avait succombé sous le poids du chagrin et peut-être des mauvais traitements. Les funestes pressentiments qu'il avait exprimés dans la lettre du 14 juin s'étaient réalisés ; il ne devait plus revoir cette pauvre femme, à laquelle il exprimait dans des termes simples et touchants le mal du pays qui le dévorait dans son cachot.

A voir une de leurs victimes leur échapper si subitement, les nobles seigneurs de Swanberg eurent peur ; ils relâchèrent le dernier

prisonnier qui restait entre leurs mains, et Jean Book, échappé à la gueule du loup, put rendre compte de sa libération, et des conditions favorables qu'il avait fini par obtenir.

«.....Mes seigneurs, je vous fais savoir que j'ai consenti à me laisser rançonner pour 2000 florins; je suis tenu de donner la première moitié à la Pentecôte et la seconde moitié à la Saint-Michel, et il faut que je donne caution sûre. Or, M. Borsibon (*sic*) m'a promis deux fois qu'il serait mon garant, et lorsqu'on en est venu au fait et prendre, il m'a fait savoir que je lui devais donner pour garants ceux de Nuremberg ou de Ratisbonne, qu'alors (seulement) il me cautionnerait; et il est parti à cheval pour Urbach (?) et la Bavière, il faut donc que j'attende; car je le préfère, lui, pour caution, plutôt que d'autres, et ce pour des raisons que je vous ferai bien connaître. Mais s'il s'y refuse définitivement, j'en trouverai bien qui se porteront caution pour moi. Cependant je ferai tous mes efforts auprès de M. Borsibon (*sic*). — Messeigneurs, il faut que vous sachiez que j'ai beaucoup souffert par la mort de Heilmann, j'ai été très-malade et le suis encore; cependant j'espère en Dieu que je vais en être quitte. Ah! s'ils n'avaient pas craint que je leur restasse entre les mains, je

n'aurais pas obtenu de beaucoup une rançon aussi réduite. Sachez aussi que j'ai un terme jusqu'au samedi après Noël, après quoi je serais obligé de me reconstituer (prisonnier). Cependant j'ai pris mes mesures de manière à me rendre auprès de Mgr Borseleon (*sic*), dès qu'il sera accessible, car moi je me suis dirigé sur Prague, et là il n'y viendra pas, car il est en désaccord avec le roi. Un chevalier charitable (*fromer*) m'a fait sortir (de prison), sous condition que je me présenterais au terme fixé, mais il dit qu'il ne peut pas me racheter. Il s'appelle seigneur Otton Ecke. Messeigneurs, comme je suis décidé de ne rien faire sans votre conseil, veuillez, pour l'amour de Dieu, prendre en considération votre propre honneur, et faites-moi savoir promptement comment je dois me conduire, car si ma rançon ou telle autre circonstance vous contrariait, je suis un homme mort; car je me reconstituerai certainement prisonnier, ayant l'intention de faire en cette chose toute votre volonté. Messeigneurs, sachez, que je n'ai pas de quoi me défrayer. Plût à Dieu que j'en vinsse à bonne fin dans mes affaires. Je n'ai pas non plus de cheval; je vous prie en conséquence de m'envoyer 150 florins ou la somme qu'il vous plaira. Sachez que jusqu'à ce jour je n'ai point de nouvelles d'âme qui

vive; veuillez donc envoyer chez le seigneur Henri (1) et savoir de lui, pourquoi le roi n'est pas venu à notre secours, et faites-moi connaître votre avis avant la Saint-Etienne pour toute chose. Je ferai de mon mieux pour apprendre du seigneur Henri où en est l'intervention en ma faveur, ainsi que l'affaire pour laquelle nous avons été envoyés en mission. Si j'ai encore quelque chose à soigner, faites-le moi savoir, je ferai selon vos instructions. Sachez que je suis arrivé à Prague le vendredi après la Sainte-Catherine (2), et le margrave Gos (3) s'y trouvait alors avec quatre seigneurs bohèmes, et il cherchait à amener une transaction entre le roi et les seigneurs, et il pensait que l'on était de nouveau sur le point de tout arranger. Cependant comme j'étais venu plutôt pour m'y héberger (4), je ne saurais vous en apprendre davantage. Signé : JEAN BOGK.»

La lettre ne porte ni date ni indication de localité. Il est probable toutefois qu'elle a été

(1) Probablement le seigneur de Müllenheim.
(2) Le 26 novembre 1395.
(3) C'est probablement Jodocus de Moravie.
(4) Phrase inintelligible: il veut dire sans doute qu'il était venu à Prague plutôt pour y chercher un asile que pour aller en quête de nouvelles.

écrite à Prague même, dans les derniers jours de novembre ou les premiers de décembre. — Ce qui frappe avant tout dans ce curieux document, c'est la bonne foi, le respect de la parole donnée, dans les circonstances qui sembleraient sinon autoriser du moins excuser une rupture de ban. Le malheureux Bock, provisoirement relâché, est tout prêt à reprendre ses fers, s'il ne parvient à réunir la somme exigée par les chatelains-bandits de Schwanberg. Il paraît toutefois que le magistrat de Strasbourg est venu au secours de son malheureux délégué, que la somme exigée par Schwanberg fut livrée avant la Sainte-Etienne (26 décembre) et que J. Bock put rentrer avec Henri de Müllheim dans sa ville natale. Le pauvre André Heilmann manquait seul à l'appel ; il dormait du dernier sommeil sur le cimetière de Tachau. J'ai touché avec respect et émotion le mince feuillet de papier, qui contenait les plaintes touchantes qu'il s'était permis d'exhaler du fond de son cachot. Lorsque la pauvre veuve d'André vit revenir les compagnons de captivité de son mari, à quels déchirements n'a-t-elle pas dû se trouver en proie, et de quel œil d'envie légitime n'a-t-elle pas dû contempler le bonheur des deux épouses, qui échappaient enfin à de longues et cruelles angoisses !

Mais l'histoire officielle ne garde point trace de ces douleurs domestiques ; elle relate les succès ou les revers des hommes publics, et laisse croître l'herbe sur la fosse de ceux qui meurent à la peine.

Les querelles de Strasbourg avec Bruno de Rappolstein traînèrent encore pendant l'année 1396. — Les Strasbourgeois avaient fini par assiéger Guémar, qui se défendait bravement, lorsque le duc Léopold (III) d'Autriche intervint, et conclut un arrangement préalable entre les deux partis.

L'empereur Wenceslas n'avait pas attendu ce moment pour se réconcilier pleinement avec Strasbourg. Quoiqu'il eût accordé de grandes faveurs à Bruno, et défendu de l'inquiéter (1), il avait déclaré nulles, le 27 juillet 1396, toutes les citations judiciaires lancées par le landvogt contre la ville ; dès le mois de janvier (18) il avait prescrit à tous les débiteurs de Strasbourg de s'acquitter vis-à-vis d'elle. Quant au long et interminable litige entre Bruno et les Strasbourgeois, l'empereur s'était appliqué de son côté, à y mettre un terme définitif. Le rescrit impérial du 28 avril 1398, qui précède au surplus de bien peu la

(1) Voir Schœpflin, *Alsatia diplomatica*, II, p. 294.

mort du dynaste turbulent de Ribeaupierre, forme la clôture de ce drame dont nous avons vu le premier acte en 1392, mais dont les antécédents remontaient bien plus haut ; car, de fait, toute la vie de Bruno de Rappolstein en constitue le prologue.

Voici les termes du rescript de Wenceslas :

« .... Nous, Wenceslas, par la grâce de Dieu roi des Romains, et en tout temps conservateur de l'empire et roi de Bohème, offrons aux bourguemestre, conseil et à tous les bourgeois de la ville de Strasbourg notre grâce, et leur souhaitons toute espèce de prospérité. Amis et fidèles, nous avons recommandé à notre cher neveu et prince, au vénérable Conrad, archevêque de Mayence, archichancelier du Saint-Empire Romain d'Allemagne l'examen du litige et désaccord qui règne entre le noble Bruno de Rappolstein, fidèle sujet de nous et de l'empire, d'une part, et vous d'autre part ; et nous lui avons donné plein pouvoir d'entendre, en notre nom, les deux parties, et, après avoir épuisé les moyens de conciliation, de terminer et décider conformément au droit strict. C'est pourquoi nous vous ordonnons, fermement et sérieusement, en notre nom et en celui de l'empire, et nous voulons que vous comparaissiez devant ledit

archevêque de Mayence, à raison desdites affaires, à tels jours qu'il lui plaira fixer et indiquer, et que vous vous soumettiez pleinement à ses décisions ; comme nous avons aussi de vive voix, prescrit et recommandé par prières audit Bruno de ce faire. S'il arrivait que ledit Bruno s'y refusât ou que vous fussiez désobéissants à nos ordres, soit en ne vous rendant pas à l'appel dudit archevêque, soit en ne vous tenant pas pour satisfaits des sentences légales par lui prononcées, et en y contrevenant, nous avons ordonné et prescrit instamment audit archevêque de Mayence, et aux autres électeurs, princes, comtes, seigneurs, chevaliers, gentilshommes et villes, fidèles sujets de nous et de l'empire, qu'ils aient à assister en notre nom et à défendre le bon droit de la partie qui serait lésée par la désobéissance de la partie adverse. Fait à Prague, dimanche avant saint Philippe et saint Jacques dans la vingt-troisième année de notre règne en l'empire romain.

« Pour le seigneur duc de Teschen,

« NICOLAS DE GEWITZ. »

Bruno de Rappolstein ne devait ni jouir ni souffrir de la paix conclue après six ou sept ans de litige entre lui et Strasbourg ; il mourut dans le courant de 1398, au Haut-